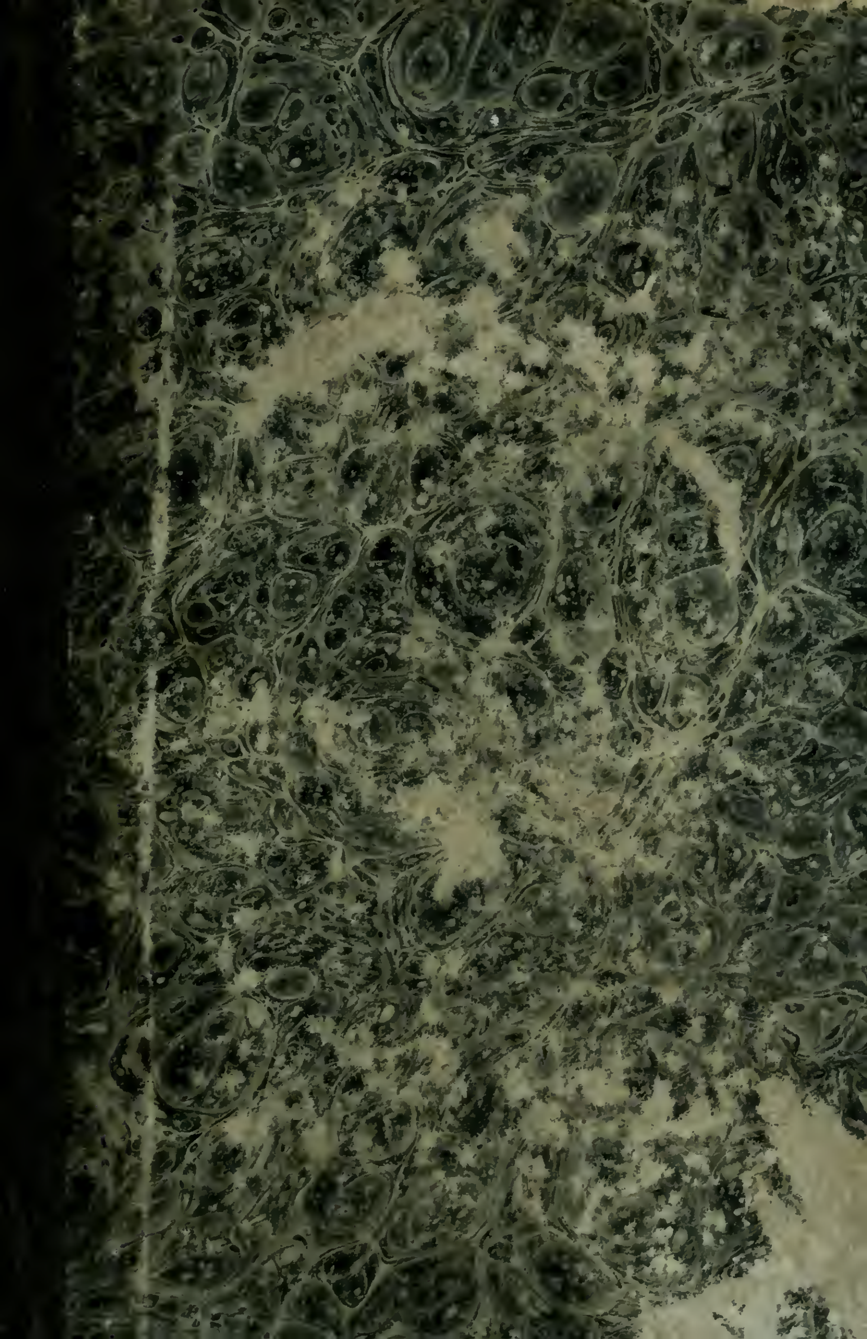




ALLEMAGNE

ET

ITALIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

AHASVÉRUS. 1 vol.

NAPOLÉON. 1 vol.

PROMÉTHÉE. 1 vol.

DE LA GRÈCE MODERNE. 1 vol.

IDÉES sur la Philosophie de l'Histoire, ouvrage traduit de Herder, et précédé d'une introduction. 3 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN, RUE MIGNON, 2.

ALLEMAGNE

ET

ITALIE.

PHILOSOPHIE ET POÉSIE

PAR

EDGAR QUINET.

II.

PARIS ET LEIPZIG,

Chez

DESFORGES ET Cie, LIBRAIRES.

—

1839.

MÉLANGES.

(SUITE)

IV.

DE LA PHILOSOPHIE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE POLITIQUE.

Si l'on considère le mouvement imprimé au monde par la révolution française, on finit par découvrir une chose qui jette dans un grand étonnement : c'est que, hors d'elle et loin d'elle, soit l'écho de ses pas, soit une intime sympathie, tout ce qui se passait chez nous à la lueur du jour, dans le monde civil, apparaissait ailleurs en même temps, dans le même ordre, sous une

succession impalpable d'idées, de théories et d'abstractions. La suite entière de la philosophie allemande, paraît être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique dont le foyer était en France. A mesure que notre pays entrait, les armes à la main, dans une période nouvelle de son histoire, ce changement se résumait en même temps dans les théories silencieuses du Nord. En ne consultant que ces systèmes l'un après l'autre, on pourrait retrouver sous leurs fantômes les empreintes de sang, le mouvement des assemblées populaires, le soleil des champs de batailles, et chacune des phases politiques par lesquelles nous avons passé. Kant a le même caractère que la Constituante; mêmes espérances illimitées, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. Lui aussi croit retenir l'avenir sur le seuil qu'il entr'ouvre; l'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme il le devait être de la société enfantée par la déclaration des droits. Fichte, qui le suit, est le génie abstrait de la Convention; son principe est celui de la Montagne appliqué à la connaissance de l'univers. Hormis

cette farouche république, qui poussa aussi loin que lui le mépris du passé et de la tradition? qui fit mieux que lui l'apothéose de la volonté humaine? qui dompta ou nia plus hardiment que lui la nature elle-même? Imaginez un de ces hommes de 93, sorti brusquement de la mêlée; le voilà qui a dépouillé la ceinture et le panache; il a essuyé la sueur de son front. Sur quelque cathèdre isolée, avec la ferveur qu'il rapporte des clubs, au lieu de décimer les peuples, les rois et les armées, il ne délibérera plus que sur les idées et sur la substance infinie. Ce montagnard, s'il a du génie, sera Fichte lui-même. Il règne couronné de son seul vouloir. Il décrète, il met au ban, il fait, il défait la création éternelle, comme la Convention dispose de l'histoire qui se fait autour d'elle. Quand la pensée de l'homme fut si exaltée, que, par la seule énergie déposée dans un peuple, elle créait en un jour une Europe nouvelle, cette souveraineté exercée sur l'histoire s'agrandit dans la philosophie jusqu'à l'idée de la souveraineté de l'homme sur l'univers. Ce qui confirme cette analogie, c'est que, de sa solitude, Fichte proclama lui-même que

tout son idéalisme allait au même but que la carrière si réelle et si rude où s'avançait la France (1). On vit pour la première fois un métaphysicien s'aider ouvertement d'une révolution flagrante pour y chercher l'image de ses abstractions; et le Dieu qu'il se fit fut un Dieu terroriste qui, de son banc solitaire, traduisait pêle-mêle à sa barre les siècles, les idées, la nature, la matière et la vie, les décimant, les reniant à tout hasard, et ne trouvant à se repaître que de leurs communes ruines.

Après ce temps vient l'âge que nous appelons l'empire. Comme il avait pour mission de faire sortir de son foyer le génie de la révolution française, de l'entraîner sur tous les grands chemins, et de le répandre dans l'histoire, il se trouva qu'en même temps, et par un effort analogue, la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait enfermée, s'éleva

(1) Fichte a écrit, en effet, sur la révolution française et le génie de la Convention deux volumes qui ont été mis à l'index pendant vingt ans par les gouvernemens d'Allemagne.

à un degré semblable d'universalité. Il faut ajouter qu'elle jetait, à sa manière, le même éclat que l'histoire contemporaine. Si la gloire de cette époque s'appuyait d'un côté sur les pyramides d'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling embrassait à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves. Aucune théorie n'avait montré d'ailleurs une marche plus aventureuse ni plus facilement conquérante. Le respect pour la force physique, que les peuples venaient, l'un après l'autre, de porter jusqu'à l'adoration, se changeait dans cette école en un culte abstrait de la nature. Pendant que l'on retrouvait dans le héros de ces jours la figure et le génie d'un conquérant oriental, la philosophie avait pris subitement de son côté tous les traits de l'Asie. Si Napoléon ramenait les longs jours d'Orient, elle aussi grandissait jusqu'aux proportions colossales des systèmes indiens. Quand l'empire vint à tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui. Avec cette Babel politique que nous avions nous-mêmes construite, s'écroula

l'ombre mystique qu'elle projetait dans l'intelligence de l'humanité. Alors on vit, dans quiconque avait la force, un empressement extrême à renouer la chaîne des traditions; et pour que cet aspect nouveau du monde parût sans tarder dans le principe de la philosophie, Hegel fonda son école au centre de la Sainte-Alliance. Ce moment d'enchantement où étaient tous ces rois de retrouver leur passé si facile à refaire, cette surprise du monde en se rattachant si vite à sa chaîne rompue, ces ruines qui se réparaient sur le chemin et qui faisaient autant d'arches triomphales à qui en demandait, donnèrent une idée extraordinaire de la puissance vitale de ce que l'homme imagine avoir détruit. Et cette nécessité tout à coup renaissante, cette loi de subir son passé, ce joug de la tradition qui s'accroît en durant, cette servitude volontaire où tout le présent restait évanoui, devinrent le dieu nouveau de cette nouvelle époque. Dans ce monde haletant, aussi épuisé de liberté que d'esclavage, la spontanéité qui manquait à la société, manqua aussi à la philosophie. Ce fut la consécration divine de toute autorité, la sanc-

tion du plus fort, un mot échappé à l'abattement de l'univers, et pris pour sa dernière idée. Comme alors toute histoire semblait suspendue et muette, et que la résignation était la seule chose qui parût dans les peuples, la philosophie ne sut elle-même que chercher et fonder le présent; et son caractère fut de n'avoir aucun pressentiment du lendemain. De même que M. de Maistre avait résumé la théorie du catholicisme renaissant, Hegel dévoila la raison et la dernière ressource de l'ordre politique qui venait de triompher. Mais lors même qu'il exprimait avec une grande profondeur la situation de ses contemporains, ceux-ci avaient un invincible éloignement à regarder leur image dans un miroir si fidèle. Une répugnance populaire protesta toujours en Allemagne contre cette dernière école. Formée au centre de la monarchie prussienne, c'est là qu'elle continua de vivre, et elle ne se développa à l'aise que derrière les trophées de Waterloo.

Hors de ce mouvement, un autre se formait dans l'intérieur de la France; il se nommait ecclectisme. Née sous le glaive de la restauration,

cette philosophie était ce qu'était alors la France : une éclatante résignation aux principes discordans qui faisaient invasion parmi nous à la suite des peuples, un traité de paix entre le midi et le nord, entre le couchant et le levant, une trève demandée à l'Écosse de Waterloo, à l'Allemagne de Leipsick, un dénombrement d'idées naturellement ennemies, qui, après le dénombrement des armées étrangères, venaient faire une alliance d'un jour, et vivre ensemble sous la tente.

Le peu d'énergie qui nous restait, et l'impuissance de mettre au jour aucun élément nouveau, nous rendaient éminemment propres à cette diplomatie envers les théories. Chaque système vint, comme dans un congrès d'idées, transiger avec son adversaire, et dissimuler après la lutte pour obtenir au moins sa part légitime. On aurait dit volontiers à chacun d'eux ce que l'on disait pour chaque instinct des peuples : Faites-vous petits, soyez le moins possibles pour tenir tous ensemble sous les Fourches-Caudines. A la vérité, nous sentions bien que dès que la vie commencerait à reparaître, elle troublerait nos combinaisons artificielles, et que notre machine

se détraquerait au premier mouvement : ce moment est arrivé.

Le jour où les merveilles de l'empire étaient tombées, les esprits fatigués de l'action s'étaient réfugiés avec joie à l'abri de ces systèmes abstraits, qui du moins nous voilaient le présent. A ces conquêtes philosophiques que nous fîmes sur nous-mêmes, nous nous mîmes bientôt à comparer le passé triomphant qui échappait de nos mains ; et il nous parut qu'une calamité qui donnait une profondeur si vaste et une originalité si créatrice au génie de la France n'était pas sans compensation. Long-temps nous restâmes ainsi convaincus que nous assistions à l'une de ces époques décisives qui changent la face de la science, jusqu'à ce que ceux qui s'étaient écartés le plus loin, finirent par s'apercevoir que ces dogmes philosophiques ne nous appartenaient pas, et que cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs. Alors, nous l'avouerons, il y eut pour nous une heure amère ; ce fut celle où nous reconnûmes qu'en effet ces systèmes auxquels nous avions livré notre ame n'étaient rien que le reflet inconsistant, l'ombre

confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne. Tout ce que nous pensions émané librement du génie national, nous le trouvions là déjà près de sa ruine. Nous avions accepté, pour remède à nos misères, une source d'idées déjà épuisée et tarie par nos maîtres. Après eux, nous allions recueillant leurs systèmes, à mesure qu'ils les rejetaient, vides et désenchantés; et plus dépendans mille fois dans le principe de notre philosophie que nous ne l'étions dans la vie politique, nous bâtissions notre foi de tous les débris de leur propre croyance.

Au dix-huitième siècle, la France alla aussi chercher ailleurs que chez elle le germe de sa philosophie. Mais cette idée qu'elle avait empruntée, de quelle manière souveraine elle sut l'appliquer dans les affaires de l'état! comme elle s'en fit avec génie une épée éclatante pour délier le nœud Gordien des temps modernes! Reconnaissez, si vous le pouvez, le théorême de Locke dans cette parole, qui, sous toutes les formes, enthousiasme, déclamation, stoïcisme, épicuréisme, austère, moqueuse, insaisissable, prend pour siens tous les dangers,

toutes les misères, toutes les larmes d'un siècle. Au contraire, si quelque chose devait montrer combien notre philosophie de la restauration était mal entrée au cœur du pays, c'est de voir ce qu'elle est devenue à l'œuvre, sitôt que ce dernier l'a appelée à son aide. Trois jours d'épreuves ont suffi pour la disperser de telle sorte qu'on en cherche en vain la trace. Disons-le hautement : la philosophie a abdiqué sa mission depuis qu'une révolution a passé devant elle sans qu'elle s'en soit mêlée. Quand on s'est aperçu qu'elle faisait assez bon marché d'elle-même pour échanger son principe et sa haute ambition contre la première chance que le monde lui offrait à sa roue, quelle estime lui est restée dans un pays dont l'effort le plus grand avait été de la supporter sans fiel? Après avoir vu une religion se tuer de sa main, il nous restait à voir une philosophie s'étouffer à son tour par les mêmes moyens; car la défiance que l'on avait pour les dogmes, on l'étend aux idées dans un temps où chacune d'elles porte sur le front la marque d'une apostasie récente. Il ne manque pas de gens qui s'en vont nous montrant au doigt nos théories d'hier

retournées aujourd'hui contre nous. Cette foi dans la pensée, qu'on avait réveillée à grand' peine, la voilà donc détruite de nouveau, et le pays, joué ou croyant l'être, s'étourdit et se rejette à plaisir dans le tumulte de l'action. Lois éternelles, harmonie de l'histoire, monde infini à lui seul visible, toutes paroles éloquentes il y a deux ans, aujourd'hui vides et mortes, et qui coûtent plus de temps à réhabiliter que des royautés découronnées! Si une de ces philosophies sensuelles, long-temps redoutées par avance, se fût mise à se faire tranquillement sa part dans l'état, et à se retirer à l'approche du danger, il y aurait là une conséquence logique que nous saurions priser autant qu'un autre. Mais, au lieu de cela, si c'est le spiritualisme exalté qui, tout plein de sa foi, s'en va du haut de sa récente victoire, tomber et s'arrêter dans les mêmes convoitises que l'école adversaire; si c'est l'idéalisme qui, pour sa première épreuve, se range à tout hasard sous le joug du premier pouvoir qui l'accepte; si, pour se faire plus léger, comme un affranchi qui défait sa tunique, il se débarrasse lui-même de ses chimè-

res, de ses nobles désirs, de l'infini qui le gêne, je dis qu'à ce spectacle la conscience d'un pays se bouleverse, que matérialisme, idéalisme, toute philosophie s'évanouit à ses yeux dans le même néant, que l'idéalisme apostat est pire que le sensualisme avoué; et pour celui qui assiste à cette confusion, il faut qu'il ait le cœur de la signaler, quoi qu'il en coûte, ou qu'il brise sa plume.

Outre ces philosophies dont je viens de parler, je voudrais en apercevoir quelque autre; je la regarderais avec attention pour y démêler le caractère de l'avenir vers lequel nous allons. Par malheur, il n'en est point d'autres, et celles-là même que l'on croit florissantes, (1) sont déjà frappées de mort. Il est évident que lorsqu'une école nouvelle viendra à paraître, un branle nouveau sera donné en même temps à l'univers politique. Tant que l'État chancelle à l'œuvre, que sa victoire est incertaine, qu'il se résigne chaque matin à douter de lui-même, il y a aussi autour de lui mille formes d'art, des systèmes, des solutions entreprises, des cultes commencés qui

(1) Le saint-simonisme.

se cherchent sans pouvoir se trouver dans ces demi-ténèbres et cette demi-lumière qu'il répand sur lui-même. La pensée hésite et s'arrête en même temps que l'action politique. Poursuis donc ta route, ô mon glorieux pays! foule sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cortége d'idées, des arts, des cultes et des dieux inconnus qui se hâtent sur tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin.

Novembre, 1830.

V.

DE L'AVENIR DE LA RELIGION.

Les révolutions politiques ont toujours été précédées et en quelque sorte prophétisées par des révolutions religieuses. Quand l'humanité dut passer de la monarchie orientale aux républiques helléniques, ce changement fut marqué d'abord par le passage du panthéïsme de l'Asie à l'antropomorphisme du culte grec. On aurait pu mesurer le changement survenu chez les hommes par celui qui s'était accompli chez les dieux. Dans les temps modernes, la réforme religieuse renferme implicitement, sous d'autres traits, toutes les phases qui se sont suivies dans la société civile. Comme la réformation a eu deux époques, ce mouvement s'est réfléchi dans deux ères politiques. La révolution d'Angleterre est à

la révolution française ce que le luthéranisme est au calvinisme. La première de ces révolutions est encore à demi attachée au moyen-âge. C'est son caractère que ce mélange de foi mystique et d'anarchie sociale : la Bible suspendue aux arçons de Cromwell, tous ces groupes d'anabaptistes, de quakers, de puritains, mêlés dans une lumière douteuse ; et l'Homme-Dieu régnant sur ce bruit, sur ce sang, sur ces trois royaumes jetés dans la fournaise, sur ce pandemonium qu'il contient et clôt encore de la pierre de son sépulcre. La révolution française achève de briser ce que l'Angleterre a commencé de délier. Sa loi, sa loi terrible, est de rompre la tradition religieuse. On le lui a reproché, et c'est en effet sa mission prochaine ; car il est des temps où il faut que l'homme marche seul, et montre ce qu'il sait faire sans Dieu ; ces jours arrivent lorsque Dieu, après lui avoir enseigné sa tâche, comme à un enfant, dans le mystère des époques primitives, la lui laisse accomplir, dans sa maturité, seul et sans guide. Quand les races encore primitives arrivaient par des chemins inconnus ; quand aucune d'elles ne savait où elle allait, ni où il fallait se reposer;

quand les cathédrales commençaient à s'élever, et que les architectes cherchaient le plan de la cité du moyen-âge; quand un univers nouveau, étonné de lui-même, s'interrogeait sur sa mission, alors l'Éternel était là, sous la forme du Christ, pour dire au peuple : « Arrêtez-vous sur ces rivages; » aux porches des cathédrales : « Courbez-vous en forêts de granit; » aux colonnes : « Amincissez vos fûts plus frêles qu'un fuseau dans la main d'une vierge; » à l'univers entier : « Formez de grands empires pour occuper les siècles qui suivront. » Mais aujourd'hui, où est l'ouvrier qui ne connaît sa tâche ? où sont les rois qui ont besoin d'apprendre le chemin de l'abîme, et ce qu'il faut d'heures pour y descendre? Quel peuple ne sait où ses pieds le conduisent, et ce qu'il veut faire de lui-même. Que chacun achève donc son œuvre, mais que nul n'attende la visite du maître; il ne viendra que lorsque, la tâche se trouvant accomplie, il faudra en donner une nouvelle au monde.

Or, c'est la dignité de notre époque, de ne pouvoir se résigner à ce dénuement, et de se faire elle-même des cultes prémédités. Comme si les

grands cultes de l'antiquité avaient épuisé, partout où ils se sont établis, les harmonies divines départies à chaque lieu, c'est là où ils se sont développés que la pensée religieuse a été le plus vite effacée. Dès l'origine, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, ont formé de leur souffle et nourri de leur ame ce grand polythéisme antique qu'elles ne peuvent quitter. A lui elles ont donné leur ciel, leur lumière, l'esprit de leurs montagnes, la voix de leurs forêts ; à lui les dômes de leurs sommets de marbre, les bois de myrtes verts, le vent sous leurs rameaux, le soleil sur les monts, et l'ame qui remuait tout cela. Au Dieu moderne, elles n'ont laissé que les chapelets dans les couvens, les os des évêques autour des cimetières, les prières du soir des femmes de Grenade, et quelquefois une brise de mer qui passe sur ces trois mondes, et tire un sourd murmure de ce sépulcre vide. Après avoir épuisé le génie de ces contrées, la pensée religieuse s'est retirée des extrémités au centre de l'Europe. Plus la vie lui manquait, plus elle l'a recueillie au cœur de la race germanique. La destinée entière de cette race, son origine orientale qu'elle aperçoit encore, le génie de ses mythologies

scandinaves et de ses épopées du moyen âge se résument dans l'idée du panthéisme qui se répand avec elle. Ce que, dans l'antiquité, les Alexandrins ont fait pour les religions païennes, l'Allemagne le fait pour le christianisme. Elle accepte les croyances du moyen-âge, à condition de les ériger en système et de les transformer en philosophie. Son catholicisme, sans ajouter au nôtre aucun élément vivant de foi ni d'avenir, remonte plus loin dans le passé ; enveloppé des nuages de l'infini, il ouvre les portes de ses cathédrales aux traditions primitives qu'il va rechercher dans l'Inde, aux croyances des Scandinaves et des Druides, aux symboles de Schelling ; il ressuscite tous les fantômes évanouis dans la pensée de l'homme ; et quand chacun d'eux se remue sous les voûtes, il faut du temps pour reconnaître que ce sont des morts qui font ce bruit, et que pas un cœur vivant ne bat dans cette foule. Le protestantisme, agrandi par les dogmes de Spinosa, s'étend et, pour ainsi dire, se gonfle pour les renfermer sans se briser. C'est un effort laborieux de faire pénétrer le panthéisme dans l'église et dans l'institution des réformateurs du xvi^e

siècle. Schleiermacher consume à ce travail son habileté de lutteur. D'autre part, à mesure que par son esprit critique, la réforme se dévore elle-même, le mysticisme s'exalte, et il a failli déjà ébranler tout le nord. En France, la pensée religieuse vient de faire deux efforts. Dans le tumulte des libertés nouvelles, elle a tenté de rentrer pêle-mêle dans l'Etat avec les flots du peuple ; ou bien, assez humble pour n'être qu'un pis-aller, dans un âge d'industrie, elle s'est mise (1) à adorer le dieu de l'industrie, un dieu qui, tristement et sans salaire, travaille et se lasse à fabriquer le monde, comme l'ouvrier, dans son échope, pour vivre encore un jour, carde sa laine ou forge le fer sur son enclume.

Cependant, non sans doute, l'histoire de la religion n'est pas finie, non plus que l'histoire de l'humanité. Si le catholicisme doit vivre aussi long-temps que le type de nos sociétés occidentales, pourtant un jour ce type s'altérera, et avec lui le culte fait pour lui. Mais à quelle condition verra-t-on ce changement, et de quels signes sera-t-il précédé ?

(1) Le saint-simonisme.

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de sortir de l'horizon des sectes, et de s'élever jusqu'à l'idée des rapports de l'histoire et de la nature; car une religion n'est pas seulement un fait social, mais une idée cosmogonique, le cri tout entier de l'univers, une parole depuis long-temps contenue dans la création, et que chaque objet vient à prononcer par la bouche d'un peuple. L'homme lui seul peut produire la science. Pour enfanter une révolution religieuse, il faut que la nature tout entière soit complice avec lui : sinon, c'est tout au plus une révolte dans l'infini, une pensée demi-éclose, qui, sans écho dans le monde, sans éclat au soleil, se perd et s'évanouit dans le sein qu'elle a fait battre un jour. Ah! sans doute la trame de l'ame humaine est loin d'avoir été déroulée tout entière entre les mains du tisserand : à peine si quelques parties plus saillantes ont surgi de la nuit, et ont commencé de poindre dans le tissu de l'histoire. Qui n'a senti dans les replis de sa pensée des forces inconnues, des voix renfermées, et presque le murmure d'un rivage lointain où l'on doit aborder? Sous nos pressen-

timens d'immortalité dorment enfouis, les formes futures, les images, les idées, les empires, les générations, qui s'éveilleront après nous. Or, telle est la loi des choses, qu'à mesure qu'une croyance nouvelle se révèle au genre humain, elle va chercher, pour se développer, une nouvelle contrée; Comme l'oiseau, dès qu'il est né, s'en va trouver sans les connaître, le climat et l'abri, qui lui conviennent, comme la plante se lève dans la nuit pour aspirer les rayons du matin qui ne luit pas encore; comme la source cachée prend la voie la plus courte, et descend vers le lac qu'elle n'a point aperçu, toute idée religieuse, sitôt qu'elle est éclose dans le génie d'un peuple, se lève, et va chercher dans la nature le type où elle doit s'arrêter. De là l'histoire ne connaît point d'établissement de culte qui n'ait été en même temps une émigration de race. L'apparition du culte de Boudha décide le premier mouvement de la branche indo-germanique, depuis l'Himalaya jusqu'au Taurus. Les dieux des peuples grecs, indécis aux portes du Caucase, grandissent et s'achèvent dans le chemin des tribus, et s'accroissent de chaque objet qu'ils rencontrent

en passant. Le christianisme, aussi, est d'abord, en naissant, une idée nue et dépouillée, tombée de l'ame humaine sur les confins du monde oriental. Pour qu'elle ne périsse pas sur la grève, comme l'œuf de l'autruche, à la première brise, il faut qu'elle aille s'enchaîner à la forme des montagnes et des rocs immobiles, et s'organiser dans la nature selon le type qui lui ressemble. Trop de dieux ont épuisé l'Orient; à la pensée qui vient de naître, il n'offre qu'un éternel retour vers les pyramides de la race de Cham, le parfum évanoui des bananiers de l'Inde, le symbole délabré des lions de la Perse; et le monde moral, qui commence à paraître, a besoin de s'assimiler à un monde physique aussi nouveau que lui. Aussi, le premier mouvement du christianisme est-il de quitter la terre où il est né. Il fuit les palmiers de Job, le mont de Zoroastre, *les fleuves de Brahma.* Aux anges des évangiles, à l'enfant de la vierge, il faut des solitudes immaculées où eux seuls ont passé, des sources dans les bois où nul n'a puisé hormis les passereaux des paraboles, et pour un autre dieu, d'autres bois sacrés, d'autres mers, un autre ciel. En effet,

c'est l'instinct du christianisme naissant de rechercher les déserts où nulle civilisation ne l'a devancé. Il traverse la Grèce et l'Italie ; mais il n'établit ses chapelles, ses ermitages, ses monastères, que dans les lieux inhabités, où il trouve des formes et des harmonies, dont le polythéisme n'a pu s'emparer. Encore altéré par le soleil des déserts d'Arabie et du ciel de l'Iran, il se hâte vers les ombres du nord ; il ne s'arrête que lorsqu'il a atteint l'horizon des Gaules, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Alors, au sein d'une nature jeune comme lui, inspirée comme lui, il se modifie d'après elle ; et, jusque-là, flottant et incomplet, il achève de se fixer dans le catholicisme. Esprits cachés dans les montagnes et les forêts des anachorètes, fleurs, pics aiguisés des Alpes, ombrages des pins chevelus, pierres oubliées des druides, tout ce qu'il a trouvé sur sa route sert à son monument. Il recueille toutes les formes environnantes, comme l'oiseau qui fait son nid, recueille le brin d'herbe. Il s'en revêt ainsi que d'un manteau contre les froids d'hiver ; et, sentant que c'est le temps est venu où il doit s'arrêter, il se construit, d'après ces

types épars, des abris gigantesques, d'obscures cathédrales, pour y passer dans l'immobilité, les siècles à venir.

Appliquons ceci à l'époque où nous sommes. Si de ce long travail de l'humanité contemporaine, si de cette lassitude, de ce mélange de sectes écroulées, si de cet effort constant de se faire une foi, il sortait à la fin quelque chose qui pût y ressembler, qu'arriverait-il incontinent? Il arriverait ce qui s'est vu dans toutes les religions passées; cette idée ne resterait pas au lieu où elle serait née. Jeune, elle aspirerait à un jeune univers; errante à la surface des ames, le moindre vent la gonflerait, la pousserait comme une voile vers le lieu qui l'attend. Pour porter leurs fruits, les vieilles prophéties de Daniel, apportées de la Perse, ont eu besoin de se rafraîchir au souffle des Gaules, et de boire la rosée des forêts des Germains. Pour que le livre du Nouveau-Testament s'inscrivît dans le monde, il fallut dérouler une page nouvelle du livre des montagnes. De la même manière, ce type jusque-là inouï, et cette jeune idole qui tout à coup surgirait des fondemens de l'ame, irait dans l'uni-

vers chercher un autre temple. Elle irait loin d'ici se bercer sur des fleuves qui n'ont réfléchi qu'elle, et du sein de toutes choses, appeler à soi des esprits, des voix, des formes, des génies qui, jusqu'à sa venue, devaient rester ensevelis et ne répondre qu'à sa voix. Lorsqu'au commencement de ce siècle, un homme de génie rendit au catholicisme une partie de sa vie, ne trouvant que ruines autour de lui, il alla jusque dans les déserts d'Amérique recueillir à la hâte des bruits, des formes, pour rajeunir son culte suranné; et ce Jehova qui, sous ses dômes gothiques, toujours branlait la tête de vieillesse, il le couronna des herbes des savannes et du duvet des petits du condor. Ce qu'un homme a fait à l'aventure, l'humanité le fera après lui : quand elle sentira en elle la venue d'une ère religieuse, elle ira se reconstruire sur le plan des Cordillières. Je ne sais quels peuples, mais il y aura des peuples, et des idées aujourd'hui sommeillantes dans nos cœurs et inconnues à nous-mêmes, qui monteront aussi haut que les pics des Andes, qui germeront avec l'herbe des pampas, qui déborderont avec les eaux de la rivière des Ama-

zones, qui couvriront de leur bruit le bruit des cataractes. Je ne sais quel prophète, mais il y aura un prophète comme Moïse au désert, comme Mahomet dans l'Arabie, qui se lèvera avant le jour pour surprendre le secret de ce monde endormi ; en le mêlant avec le secret de l'homme, il composera le nouvel évangile du nouvel univers. Jusqu'ici il est vrai, l'Amérique, sous la loi de l'Europe est ce qu'étaient les Gaules sous les municipalités romaines. A peine sortie des eaux du déluge, et tout à coup enlacée dans les bras décrépits d'une société ruinée, cette union ne produit rien que la stérile opposition de la nature et de l'homme. Mais, par degrés, l'humanité s'assimilera le monde qui l'entoure. Dans ce silence où elle reste, les fleuves ne cessent de gronder ni de chercher leur écho dans une cité nouvelle. Pour peu qu'une idée leur réponde, vous verrez cette voix si long-temps contenue, tout à coup s'élever des lacs et des forêts, et des savannes et des pampas, pour éclater tout haut dans des institutions d'hommes, des destinées d'empires, des gloires à venir, des récits épiques, des vies séculaires, qui s'amasseront sans bruit

avec les lacs des Florides, avec les cristaux des Andes. Alors l'humanité se sentant poussée par une force souveraine, et qui ne vient pas d'elle, et se voyant refaite sur un type étranger, croira de nouveau qu'il se passe quelque chose de merveilleux autour d'elle. Ce sera le moment où elle reviendra encore une fois et tout entière à Dieu; puis, le premier signe d'une époque religieuse étant de s'éterniser aux yeux dans le symbole de l'architecture, nos cathédrales, depuis si long-temps immobiles, commenceront derechef à végéter et à s'accroître. Sur les ceps de vigne et le lierre fané des chapitaux gothiques, les cactus du Pérou dresseront en pierre leurs tiges velues, auxquelles l'avenir nouera ses nefs, et les lianes des savanes balanceront sur l'ère nouvelle leurs arceaux de granit.

Car l'idée de Dieu, telle que la terre peut la produire, ne sera pleinement achevée que lorsque toutes les traditions humaines s'y étant peu à peu amassées, et le type de tous les points de l'univers s'y trouvant déposé, chaque île dans les flots, chaque climat dans sa zône, chaque mont dans sa chaîne, pourra dire, par

l'organe d'un peuple : La terre, a conçu l'Éternel. Il a grandi en Perse; il est venu dans la Judée, dans le Caucase, dans les Alpes; il a passé par mon chemin; il a bu de mes sources et dormi sous mes ombrages; et maintenant la terre a enfanté son Dieu. Puisque son fruit est mûr, qu'elle aille en tournoyant sous le vent de l'abîme, comme la paille dans l'aire, quand le bon grain a jailli de l'épi sous le fléau du moissonneur.

Juin 1831.

VI.

UNE LECTURE DES MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND A L'ABBAYE-AU-BOIS.

La première fois qu'un livre de M. de Chateaubriand tomba sous mes yeux, ce fut, je me le rappelle, sur un banc de pierre, dans une des cours du collége de Lyon; on était au milieu du printemps. Un vent léger agitait les acacias de la cour, et semait une à une les fleurs sur le volume embaumé; ces pages (c'étaient Atala et René) firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait devant moi. Quand je fermai le livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter

le fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Éden de l'imagination.

Tous les esprits retenus dans la poétique stérile du dix-huitième siècle, durent éprouver à l'apparition des premiers ouvrages de M. de Châteaubriand, quelque chose de semblable à ce puéril étonne ment. Cette poésie rajeunie au soufle de l'Amérique ne put manquer de frapper de surprise, comme aurait fait le spectacle de la végétation d'un climat étranger, tout à coup transportée sur notre sol. Cette impression ne fut point affaiblie lorsque l'on reconnut les sentimens et le deuil de la vieille Europe, sous les images empruntées à une terre nouvelle, Le poète avait emporté dans son cœur, par de là l'Océan, la plaie de l'ancien homme; mais il n'avait trouvé dans cette nature plantureuse de l'Amérique aucun baume pour la guérir; partout dans ses descriptions, le serpent impur de la Genèse rampait sous les herbes des savanes, et souillait de ses anneaux l'arbre des forêts vierges.

Quoique cet écrivain eût puisé ses couleurs dans un autre hémisphère, il ne laissait pas d'avoir d'intimes sympathies avec le génie de son

pays et de son temps. Il avait apparu dans les mêmes années que le consulat et l'empire, et plusieurs des traits de cette époque se retrouvaient dans les habitudes de son esprit et mêmes dans les formes de son style. C'était à sa manière, une phrase conquérante et altière, dont le premier mot touchait aux pyramides et le dernier au Kremlin, et qui, d'un bond de géant, s'élançait pour suivre à la course la France de ce temps là. Imagination pompeuse et familière, qui tenait de l'empereur et du soldat, également à l'aise sous la pourpre de César et sous la capote grise.

Cependant, ni la France du consulat et de l'empire, ni le voyage en Amérique ne suffisaient à expliquer ses divers caractères. Dans l'œuvre splendide de M. de Châteaubriand, il y avait des parties dont lui seul avait le secret. En écrivant ses mémoires, il a expliqué lui-même son énigme. Si le vent des forêts qui fait rêver, quand vient la nuit, pouvait redire les mers, les lacs, les clairières, les ruines, les landes, les masures, qu'il a trouvées sur son chemin pour arriver le soir vers votre seuil, tout

chargé des parfums et des soupirs du monde, qui n'écouterait avidemment cette histoire de la nature inanimée ? Au lieu de cela, supposez une imagination d'homme, autre tempête qui souffle sur des songes; elle a volé, à son tour, à travers cieux et terre; elle est arrivée, elle aussi, à son but, pleine des harmonies qu'elle a tirées de toutes choses; elle a traversé, elle aussi, ses déserts sans soleils, ses bruyères, ses pans de ruines sous lesquels les souvenirs sommeillent; elle s'est chargée, chemin faisant, de parfums et de poisons, de joie et de douleurs; si à la fin cette ame errante vient à raconter son histoire, combien ce récit ne sera-t-il pas plus poétique que la nature extérieure et plus vivant que la vie? Peu d'écrivains en France ont plus puisé que M de Châteaubriand dans leurs souvenirs personnels. On veut connaître l'origine de *René*, d'*Atala*, d'*Amélie ;* il faut pouvoir mesurer ces fantômes avec la réalité. On veut savoir en quoi il a fallu orner la vérité, pour produire ces divins songes. Dites-moi comment sont nés ces fantômes dans le cœur du poète, par quel chemin ils ont passé pour venir du néant à l'être. Mon-

trez-moi le sentier de merveilles qu'ils ont suivi pour arriver jusqu'à moi. Je veux voir sur la poussière la trace de leurs pas, et marcher après eux sur la cendre des souvenirs éteints. Ombre que je suis, ce que j'aime le mieux, c'est l'histoire des ombres.

Ces Mémoires n'expliquent pas seulement les ouvrages de M. de Châteaubriand ; ils seront en quelque sorte le poëme héroïque des cinquante dernières années. Pendant que l'auteur poursuit son rêve comme Roland son Angélique, de tous côtés éclatent des bruits d'armes, des duels de peuples, des trônes qui se relèvent et des trônes qui tombent, des rois qui chevauchent sans sceptres ni pages, des empires qui ont perdu leur empereur, des merveilles faites seulement pour l'épopée : une monarchie décapitée, une nation couronnée ; une île qui sort de la mer pour porter un tombeau*, et ce tombeau se remplissant le même jour de toute la gloire du monde ; le même siècle changeant plusieurs fois d'idole et de nom, tous les sermens épuisés et faussés, toutes les fortunes épuisées et bafouées, les mêmes échafauds dressés pour des crimes con-

* Sainte-Hélène

traires, la royauté et la démocratie buvant l'une après l'autre leur sang, comme Beaumanoir, pour étancher leur soif; la grande église catholique vide et lézardée jusqu'en ses fondemens, des pouvoirs surgissant l'un après l'autre et condamnés dès qu'ils paraissent; la république, l'empire, la restauration, ayant à peine le temps de dire leur nom, et mourant dès qu'ils l'ont prononcé; une succession non interrompue de fantômes dont aucun ne peut voir son ombre; des générations plus froides que la mort, et comme elle impuissantes; ce grand mot d'avenir capable encore d'amuser et d'entraîner à son néant; à travers tous ces leurres un seul homme, Napoléon, qui passe et repasse sans cesse, et fait sonner sous sa botte le vide de son siècle. A chacun de ses bruits, le poète accourt en toute hâte. Pas un événement n'arrive qu'il ne soit là pour le considérer de près. Ces grandes scènes sont liées entre elles par le fil de sa propre vie. Pour se reconnaître dans son chemin, il sème derrière lui ses rêveries. Les transitions se font dans son récit comme elles se font dans la nature. Entre deux monarchies qui croulent on entend l'oiseau babiller sur

la porte de l'auberge. Le bœuf mugit dans l'abreuvoir ; l'étoile se lève ; la lune fait descendre ses songes floconneux dans la voiture du voyageur. Cette vie de poète est elle-même un poëme. Il vous eût été donné de choisir les événemens à votre fantaisie, que vous ne les eussiez pas mêlés d'une manière plus dramatique ; vous n'eussiez point trouvé de hasards plus romanesques, ni tant de voyages aventureux, ni tant de solitude, ni tant de foule, ni un berceau si beau, ni un cercueil si bien préparé pour le mort qui doit lui revenir.* Vous touchez à la fois à deux mondes, à l'imaginaire et au réel. Il y a des endroits qui sont écrits, il semble, par une fée de Bretagne, et qui confinent par un mot à une dépêche ministérielle ou à un mémoire politique. Vous heurtez incessamment le ciel et la terre. Vous suivez les affaires des rois, et vous entendez en même temps l'herbe qui point. L'hirondelle matinale a sa place dans le tableau aussi bien que la monarchie qui tombe, et il n'y a dans ce récit tant de vie rassemblée que pour montrer, sous toutes ces choses, le même détachement et le même néant. Si vous allez au fond, c'est encore là le grand

* Le Grand-Bé

René assis un peu plus bas au bord du fleuve des espérances humaines. Son ame vide qui appelait la tempête a trouvé la tempête, qui ne l'a pas remplie. La feuille séchée a roulé devant lui et l'a mené jusqu'au bout de la bruyère. Cette plaie que le génie lui a faite n'est pas encore guérie; seulement l'ironie s'est ajoutée à son mal; il siffle à présent sur sa gloire comme il sifflait autrefois sur son vaisseau.

Lorsqu'en 1763, J. J. Rousseau eut achevé la lecture de ses *Confessions*, il ajouta à la fin du manuscrit la note suivante: « J'achevai ainsi « ma lecture, et tout le monde se tut. Madame « d'Egmont fut la seule qui me parut émue : elle « tressaillit visiblement; mais elle se remit bien « vite et garda le silence, ainsi que toute la com- « pagnie. Tel fut le seul fruit que je tirai de cette « lecture et de ma déclaration. »

Je ne connais rien de plus triste que ces lignes. La vie intime de cet homme, dévoilée tout entière, et qui n'arrache pas un soupir de cette assemblée, n'est-ce pas là un éternel objet d'étonnement et de douleur ! On étouffe dans cette salle, au bruit de ces mots sans échos, de ces

cris d'angoisse que les murs rejettent. Il semble que chacun soit distrait là par une autre voix que par celle qu'il entend, que le pressentiment de révolution qui frappe à la porte ait glacé par avance tous les cœurs. Le 18e siècle écoute d'un œil sec ces aventures et ces douleurs individuelles. Près de périr, la vieille société garde toutes ses larmes pour elle-même.

M. de Châteaubriand a été en cela plus heureux que Rousseau. Il n'est personne qui, ayant assisté à la lecture des Mémoires, n'ait marqué dans son souvenir, comme un évènement, cette fête d'imagination. L'amie de madame de Staël et de M. de Châteaubriand,* celle qui a inspiré Canova et que tous les poètes ont aimée, parce qu'elle est la poésie même, avait préparé cette fête. On arrivait au milieu du jour, et la lecture se prolongeait bien avant dans la soirée. On se sentait frêle et mortel à côté d'un immortel écho, et cette impression n'était pas la moins douce. Ces paroles, qui vivront quand personne ne vivra plus de ceux qui les entendaient, vous frappaient comme une confidence de l'avenir, et vous auriez voulu y attacher votre ame tout entière

* Mme Récamier

ponr renaître et durer avec elles. Ces murs d'abbaye étaient d'ailleurs bien faits pour recevoir cette confession anticipée. On était là dans un lieu qui n'était ni le monde ni la retraite. A mesure que le jour baissait, vous eussiez dit que la Corinne du tableau de Gérard laissait tomber sa harpe pour entendre un autre chant que le sien. Les femmes cachaient leurs larmes sous leurs voiles, les arbres soupiraient sous le vent dans le jardin. Par intervalles, au milieu des frémissemens et de la surprise des assistans, la grande figure du poète se détachait dans l'ombre; et l'horloge du couvent, qui sonnait l'heure rapide semblait dire à chaque coup : « C'est pour vous, et non pour lui. »

La première partie des mémoires contient l'histoire de la famille des Châteaubriand. Ces traditions de famille expliquent par une foule d'analogies le sens de l'écrivain, comme, tout nouvellement, l'histoire de la race des Mirabeau vient de jeter un jour inattendu sur l'orateur. Le père de M. de Châteaubriand annonce déjà dans sa destinée errante les destinées de son fils. Il ressemble au roi des aulnes, qui emporte son enfant dans ses bras, à travers la nuit et l'orage. Il

(Goethe)

s'embarque pour faire fortune et naufrage deux fois. Il revient enfin à Saint-Malo, où il se marie. M. de Châteaubriand est le fruit de cette union. La maison dans laquelle il vient au monde touche à celle où naquit plus tard M. de La Mennais. M. de Châteaubriand devait naître sur les flots, et c'est la mer qui devait recevoir son premier cri. A cette origine répondent les instincts orageux de l'enfant. La mer, telle qu'une fée grondeuse, lui jette, en le berçant, son premier sort. C'est de l'écume et de la vapeur des flots que surgiront ses plus beaux rêves. L'esprit féodal de ses ancêtres, le génie druidique et celtique des grèves de Bretagne président aussi à ce berceau.

Il est mis en nourrice à Plancoët; bientôt attaqué d'une maladie mortelle, on le voue à la Vierge de l'Ermitage. Ses premières années se passent chez ses tantes; l'une d'elles faisait des vers. Quand le soir arrivait, les deux tantes frappaient avec la pincette la plaque de la cheminée, et l'on voyait entrer, à ce signal, deux de leurs amies, qui apportaient leur ouvrage et venaient terminer ensemble la journée par une prière. C'est dans cette vie monotone et bé-

nie, parmi ces pieuses filles, que s'écoulèrent cinq ou six années. A l'âge de huit ans, le petit Châteaubriand alla se relever de ses vœux. Le prêtre lui fit un sermon. Cette scène du *Génie du christianisme* n'a pas été perdue : l'homme s'est encore une fois relevé du vœu de l'enfant.

Du village où il était, il revient chez ses parens, à Saint-Malo. Ici tout change. Le petit saint de l'Ermitage devient le compagnon de tous les vauriens de la ville. Par hasard, son frère aîné le mène au spectacle. Il s'imagine que les acteurs sur la scène sont des gens qui se sont donné rendez-vous pour parler réellement de leurs affaires, et il sort sans avoir compris un mot de ce qu'ils ont dit. Ses véritables jeux sont avec la mer; elle entre déjà dans sa vie, elle est de moitié dans tous ses méfaits, et on l'entend gronder sous ces souvenirs et ces amusemens d'enfance, comme un bruit lointain de renommée qui s'approche. Il y a plusieurs endroits, dans cette partie des Mémoires, qui ne peuvent se comparer qu'aux récits les plus délicieux des *Confessions*, ennoblis par un goût de château et de vieilles tourelles.

Du collége de Dol, François de Châteaubriand passe à celui de Rennes. Sa mère le destinait à l'état ecclésiastique ; il recevait , à ce titre , des leçons particulières de latin. Sa mémoire était prodigieuse. Quand, le soir, à la lecture du sermon, le régent l'apercevait blotti au fond d'un confessionnal, et qu'il lui disait de sa voix tonnante : « François de Châteaubriand, répétez la dernière phrase , » l'écolier pouvait réciter le sermon d'un bout à l'autre sans se tromper. Son imagination commençait dès lors à fermenter. Deux livres qui tombent entre ses mains, les *Confessions* de saint Augustin et une édition non châtiée d'Horace, achèvent de le bouleverser. L'ascétisme de l'Église primitive se rencontrant tout d'un coup avec les nudités sensuelles de la vie romaine, ces deux sociétés , le christianisme et le paganisme, se disputant et s'arrachant par lambeaux cette pauvre âme de quinze ans, les songes d'un enfant, partagés entre les voluptés latines et l'enfer du moyen-âge, voilà les premiers vagissemens de douleur qui annoncent la vie dans le cœur du poète. Quant à son génie, je ne doute pas qu'il n'ait trouvé une partie de sa

beauté dans cette lutte silencieuse; car, dans chacune de ses œuvres, Saint-Augustin et Horace ont toujours été mêlés. Dans sa volupté la plus païenne il y a de la douleur chrétienne; et la fleur de la cour d'Auguste s'est toujours épanouie, dans son imagination, sur la souche amère des traditions de l'Église.

Son père avait acheté le château de Combourg, vieille terre située au-dessus de la ville du même nom, et qui avait appartenu aux Châteaubriand. Toute la famille ne tarda pas à s'y rendre. Le château de Combourg a été pour M. de Châteaubriand ce que les Charmettes ont été pour Rousseau. C'est là que sa pensée a grandi et qu'elle a trouvé sa langue. Les Charmettes, enclavées dans un ravin de la Savoie, ont parfumé pour jamais l'imagination de Rousseau de l'odeur des pervenches de Chambéry. La senteur âpre des plantes des Alpes, s'exhale de son langage par bouffées. Son génie tout montagnard est l'écho du torrent de l'Arc, à la fonte des neiges, du cri de la buse, des travaux champêtres, de la sonnerie des troupeaux, du bruit de la ferme et du chalet, toujours mêlés ensemble dans ces in-

nocentes vallées de la Savoie. Au contraire, les harmonies de M. de Châteaubriand ont été recueillies dans un pays de landes et de bruyères. On y retrouve le lointain clapotement des grèves de l'Océan, et ces furieux battemens d'aile d'une orfraie dans le gros temps. Elles s'élèvent, elles sanglottent, telles que des feuilles séchées, que la bise balaie dans les chambres et dans les cours abandonnées d'un vieux château de Bretagne. Quelquefois il semble que c'est le vieux château lui-même qui exhale, le soir, sa plainte par les fentes de ses tours, et qui soupire par le soupirail ensorcelé de son caveau.

La petite famille féodale, nichée dans ce donjon, était de celles où l'esprit du dix-huitième siècle n'avait point encore percé; le père surtout était du temps de Duguesclin : c'était un homme grand, pâle, taciturne, vieille épée féodale qui se rouillait, tristement appendue aux murs de ce manoir. Son portrait se détache dans les Mémoires, sur un fond de vieilles mœurs, à la manière des chefs-d'œuvre de Rembrandt. Le jour, il restait dans sa chambre devant une table chargée de papiers de famille : autour de lui étaient des ar-

mes de chasse et de guerre; le soir, sur la terrasse, il tirait des coups de fusil aux hibous, pendant qu'à ses côtés on rêvait de poésie et d'amour. Avant le coucher du soleil, on rentrait, on se mettait à table; le silence durait toujours. Après le repas, la mère et les enfans se blottissaient autour de la cheminée et se taisaient. Alors commençait, dans une grande salle éclairée par une seule bougie, la promenade du père. Il allait, il venait dans l'ombre et la lumière, il disparaissait au bout de la chambre, et l'on n'entendait plus que le bruit de ses pas; puis après il *émergeait* tout d'un coup des ténèbres, il se rapprochait de la cheminée avec son grand manteau blanc, et demandait aux enfans : Qu'avez-vous dit ? Puis le silence recommençait. Le bruit de ces pas retentit dans votre esprit; on dirait que ce sont les pas de la féodalité elle-même qui va et vient, et qui chemine et disparaît enfin sous des voûtes enchantées.

A dix heures le père remontait dans sa chambre; c'était pour les enfans le signal d'un intarissable babil. Avant de se coucher, on envoyait François regarder sous les lits et dans les alcôves, car

ce château était plein de revenans. On faisait là-dessus mille histoires effroyables. Il y avait une certaine jambe de M. de Coatquin qui, tous les ans, la veille de Noël, à minuit, sortait seule; elle montait, elle descendait, elle s'arrêtait devant les portes; elle frappait, ouvrait, fermait, piétinait et s'engouffrait avec le jour dans les caveaux.

Madame de Châteaubriand était la véritable image de la châtelaine du moyen-âge : elle s'agenouillait de longues journées dans la chapelle, et le dimanche seulement elle descendait à Combourg pour entendre la messe dans le banc seigneurial : c'était le seul événement de la semaine. Pendant le reste du temps, le château était fermé; il n'avait guère de visiteurs que de loin à loin quelque vieux seigneur breton se rendant, pour un procès, au parlement, et que l'on voyait chevaucher de loin sur la margelle des étangs : le maître du château recevait l'étranger, tête nue, sur le perron; le lendemain l'hôte partait; tout redevenait silence; les revenans se remettaient en chemin, le vent recommençait à siffler.

Auprès de madame de Châteaubriand était sa fille : Lucile rappelle dans les Mémoires ces statues du moyen-âge qui dorment accoudées sur un tombeau. On la prendrait pour un rêve de poésie, si l'on ne voyait pas sa ressemblance avec son frère. Elle avait alors dix-sept ans et lui seize : elle était grande, pâle; dans tous ses traits perçaient une souffrance et une mélancolie infinie; c'était dans ce château une de ces fleurs de nuit qui ne croissent que sur les vieux donjons. Souvent, accablée de ses rêves et des mille fantômes qui les berçaient l'un et l'autre; elle disait à son frère : « Tu devrais peindre tout cela ! » Elle sentait vaguement qu'il y avait dans ces tours et dans ces chambres solitaires et dans ce cœur d'enfant un poème qui devait éclater un jour, et qui se pressait malgré elle sur ses lèvres. Elle écrivait dans les intervalles de ses souffrances, et l'on a conservé d'elle plusieurs morceaux en prose de ce temps là. J'en ai entendu quelques uns qui ont la grâce attique d'André Chénier, avec plus de larmes et de soupirs; ils tiennent de l'ange et de la muse : mais sa parenté poétique était toujours avec

son frère. C'est un intérêt tout puissant que le spectacle de ces deux ames d'enfans qui s'excitaient l'une l'autre à prendre leur vol. Pour creuser la mélancolie de René, il fallait ces deux passions sans objet et de même âge, qui ne pouvaient rien l'une pour l'autre qu'éternellement s'attiser l'une l'autre, et éternellement s'abreuver l'une de l'autre sans se désaltérer jamais. Lucile a donné de sa vie à Amélie, à Velléda, à Cymodocée; elle a été pour elles ce qu'est une sœur aînée; elle les a habillées de ses meilleurs habits; elle leur a donné sa plus belle ceinture; sa coupe de jeune fille a été versée dans les songes du poète; elle-même, défaillant à chaque pas, pleine de mystère en toutes choses, vit, meurt, comme l'inspiration, sans qu'on sache comment; et elle n'a eu, il semble, d'autre mission sur terre que de faire passer son fantôme de vie dans le génie de son frère.*

Mais lui que faisait-il? De sa fenêtre il regardait passer sur les landes ces grands nuages de l'Océan qui le matin berçaient dans le pan de leurs robes automnales René, Atala, Cymodocée; il écoutait siffler le vent de Bretagne, pour ap-

* comme Eugénie de Guérin

prendre comment les mots gémissent et se trempent de pleurs; il foulait la feuille séchée qui devait rouler plus tard sous les pas de René; il suivait, de lande en lande, le vol de la corneille grise qui devait un jour s'abattre pour jamais sur le chêne centenaire de Velléda, il cherchait dans les bois de Combourg ces nichées de bouvreuils, de rossignols, de merles siffleurs, qui devaient éclore plus tard dans le *Génie du Christianisme*, et prendre de là, avec leurs petites ailes, leur vol éternel, qui ne se lassera jamais; il cueillait dans le grand mail la fleur de mai, meurtrie par les passans, la rose de pré, la jonquille morte, qui devaient refleurir pour toujours dans le livre des *Martyrs*, et y répandre leur senteur de printemps qui jamais ne passera; il écoutait, autour du vieux château, un oiseau bleu, couleur du temps, qui voletait et lui disait : Me connais-tu? Je m'appelle poésie, et je ne veux me reposer que sur l'arbre où est écrit ton nom. Voilà ce qu'il faisait!

D'ailleurs, à l'impression de toutes les harmonies rassemblées autour de lui, se joint bientôt l'épouvante d'un génie qui commence à s'éveiller,

et qui ne laisse plus de relâche à celui qui le possède. Ce cri de douleur que pousse tout homme en naissant à la vie morale, comme en sortant du sein de sa mère, cette impuissance de vivre qui vous saisit en commençant de vivre, sont peints ici en traits qui n'ont jamais été surpassés. C'est la situation de René avec des détails qui la rendent plus cuisante et plus amère. Le bonheur du jeune poète était de s'égarer à la chasse, dans quelque lande écartée, où il se sentait, comme il dit, *puissance et solitude.* Un jour qu'il était dans l'un de ces endroits les plus reculés, il arma son fusil et il appliqua le canon contre son front, en frappant la crosse contre terre. Il y avait dans l'écurie du château deux grands chevaux de trait, sur lesquels il chevauchait tout seul à travers le bois. Quelquefois sa sœur l'accompagnait à pied, et tous les deux se perdaient, le plus loin qu'ils pouvaient, dans les landes; ils ne rentraient que le soir, pour le triste souper par lequel finissait la journée; il lisait ses vers à Lucile, car alors il n'écrivait qu'en vers, et Lucile lui lisait sa prose de jeune fille. De cet échange se composait entre eux

une langue qui tenait à la fois de l'homme et de la femme, du frère et de la sœur, de la prose et du vers. La rencontre d'une femme achève de bouleverser ce cœur déjà malade. L'amour d'un être imaginaire, l'amour des lieux et des nuages, celui des rêves de son génie naissant, bouillonnent dans ce vase vide et plein à la fois, et qui menace de se rompre. Les fantômes à demi formés de sa pensée, et qui s'appelleront plus tard Atala, Velléda, Chactas, Eudore, passent et repassent dans son esprit comme des larves qui n'ont encore ni voix, ni figure, ni nom, et qui pourtant font assez de bruit pour lui ôter le sommeil. Vous assistez vraiment en ce moment, dans ce manoir gothique, à une sorte d'incantation. La poésie trace autour de ce solitaire un cercle de douleurs impalpables ; elle jette dans son cœur, comme une sorcière dans un brasier, des désespoirs sans cause qu'elle attise jour et nuit, des désirs inconnus, des noms de femmes, mille angoisses sans formes, des ténèbres, des soupirs et des larmes sans nombre. Quand il sortira de ce cercle, il aura reçu le pouvoir de créer d'une parole un

palais de diamant pour abriter ses songes.

Ces pages des Mémoires sont peut-être celles qui seront relues le plus souvent ; celui qui les a écrites remuera plus tard de grands noms ; il racontera l'avénement et la chute des rois. A présent il parle de choses qui n'ont ni forme ni figure, d'événemens sans cause et sans effets, de vraie fumée ; et pourtant le lecteur se préoccupera un jour de ce souffle ou de cette vapeur imaginaire, autant qu'on le fera des histoires d'empires et de royaumes, des traités de paix et de guerre, parce que dans ce rien est tout un monde, et que cet infiniment petit recèle en soi, aussi bien que René, toute l'histoire de l'homme.

Mais le sifflement du vent et l'écume des vagues ne suffisaient pas à cette imagination. Ce n'était pas assez d'entendre le vieux château murmurer sous la pluie, et les hirondelles de mer jeter en passant leur cri d'alarmes ; il fallait que René entendît encore une tempête d'hommes, qu'il vît une royauté naufragée, et que lui, hirondelle de triste augure, jetât aussi son cri de détresse sur cet autre océan des passions sociales ; il fallait que sa longue solitude se peuplât en un

jour de figures ineffaçables, de noms devenus fameux en une nuit, d'échafauds et de victoires; que la foule l'obsédât incessamment de son bruit, de ses clameurs, plus hautes que la mer de Bretagne; pour cela il va assister à une révolution.

Avant de l'y suivre, je dois dire que ces Mémoires sont interrompus par des espèces de prologues mis en tête de chaque livre. Ils sont datés de différens lieux et de différens temps; ils marquent ainsi l'année et l'endroit où chaque partie a été écrite. Il y en a de 1811 et de la Vallée-aux-Loups; ce sont les premiers. Il y en a d'autres de l'ambassade de Berlin et de Londres; les derniers sont de 1832 et de la rue d'Enfer. Le poète se réserve là tous ses droits, et il se donne pleine carrière; le flot trop abondant déborde là en nappes enchantées, dans des bassins de vermeil. Il y a de ces commencemens pleins de larmes qui mènent à une histoire burlesque, et de comiques débuts qui conduisent à une fin tragique, en sorte que vous sentez en chaque endroit la jeunesse et la vieillesse, la tristesse et la joie, la vie et la mort, la fiction et la vérité, le présent et le passé, réunis et

confondus dans l'harmonie d'une œuvre d'art.

Châteaubriand part d'abord de Combourg pour Brest, où il devait entrer dans la marine royale; il songe quelque temps à s'embarquer pour les Indes-Orientales. Ce projet manqué, on le voit tout-à-coup reparaître à Combourg. Son père, à son grand étonnement, le reçoit bien, et lui propose d'entrer dans le régiment de Navarre. Il arrive à Paris, de là à Cambrai, où ce régiment était alors en garnison; il passe par tous les grades inférieurs, et il instruit les recrues sur les galets des falaises de Dieppe. Sa chambre devient bientôt le rendez-vous des officiers; les anciens lui racontent leurs campagnes, les nouveaux venus leurs aventures d'amour. Il y avait alors en France deux sous-lieutenans qui faisaient l'exercice en même temps sur le pré, l'un à Brienne, l'autre à Dieppe : l'un portait dans sa giberne Arcole, Marengo, Austerlitz, Wagram; l'autre *René*, *Atala, Eudore*, le *Génie du Christianisme.*

Ce régiment de Navarre laissait, à ce qu'il paraît, bien du loisir à ses lieutenans. Dans un second voyage à Paris, Châteaubriand est présenté à Louis XVI; il traverse les grandes salles de

Versailles; il assiste au petit lever du roi. Le roi parle à tout le monde; il arrive à Châteaubriand, il le regarde, et au bout d'une minute il le salue sans rien dire. Cette royauté moribonde ne trouva rien à dire à ce jeune inconnu qui doit dépenser plus tard tant de génie à en réchauffer la cendre. Pour que la présentation fût complète, il fallait que Châteaubriand montât dans les carrosses du roi. Une chasse dans la forêt de Saint-Germain lui en fournit l'occasion. Dans la description de cette chasse se déploient les ressources infinies de l'écrivain. C'est une sorte de chant d'Arioste, mis en tête du drame de la révolution française; et ce dernier amusement de la royauté avant son échafaud, produit là un grand effet. On part de Versailles dans les carrosses dorés; au milieu de la forêt, les chevaux piaffent, les cors résonnent; on entend hurler la meute des chiens de Dagobert. Les vieux chênes jettent leur ombre de malheur sur cette dernière fête. Les chardonnerets gazouillent leurs chansons du temps de Clovis sur la tête de Louis XVI; lui-même, cerf traqué dans son gîte royal, il va tomber bientôt sous l'épieu de la démocratie.

La révolution éclate en effet; Châteaubriand retourne en congé à Combourg. Les états de Bretagne sont convoqués, et ils deviennent dans les mémoires l'objet d'une longue introduction historique; car c'est le caractère de ce livre de mêler incessamment la poésie, la biographie, l'histoire et la nature. Le bouleversement qui se prépare s'annonce déjà dans l'enceinte de ces états de Bretagne. Le peuple hurle, il veut forcer les portes; le jeune lieutenant et les seigneurs bretons sont obligés de se faire jour l'épée à la main. Plusieurs des leurs sont massacrés dans la rue. Cette avant-scène de la révolution retentit comme un bruit de hache au milieu des rêveries des bois de Combourg. C'est une nouvelle corde qui s'ajoute au génie de l'écrivain. Le politique va se joindre au poète. Il ne vivra pas comme un poète allemand dans sa nuée. La réalité se mêle à ses chimères; leur robe qui n'est encore que filée, est déjà tachée de sang. Atala n'aura pas seulement pour frères et sœurs Amélie, Cymodocée et le dernier des Abencerrages, mais aussi l'*Essai sur les révolutions*, la politique du *Con-*

servateur, et *la Monarchie selon la charte.*

Ce dur enseignement d'une révolution se continue à Paris. Châteaubriand assiste à la prise de la Bastille. Le soir, en rentrant chez lui, dans la rue du Mail, il entend quelque bruit dans la rue. On lui présente à la fenêtre deux têtes portées sur une pique. Cette première accolade du génie révolutionnaire décide de son choix entre les partis; plus tard ces deux têtes reparaîtront maintes fois, portées en représailles devant le visage du peuple, au sommet de ces phrases sanguinolentes que lui seul sait aiguiser pour cela. Il assiste au retour de la famille royale; il voit de près les pleurs de la *belle boulangère* et du *petit mitron.* Il va au club des jacobins : Robespierre, Danton, Marat, passent par ses mains. Ce sont de terribles portraits. Vous les entendez parler, crier. C'est la première fois qu'ils ont été peints avec la fougue du poète et de l'artiste. Mirabeau aussi comparaît dans ce Pandæmonium. Châteaubriand dîne deux fois avec lui; Mirabeau l'enchante par ses projets romanesques, par ses histoires d'amour, ses rêveries mêlées à ses entreprises politiques. Il y a

un reflet de l'orgie dans ce tableau, qui vous fait penser au plâtre moulé sur la tête encore fumante de ce mort, une heure avant les funérailles d'Achille. Vous y retrouvez chacune des morsures de la petite vérole, les escharres et les marques de cet invisible foudre qu'il portait en lui-même. Placée là à l'entrée des événemens, cette figure colossale semble être l'effigie de la révolution française elle-même qui vous regarde, béante, sur sa porte. Ajoutez que ces scènes sont racontées dans cette langue de la révolution que l'auteur a prise dans les clubs, toute criante et hurlante, et à laquelle il a su donner un des premiers la consistance de l'art et de la parole écrite. Car c'est une chose digne de remarque que, pendant que la Convention parlait encore avec les Robespierre et les Saint-Just la langue classique du dix-huitième siècle, aussi blanche que la cocarde de l'ancien régime, Châteaubriand se faisait déjà cet idiome vraiment tricolore mêlé du roi et du peuple, cousu de pourpre et de haillons, de monarchie et de démocratie, de grand et de petit, qui devait si bien représenter le mélange haletant de toutes les

fortunes passées et de toutes les destinées mises à pied dans la rue. Il ramasse dès lors ces mots sans-culottes que plus tard il jettera impunément dans ses écrits politiques, et ces paroles coiffées du bonnet rouge qu'il mandera trente ans plus tard, à la barre de la chambre des pairs.

Après cette vie des clubs vient le tableau de la vie littéraire. Châteaubriand avait retrouvé Lucile à Paris auprès de son frère. Ils s'étaient liés avec plusieurs gens de lettres. C'étaient Parny, toujours assoupi, comme une bayadère, au bruit de la fontaine de sa cour, Fontanes, qui ne fait là que paraître; c'étaient beaucoup d'inconnus, Flins surtout, le seul que je me rappelle, et qui faisait grand bruit alors. Rien n'est plus étrange que ces petites passions, tant remplies d'elles-mêmes qu'elles ne voient pas les grandes qui les dévoreront, et que ces idylles qui cachent à tout ce monde nain le mot d'une révolution. On pouvait encore là parler de vers, on en récitait, on en lisait. Châteaubriand vient à bout de faire imprimer une élégie dans *le Mercure*, et il manque en mourir de joie. On voit là à nu et mieux que

partout ailleurs comment la vie ordinaire se passait sous les menaces de la vie publique, et comment il était possible, jusque sous le couteau, de rire, de muser, de chanter, de se promener, de méditer, d'apprendre le grec, de chercher une rime, d'aller au spectacle, de rêver et d'aimer. Tout cela se faisait cependant; mais le poète ne pouvait pas se contenter toujours de cette sinistre oisiveté. Déjà avaient grandi les ailes et les plumes de ce jeune oiseau de mer des grèves de Bretagne. Le temps de prendre son vol est arrivé. Qu'il parte donc! pendant que la société tout entière, moitié riant, moitié pleurant, se noie sur son arche dans le déluge du passé; qu'il aille chercher, s'il peut, à travers l'Océan, la branche d'olivier du Nouveau-Monde.

Le projet de départ pour l'Amérique date de ce temps-là. Un peu plus tard, les chimères qui s'agitaient en lui n'auraient pas trouvé en Europe, pour s'y fixer, un pouce de terre qui ne fût ensanglanté; elles cherchaient, sans le savoir, une terre vierge comme elles; elles s'élevaient dans le cœur de ce jeune homme comme des troupes d'hirondelles, quand est

venu le temps de la migration et qu'il leur faut ou mourir ou partir pour un autre pays. Cependant le poète se cachait en lui sous le savant. Compatriote de Duguay-Trouin, il voulait devenir, avant tout, un grand navigateur. Il lui fallait naturellement découvrir au moins le passage du détroit de Behring. Il passait ses jours sur des cartes avec M. de Malesherbes. Le vieillard enviait le jeune homme. Il n'était question entre eux que de la renommée du futur géographe. Ni l'un ni l'autre ne voyaient sur ce rivage lointain, ces fantômes d'amour, Chactas, Céluta, encore privés de corps, qui appelaient lamentablement le poète de qui ils devaient recevoir la lumière et le don des paroles mélodieuses. Jusque-là les Indes-Occidentales n'avaient eu que peu ou point d'influence sur l'art européen : elles n'existaient pas pour lui. Ce devait être une des meilleures parties de la gloire de M. de Châteaubriand de découvrir, à proprement parler, l'Amérique de l'imagination et d'être pour nous le Cortès ou le Pizarre de la Colombie idéale. Il était d'ailleurs naturel que ce fût un cadet de Bretagne, né dans cet îlot de Saint-Malo, qui le premier en France

allât aborder, sur l'autre rive, le grand vaisseau de poésie, tenu en panne vis-à-vis de l'Europe, tout chargé à son bord des songes et des soupirs d'un autre monde.

Il part. A Saint-Malo, il s'embarque le jour même où arrive la nouvelle de la mort de Mirabeau. Viennent ici plusieurs scènes de mer, dont les premiers traits ont été déposés dans le *Génie du Christianisme*. On les retrouve en cet endroit, plus familiers, plus intimes, plus mêlés de goudron et d'eau salée. Vous voyez marcher le vaisseau, voiles et bonnettes déployées, avec ses ballots, avec ses agrès, avec ses passagers, avec ses habitans de divers genres, et jusqu'au matou du capitaine, qui se raidit sur ses pattes contre le tangage. Tout cela nage dans une lumière phosphorescente, à la manière de l'une des plus belles marines de Claude Lorrain. Le voyageur touche à deux îles : de la dernière, il rapporte une courte histoire de jeune fille, véritable rose marine, que je voudrais pouvoir cueillir sur sa tige pour la placer ici. Arrivé à New-York, il est présenté à Washington. On a lu déjà cette entrevue, ainsi que le parallèle du général

américain et de Napoléon. Le passage du nord-ouest et les plans du géographe sont bientôt oubliés. Le poète s'enfonce dans les forêts, seul, à cheval, avec un domestique hollandais. Il visite la Louisiane, la Floride, le Canada, le pays des Siminoles, des Natchez, des Muscogulges; il cherche déjà la retraite idéale du père Aubry; il lui fraie, chaque matin, à son insu, le sentier de l'ermitage. Les lianes enlacent le poète, les oiseaux moqueurs le saluent sur les branches; les herbes des savanes qu'il regarde lui apprennent leur langue planturease; les vieux dattiers lui disent: « Cueillez avec votre serpe nos souvenirs. » Et les belles fleurs de magnolias : Donnez-nous une sœur, une sœur de votre fantaisie, aussi belle que nous, et que son ame soit empreinte de la senteur de nos rêves. » Le lieu, la scène, la langue, étaient trouvés; il ne manquait plus qu'une femme pour remplir le poëme. Le voyageur arrive dans une tribu de *Bois-Brûlés*; il remonte avec eux le Mississipi. Il y avait dans cette tribu deux Floridiennes qui bientôt éprises d'amour pour lui, ne le quittent plus; elles le suivent dans une île, elles s'y enferment avec lui;

pendant la nuit, elles veillent toutes deux près de sa natte. Leurs jeux ne sont pas moins extraordinaires que leurs amours. La plus jeune s'assied sur la carapace d'une tortue qu'elles rencontrent près du rivage. L'autre enlace de lianes sa compagne, en lui jetant des coquillages et des fleurs. Un matin, on entend un coup de sifflet et la voix rude d'un Bois-Brûlé; les deux *femmes peintes* se lèvent en sursaut et quittent l'île. En se réveillant, le voyageur voit la tribu qui se rassemble; des buffles et des taureaux beuglent et se précipitent; une grande poussière s'élève; des hommes jettent sur deux chevaux vigoureux les deux Floridiennes : tout part au galop et disparaît. C'est Atala qui fuit sur ce cheval; c'est elle, cette Floridienne bourbeuse que vous voyez passer et qui s'en va se purifier au loin dans la source du poète. Son fouet retentit à travers les bois; elle va frapper à la porte du père Aubry, dans le pays des rêves où vivent Amélie, René, Chactas. Son cheval souffle et écume. Elle ne s'arrêtera plus qu'elle n'ait atteint la borne de l'idéal et de la beauté imaginaire.

Sans doute Atala n'était pas la seule image

qui errait dans les forêts quand Châteaubriand l'a rencontrée. J'imagine qu'elle avait maintes sœurs inconnues, auxquelles il ne manque rien qu'un poète pour les faire sortir de leur solitude. Sans doute il y en a d'immortelles qui chevauchent à cette heure avec les Gauchos dans les Pampas du sud, et dont plus tard on connaîtra l'histoire. Il y a de ces ames en peine, qui pleurent sous les lianes, au bord de l'Océan, et qui appellent, nuit et jour, le vaisseau qui doit apporter le lin et le fil pour les habiller de gloire. Il y a de ces fantômes d'art qui attendent, comme Virginie, au bord des rivières, que leur Paul les prenne dans ses bras, avec leurs robes brumeuses, et qu'il les porte de l'autre côté, toutes palpitantes d'aise, sur l'herbe et sur les mousses. Il y en a d'autres qui montent et descendent le long des Andes, dans une insupportable angoisse, et qui psalmodient là d'éternelles chansons d'amour, dans le vent et la bruyère, en cherchant à travers l'immensité celui qui doit venir un jour leur donner un nom et une langue humaine.

Malgré ces enchantemens, Châteaubriand in-

terrompt son voyage. Le journal d'un planteur qui annonce l'arrestation du roi à Varennes le réveille au milieu de ces songes. Il repasse en France. Une tempête essuyée sur les côtes lui fournit une des plus belles pages des Mémoires. En arrivant en Bretagne, il se marie. Ici le livre descend à une si profonde intimité qu'il m'est impossible de l'y suivre. Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est que vous sentez un souffle saint tout nouvellement sorti du cloître qui entre en ce moment dans le récit, et une âme de chrétienne qui circule en cet endroit dans le langage de l'écrivain. Les événemens qui suivent sont déjà connus, je ne fais que les rappeler : son émigration avec son frère, — son arrivée à Bruxelles au milieu de l'état-major de l'armée des princes, — on lui refuse du service, — il s'engage dans le bataillon des volontaires royaux de Bretagne, — le siége de Thionville, — il y est blessé à la cuisse. La petite-vérole et la dyssenterie se joignent à cette blessure. Le corps d'armée des émigrés se dissout. — Châteaubriand fait la retraite à pied. — A Namur, des femmes lui donnent une couverture et veulent le conduire

à l'hôpital, — son évanouissement dans les Ardennes, — il est ramassé par des bûcherons et mis dans un fourgon du prince de Ligne. Il retrouve son frère à Bruxelles. — De là il va prendre la mer à Ostende et débarque mourant chez son oncle dans l'île de Guernesey. Cette affreuse histoire est mêlée de rires fiévreux, de chants d'alouettes, de descriptions de lieux et de combats de nuits que l'on retrouvera dans la vie d'Eudore. Il fallait que le grand écrivain contemporain de Napoléon eût senti l'odeur de la poudre et en eût au moins barbouillé ses doigts. Ce soldat qui montait la garde en sentinelle perdue contre la révolution française avait d'ailleurs un fusil dont le chien ne partait pas. Quand on le relevait de faction, et qu'il ne faisait pas le feu au bivouac, ou qu'il ne lavait pas ses chemises, il s'asseyait dans les fossés et rêvait ou écrivait. Mais il avait déjà sur les lèvres deux de ces noms qui ouvrent d'eux-mêmes les portes barricadées. Si la sentinelle eût demandé à ce soldat poète le mot d'ordre pour entrer dès ce temps-là dans la ville des esprits immortels, il aurait pu déjà répondre : *René*, *Atala*.

Un jour, à Jersey, son oncle entre dans la chambre du malade ; ce vieillard était en deuil de la tête aux pieds ; on venait d'apprendre la mort de Louis XVI.

Un peu après, Châteaubriand passe à Londres. Il trouve pour compagnons d'anciens officiers de l'armée de Condé et de vieux prêtres émigrés. C'est ici que commence une longue agonie qui semble devoir finir comme celle de Gilbert et de Chatterton. Le jeune émigré reste sans argent et sans ressource ; il habite avec un de ses amis un taudis dont la fenêtre donnait sur un cimetière. Les jours où il faisait froid, les deux amis demeuraient au lit, ne pouvant point allumer de feu. Une fois, ils restent ainsi plusieurs jours sans manger. Quand Châteaubriand passait, dans la journée, devant une boutique de boulanger, il s'arrêtait et se tenait aux murs, tout près de s'évanouir. Son compagnon perd courage ; il se frappe la poitrine avec un canif, et il est sur le point d'en mourir. Heureusement le hasard vient à leur aide ; Châteaubriand reçoit de sa famille quelques secours inattendus ; pour comble de prospérité, un de ces usuriers qui

étaient alors la fortune des émigrés lui offre d'aller déchiffrer pour un libraire de vieux manuscrits dans un comté d'Angleterre. Ce fut ce qui le sauva et ce qui faillit le perdre encore.

Dans ce comté, et dans la petite ville où il s'était rendu, vivait une veuve retirée avec sa fille; Châteaubriand est bientôt admis dans leur intimité. Dans une partie de chasse à cheval, il se casse la jambe. Cette famille devint dès-lors la sienne, et ce fut la jeune Charlotte qui prit soin de lui dans sa convalescence. Mais qui aurait le courage de raconter prématurément la suite de cette histoire : la vie douce et recueillie des deux amans, les rêveries près du piano, les lectures de Dante et de Pétrarque, tant de jours remplis par une parole à demi prononcée; et ce mot qui éclate tout à coup, comme un tonnerre, dans cette maison paisible : « Madame, je suis marié ! » puis ce long silence, puis ces vingt ans écoulés sans nouvelles; après cela cette dame, avec ses deux enfans en deuil, qui entrent dans le cabinet de l'ambassadeur français à Londres; et ces éternels « Vous en souvenez-vous? » qui reviennent et recommencent incessamment et frappent

votre cœur comme une larme qui tomberait du ciel. C'est une de ces courtes histoires où l'on met dans une heure tout son génie si l'on en a. L'écrivain disparaît, l'homme reste; les mots ne sont plus des mots, ils ont des aiguillons, et leurs poisons se trempent dans votre souvenir.

Ici s'arrête la partie déjà achevée des Mémoires; elle ne va pas plus loin que l'année 1800.

La vie du voyageur finit, celle de l'écrivain commence. Le dur noviciat du poète est terminé. Il peut désormais prendre la plume. Il a souffert le froid et le chaud, l'adieu et le retour; il a espéré, il a désiré; il a fait le tour de tous ses rêves. Qu'il écrive maintenant en de longs volumes le poème intarissable de sa jeunesse. Déjà nous pourrions dire quelles seront ses idées, leur forme et leur couleur. Nous connaissons les personnages principaux qui vont nous apparaître transfigurés par l'art. Combourg, la Bretagne, l'Amérique; voilà le fond du tableau. Dans cette contrée idéale, on verra passer comme des ressuscitées une autre Lucile plus pâle que la Lucile terrestre, une autre Floridienne plus belle que

celle des Florides. Les mers Atlantiques ont montré au poète leurs grands couchers de soleil. Il a regardé long-temps le miroir des lacs ; il a écouté jusqu'au soir le bruit des oiseaux qui s'endorment dans les forêts. Il lui restait à connaître le cœur et la passion d'une femme, afin d'y puiser ces larmes que le génie n'invente pas. Charlotte vient de les répandre, ces larmes divines. Il peut y tremper désormais sa plume et remplir, s'il veut, de cette douleur, son livre jusqu'à la dernière page.

M. de Châteaubriand est séparé des traditions littéraires de l'ancienne France par une révolution; il y a entre le siècle de Louis XIV et lui, la monarchie de moins. Il dit quelque part qu'il écrit sur un tombeau ; je le crois bien ; dans ce tombeau dort avec son écusson un passé de mille ans : il mène le deuil de tous les morts que 89 a faits. A tous ceux qui n'ont point de sépulcre, à la féodalité, à la royauté, à l'église, à l'aristocratie, à toutes les illusions finies et trépassées, il donne une voix pour se plaindre et des larmes pour pleurer. Après ces funérailles des anciens droits et des anciens pouvoirs, c'est lui qui a

reçu la mission d'écrire l'inscription de tout ce monde détruit en une année. Sur l'un il écrit : Je m'appelle espérance! Sur l'autre : Et moi désir ! Sur l'autre : Je m'appelle royauté ! Sur l'autre : J'étais la foi quand j'étais quelque chose ! Il y a entre la mort et le génie de cet écrivain un pacte que rien ne peut briser, et sans lequel il ne serait pas prophète de ruines ; il sera instruit, par avance, de tout ce qui va mourir ; et quand, après quinze ans, le fantôme de royauté que l'on croyait avoir dispersé et décapité, reparaîtra silencieusement, avec la restauration, au milieu de la France stupéfaite, et qu'il arrivera au trône sans que personne puisse l'empêcher ni d'y monter, ni d'en descendre, cet homme sera encore là pour saluer du doigt ce mort couronné, pour le reconnaître et pour l'appeler par son nom; et quand le spectre disparaîtra, ce sera lui encore qui suivra sa dernière ombre dans les ruines.

Mais si par son origine, par ses sentimens, par ses souvenirs de Combourg, il relève du passé, il appartient à l'avenir par tous ses instincts d'artiste; il a beau regretter ce qui n'est plus, dès

qu'il parle ou qu'il écrit, le voilà dans les termes de son art l'homme le plus révolutionnaire de son temps.

Certes, après la poésie ridée du dix-huitième siècle qui branlait la tête sur le fauteuil de Voltaire, en séchant son encre avec la cendre de toutes les espérances détruites, ce dut être une belle journée que celle où naquit cette poésie du jeune siècle. On aurait dû sonner les cloches, comme pour une fille de roi, pour cet enfant de bon augure qui montrait assez que l'humanité n'était ni morte, ni vieillie, et que son sang coulait ardemment dans ses veines. Venez, venez; il nous est né une fille, une fille de roi; elle pleure et se lamente, parce qu'elle est bercée dans l'orage; ses langes sont cousus par des génies de Bretagne. Dans ses cheveux elle porte une fleur qui ne fleurit qu'en Amérique; tous les oiseaux en sont joyeux, parce qu'elle ressemble au vert printemps. Quand elle sera grande, elle sera l'héritière du vieux monde qui pleure, pensant qu'il va mourir.

Pendant les trois derniers siècles de la monarchie, l'imagination et le génie littéraire étaient ve-

nus s'abriter près du trône comme tous les autres pouvoirs de l'état. La littérature du moyen-âge, qui, dans la première époque du génie français, allait librement en plein air, avec les chanteurs et les trouvères, de châteaux en châteaux, à travers les clairières, avait été obligée de quitter les belles tours, et l'abeille bourdonnante des provinces, pour venir s'enfermer dans les murs de Paris. Tant que dura la même forme politique, on dut renoncer aux vieilles forêts, aux fleuves, à la mer, à tout ce qui n'était pas l'œuvre de l'homme; de la nature entière il restait à la poésie un pan du ciel qu'elle entrevoyait par la fenêtre de Villon. La royauté l'avait poussée dans la grande cité et fermée aux verroux. Dans cette prison il fallut passer trois siècles. Ainsi se forma en France une poésie urbaine et sociale pour laquelle la nature n'existait pas, et que l'on ne retrouve à ce degré d'abstraction dans aucun autre pays. Mais quand l'ancienne forme politique fut renversée, cette même poésie qui étouffait dans la cité chercha à rentrer dans la nature. Le toit qui l'avait abritée venait de s'écrouler. Elle leva la tête, et vit pour la première fois le ciel et

l'infini à découvert. Avec Bernardin de Saint-Pierre et avec M. de Châteaubriand elle voyagea dans le grand Océan. Elle ne reprit pas haleine qu'elle n'eût abordé avec le vaisseau de Paul et de Virginie les îles des Indes-Orientales, et avec Chactas les lacs de la Louisiane. Elle se serait volontiers consumée sur la corolle d'une fleur, sur une mousse, sur un insecte dans cette mousse, tant ces choses avaient de nouveauté pour elle. Après le bouleversement de l'état social, ce fut une littérature pleine d'avenir que celle qui montra ainsi, même à travers ses larmes, la nature qui reverdissait, l'oiseau qui chantait en secouant ses plumes au bord du nid, et le soleil de l'Atlantique et des savanes qui remplissait son urne de gloire pour Marengo et Austerlitz.

Deux écrivains restèrent pour attester que la révolution politique avait passé dans l'art et dans la parole écrite : Madame de Staël et M. de Châteaubriand. Leur voix retentit dans le vide de l'empire ; comme dans une urne d'airain qu'agite incessamment une main surhumaine ; mais ni l'un ni l'autre ne trouva un mot pour saluer

l'empereur. La gloire de Napoléon resta indépendante des lettres ; elle n'eut pour écho que sa voix et pour poëme qu'elle-même. Tout se tait dans le sable quand le lion royal se lève et passe.

Cet isolement des intérêts politiques fut d'ailleurs ce qui donna à l'imagination de M. de Châteaubriand, sous l'empire, la faculté de grandir sans limites. D'un côté était le peuple avec son empereur, de l'autre ce génie errant qui se promenait au loin sur tous les rivages ; ne vivant que sur des ruines, il semblait chercher çà et là dans la poussière un monde perdu. Dans la solitude de sa pensée, élevé sur tous les débris des souvenirs et des traditions de l'ancienne société, c'est lui qui contemplait véritablement du haut des quarante siècles de cette pyramide funèbre la grande bataille de l'empire.

Sous la restauration, quelle a été la mission de M. de Châteaubriand ? Sa mission a été de faire l'oraison funèbre de la vieille société et de la monarchie qui la représentait. Désormais aucune royauté ne peut l'aimer, par la même raison qui faisait que Louis XIV détournait ses

yeux du clocher de Saint-Denis. Rappelez-vous ce fossoyeur de Shakspeare qui ne relève de terre que des chefs qui ont porté couronne ou diadême.

Les dernières pages que M. de Châteaubriand ait écrites sont l'itinéraire de son voyage au château de Prague en 1833, conclusion anticipée du drame qui a commencé, dans ses Mémoires, avec les fanfares et la chasse de Louis XVI dans la forêt de Saint-Germain. Il ne m'appartient pas de suivre l'écrivain dans les confidences où il pénètre, ni de surprendre le secret de l'intérieur d'une cour désarmée. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas seulement un homme que l'Europe tient à son ban daus ce château, mais un principe; non pas seulement un roi, mais une royauté; non pas seulement une famille, mais une institution, mais une société. Ce ne sont pas des personnes qui vivent là, mais des symboles, et c'est la grandeur qui leur reste et que rien ne leur ôtera. La porte, l'escalier, le fossé, le pont-levis, tout a un sens profond dans ce donjon, tant que cette famille l'habite; et même à cette triste table du vieux monarque, où toutes

les places semblent remplies, il y a encore plus d'un siége vide qui attend son convive couronné avec le pain et le vin et le sel de l'exil.

Avril, 1834.

VI.

LE COMBAT DU POÈTE.

I.

L'heure effeuille en passant sa guirlande fanée;
Le jour succède au jour et l'année à l'année ;
Le siècle dort en paix sur sa couche d'airain.
Moi, je veille, et j'appelle, et j'écoute, et je pleure;
Mon court espoir s'éteint, ma nuit seule demeure;
J'attends avec chaque aube un meilleur lendemain.

A l'horizon j'attends une éternelle aurore,
Et, la palme à la main, sur le mont qui se dore,
Un messager du ciel qui n'arrive jamais.

Sur le sentier, j'attends une vierge inconnue,
Une bonne nouvelle, un signe dans la nue,
Et, dans mon cœur, celui qui dis : Je suis la paix.

Que faire de mes jours, quand l'ennui les dévore,
Jours filés par la muse, ainsi qu'un lin sonore,
Pour vibrer sous ses doigts au chant de l'univers?
Tout est muet, les dieux, les hommes et les choses.
Déjà les rossignols ne fêtent plus les roses,
Et les astres vieillis ont fini leurs concerts.

Le poète n'est plus le frère du prophète.
C'en est fait! Jehovah qu'emporte la tempête
Ne met plus dans ses mains les rênes des états.
Mais lui-même, il le pousse en de trompeuses voies;
Il dément sa parole; il le raille en ses joies,
Et tend comme un filet les regrets sous ses pas.

Pourquoi me raillez-vous, mon Dieu, vers qui j'aspire?
Pourquoi m'avez-vous fait le jouet de la lyre?
Pourquoi m'entourez-vous d'un mensonge éternel?
De mes yeux écartez vos ténèbres épaisses.
Ou conduisez ma langue et tenez ses promesses,
Ou rendez-moi muet ainsi que votre autel.

A l'ame j'ai promis une aile plus rapide,
Au pèlerin d'amour une étoile pour guide,
La vie à tous les morts, au désespoir l'oubli.
Par delà ce vain ciel, j'en ai prédit un autre.
Je l'ai promis, Seigneur; mon serment est le vôtre.
Le serment de mon Dieu n'est point encore rempli.

Qui croira désormais à ma sainte auréole?
Qui goûtera sans peur le pain de ma parole?
Les peuples châtieront le prophète menteur;
Et raillant au tombeau celui qui les réveille,
Les Esprits dans la nuit diront à mon oreille :
Prophète, qu'as-tu fait des biens de ton Seigneur?

Les biens que j'ai reçus sont fumée et poussière.
Ils s'appellent douleur, isolement, misère,
Fantômes de la nuit que dissipe le jour,
Nuages aux flancs d'or, errans de cime en cime,
Cœur meurtri, désespoir, inexorable abîme;
Ah! Seigneur, reprenez les dons de votre amour.

Reprenez les vains sons d'une lyre infidèle,
L'espérance qui vibre et qui meurt avec elle,
Et tous les cieux peuplés qui naissent à sa voix.

Je vous rends, ô mon Dieu, les filles de mes rêves,
Et des pensers d'en haut les prophétiques glaives.
Qu'ils déchirent mon sein pour la dernière fois !

En retour donnez-moi le silence et l'ombrage ;
Dans mon cœur étouffez ma muse, votre ouvrage,
Colombe au blanc duvet, qui se change en vautour.
Loin du sommet superbe où je vivais naguère
Assouplissez mes pas dans le sentier vulgaire,
Et tarissez en moi l'intarissable amour.

II.

Il est exaucé le poëte ;
La muse est morte dans son cœur.
Au joug il a courbé sa tête,
Et fané ses ans dans leur fleur.
Muet, il passe dans la foule,
Ainsi que l'onde qui s'écoule,
Sans oser éveiller ses bords.
L'uniformité l'environne ;
Il a rejeté sa couronne
Pour cueillir la mauve des morts.

Un vent froid souffle sur mes songes ;
Il étend sur eux le linceul ;
Tous mes biens n'étaient que mensonges :
L'erreur s'en va ; je reste seul.
Ma mémoire décolorée
Cherche en vain l'image adorée
Qui surgissait dans mon désert.
Avec les fantômes qui passent
Ses traits l'un par l'autre s'effacent ;
Sur mes lèvres son nom se perd.

Songes brûlans, pesante image,
Saints anges d'amour, aux pieds nus,
Voix qui me parliez dans l'orage,
Dites, qu'êtes-vous devenus ?
Dans mon sein vivez-vous encore ?
Comme un encens qui s'évapore
Sans moi montez-vous vers le ciel ?
Attendez-vous dans ma pensée,
Comme en votre tombe glacée,
L'aurore du jour éternel ?

De la brise effleurant la plage,
De l'astre ému qui parle aux flots

Je ne comprends plus le langage,
Ni des forêts les longs échos.
Les fleurs ne sont plus mes compagnes.
Aux sources vives des montagnes
Mes rêves ne s'abreuvent plus.
Sous mes pas la terre est muette ;
Un souffle aride a sur ma tête
Dispersé les cieux révolus.

Comment s'est éteinte mon ame,
Quand le brasier est encor plein ?
Où sont tant de désirs de flamme,
Tisons consumés dans mon sein ?
Où sont mes rapides pensées,
Flèches loin du but dispersées,
Qui résonnaient dans mon carquois ;
Et des songes les pieds agiles
Qui dans les carrefours des villes
M'apportaient la plainte des bois ?

Où donc es-tu, vague espérance ?
Comme autour de l'orme un serpent,
Autour de moi, l'indifférence

Roule ses anneaux en rampant.
J'ai goûté son haleine impure,
Et senti la lente morsure
De son paresseux aiguillon ;
Sur mes lèvres la muse expire,
Comme la brise qui soupire
Au chaume arraché du sillon.

III.

Il s'est repenti, le poète.
Il a de son ame inquiète
Voulu rallumer le flambeau.
Dans son sein tiède encor la muse est revenue,
Muse aux cheveux trempés des larmes de la nue,
Comme une fille du tombeau.

De leurs sépulcres d'or sont sortis avec elle
Les pensers oubliés qu'un seul regard rappelle,
L'extase au front mourant,
Des jours qui ne sont plus les cuisantes chimères,
Songes, désirs, regrets et délices amères,
Qu'on savoure en pleurant.

L'espérance, à demi, se lève sur sa couche,
Incertaine, étonnée, et son doigt sur sa bouche,
Appelant l'avenir :
L'image, au fond du cœur, vivante, ensevelie,
Se ranime en sursaut et boit jusqu'à la lie
L'enivrant souvenir.

Ange des chants d'amour, au sein des nuits funèbres,
Dans le muet chaos, remporte mes ténèbres
Avec ton aile d'or.
J'ai reconnu ta voix, et ton vague murmure ;
Voilà ton front de neige, hélas ! et ta blessure
Qui s'ouvre et saigne encor.

Qu'as-tu fait de tes jours passés dans le mystère ?
As-tu revu sans moi le sentier solitaire
Où je baisais tes pas ?
As-tu sans moi, des tours que la brume environne,
Remonté les degrés, et des longs soirs d'automne
Ne te souviens-tu pas !

Ne te souviens-tu pas de cette heure éternelle
Où je te vis d'abord, de la vide chapelle

Qui balançait son glas,
De l'immense forêt autour de nous émue ?
Et du dernier adieu, dans la longue avenue,
Ne te souviens-tu pas ?

Ah ! de la page impure efface mon blasphême.
Rallume le foyer que j'éteignis moi-même
Sous ma cendre et mes pleurs.
Ramène à mon chevet les pâles insomnies,
Avec le chœur dansant des saintes harmonies,
Et rends-moi mes douleurs.

IV.

De la muse la voix résonne.
Tout renaît, palpite ou frissonne ;
L'épi que la vierge moissonne,
Sous sa main reverdit plus beau.
Perle qu'un souffle décolore,
L'étoile au collier de l'aurore
S'enchâsse plus vermeille encore :
La muse a quitté le tombeau.

Ainsi qu'au premier jour du monde,
En souriant, l'aube féconde
A déchiré la nuit profonde,
Et caressé la fleur des bois.
Comme une femme qui s'incline,
Au fond de l'onde cristalline,
La lune au pied de la colline
Se voit pour la première fois.

Pour la première fois, la rose,
Du rossignol qui se repose
Sur sa corolle fraîche-éclose,
A bu les pleurs harmonieux.
Au front du blanc lis qui chancelle
La mouche dorée étincelle.
L'oiseau nouveau-né de son aile
A mesuré les vastes cieux.

Dans l'ame aussi tout recommence;
Reculant devant sa démence,
Du désespoir la nuit immense
S'est dissipée en blasphémant;
L'aube a surpris son dernier rêve.
Au soleil nouveau qui se lève,

Les pensers nouveaux pleins de sève
Mûriront éternellement.

V.

Quel souffle désormais flétrira dans son germe
L'espoir au long parfum, qui s'ouvre et se referme
Comme une fleur d'amour éclose dans mon sein?
Quelle main retiendra, sur les pentes hardies,
Le char des mélodies,
Et les désirs ailés qui dévorent le frein?

A mes songes passés qu'un songe me renvoie,
Je promets dans mon cœur une éternelle joie,
Et des hymnes sans mots, toujours retentissans.
Chimères, visions, fantômes qu'on renie,
Dans ma longue insomnie
Trouveront un refuge et des cieux caressans.

D'un siècle tortueux qui rampe et que je brave,
La langue de serpent ni la fangeuse bave
Ne vous glaceront plus, colombes, sur mon cœur.

Sans avoir combattu, mon ame prosternée
Sur sa couche fanée
Ne s'endormira pas aux liens du vainqueur.

Mais un baume divin fermera ma blessure;
Par le sentier des bois, je fuirai la souillure
Que chacun de nos jours s'imprime sur le front.
D'un mot, je briserai ma dure servitude,
Et dans ma solitude,
Comme un troupeau choisi, les Odes me suivront.

En luttant j'ai senti, quand même il me terrasse,
Le monde chanceler sous sa vide cuirasse;
De son éclat j'ai vu son faux œil ébloui;
Dans mon flanc, j'ai rompu sa flèche envenimée;
Et comme une fumée,
Devant mes visions, il s'est évanoui.

VI.

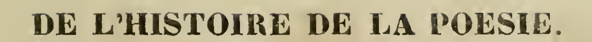
Oui, le combat est clos; et déjà le poète,
Ardent au pugilat, ainsi qu'un jeune athlète

A baigné son esprit en sa sueur de sang.
Siècle de peu de foi, dans ta nuit qui s'adore
Il te défie encore,
Dût le dard à la fin lui rester dans le flanc !

Ainsi, deux étrangers, au chemin de Judée,
La face de sueur et de sang inondée,
Corps à corps ont lutté dans une nuit d'horreur.
Chacun d'eux, à son tour, au bord du précipice,
Recule, avance, glisse;
Les ténèbres ont vu sourire le vainqueur.

Et, Jacob, au matin, se traînant hors d'haleine,
Dans le torrent d'Edom, ne suivait plus qu'à peine
Ses grands bœufs indolens et les pas des agneaux.
Il attendait encor la brebis infidèle,
Quand déjà d'un coup d'aile,
L'ange le provoquait à des combats nouveaux.

Novembre, 1836.



DE L'HISTOIRE DE LA POESIE.

DE

L'HISTOIRE DE LA POÉSIE.

I.

HOMÈRE.

I.

C'était un des argumens familiers à l'antiquité pour démontrer l'existence du créateur par le spectacle de son œuvre; on disait : Quel est celui qui, voyant l'ordonnance d'un long poëme héroïque, prétendrait que ce poëme n'a point d'auteur? L'antiquité pensait ainsi porter le défi au doute. Mais ce qu'elle croyait impossible est devenu le lieu commun de la critique moderne.

Le dix-huitième siècle a accepté son défi ; il a trouvé sa chimère.

Entre les croyances du paganisme, il en était une surtout qui semblait indestructible. C'était la foi que l'on avait à ce vieillard aveugle qui s'appelait Homère, et qui payait son hôte avec ses chants. On avait bien pu renoncer à ses dieux; mais le moyen de croire que cette voix qui vibrait encore aux oreilles du monde n'eût jamais résonné, que les sept villes se fussent disputé une ombre, que cet immense festin dont Eschyle avait recueilli les débris, n'eût été qu'une illusion, et ce génie incomparable un néant qui n'avait été possédé par personne? Certes, voilà, aujourd'hui, le vieillard de Chio plus misérable qu'il ne fut jamais sur les chemins poudreux de l'Ionie, si le monde continue d'accepter ses chants, et lui refuse en retour le pain de miel de sa gloire accoutumée. Le rhapsode immortel a erré et chanté depuis trois mille ans sur le seuil de tous les peuples. Tous ont cru en lui; tous ont lavé ses pieds et touché avec respect ses vêtemens; et lui s'en allait, errant de siècle en siècle, recueillant de chaque génération nou-

velle une couronne nouvelle. Il est bien tard après cela pour le traiter de fantôme ; et quand même aujourd'hui le siècle viendrait à bout de lui arracher sa couronne, qu'en ferait-il ?

Mais la question de l'existence d'Homère n'est pas un simple amusement pour la curiosité ; au contraire , elle tient à toutes les origines de la poésie. Nul système de critique littéraire ne peut se dispenser de résoudre cette énigme. Car selon que cette solution est déterminée dans un sens ou dans un autre, on change les bases même de l'art ; ce que l'on admet pour Homère peut être appliqué à d'autres noms, à d'autres temps , et devenir par extension la règle de l'épopée ; en sorte qu'il s'agit ici d'une loi générale bien plus que d'un accident particulier. Aussi , n'est-il aucun fait de l'histoire littéraire qui soit discuté de nos jours encore avec plus d'obstination par la critique européenne.

Le premier qui dénia formellement l'existence à Homère, fut ce même Vico que l'on rencontre à l'entrée de toutes les routes philosophiques, espèce de Titan qui agite sur leurs gonds d'ivoire les portes des songes. Il débuta par réduire Ho-

mère à n'être qu'une abstraction. Il en fit l'écho, la voix de la Grèce antique; écho de la parole divine, voix de la foule qui n'appartient à personne, ame des temps héroïques, alors que toute bouche était d'or, que tout homme était rhapsode. Cette audacieuse métaphysique toucha peu l'époque où elle parut d'abord. Le vieil aveugle n'en fut point ébranlé sur son piédestal, et personne ne comprit ce que l'on gagnait à cette manière de douter qui débutait sur le ton des oracles de Thrace.

Toutefois, le signal avait été donné; le siècle ne devait pas finir sans que la critique allemande acceptât, pour son compte, la théorie de la *Science nouvelle*. Wolf fut celui qui attacha son nom à cette entreprise. Avant lui, les commentateurs alexandrins avaient remarqué dans l'Iliade et l'Odyssée des passages falsifiés, des anachronismes de langage et de mœurs; et plus d'un vers portait encore au front le signe injurieux dont il avait été marqué par Aristarque. A cette critique de détail, Wolf ajouta celle de l'ordonnance des poëmes d'Homère. Il tirait son principal argument de l'époque tardive dans

laquelle il rejetait l'usage de l'écriture parmi les Grecs. D'une part, il établissait l'impossibilité que des plans si incohérens fussent l'œuvre d'un seul poète; de l'autre, il montrait la difficulté de croire que des poëmes d'une aussi longue haleine eussent été composés, retenus, transmis, sans le secours de l'écriture. L'hypothèse qu'il présentait mettait fin à ces incertitudes. Les poëmes homériques étaient une série de chants populaires; les auteurs en étaient nombreux; chacun avait suivi son inspiration, à sa guise. Ils n'avaient eu entre eux d'autres rapports que celui du sujet et du lieu, d'autre unité que celle du génie grec; car il n'était point sûr qu'ils eussent vécu à la même époque. Loin de là, il y avait mille raisons de penser qu'ils s'étaient succédé les uns aux autres à la distance de plusieurs siècles. D'ailleurs, on ignorait le nom de ce peuple de rhapsodes; ou plutôt la mémoire d'eux tous était absorbée dans ce nom générique d'Homère, si pesant qu'il semblait impossible qu'un homme en eût seul supporté le fardeau. Ces considérations en entraînaient de plus importantes : le mystère jeté sur la vie

d'Homère, la facilité de trouver dans son nom des significations emblématiques, le penchant bien connu de l'antiquité pour les symboles, son besoin de tout personnifier, d'où naissait son défaut d'esprit de critique dans ce qui tient à l'histoire. Rien n'était plus conforme à la tradition que d'admettre que ces chants eussent été réunis d'abord par les soins de Pisistrate. Par là s'expliquaient sans peine les discordances du poëme, et le caractère officiel et légal qui lui avait appartenu dans l'antiquité.

Ceux qui embrassèrent cette opinion et qui étaient familiers avec le moyen-âge ajoutaient que des exemples d'une composition semblable s'étaient reproduits dans les temps chrétiens. On citait les chants allemands recueillis par Charlemagne, les romances du Cid, les divans des Arabes. Les découvertes que l'on venait de faire dans l'histoire des temps chevaleresques semblaient éclairer tout à coup, par une analogie incontestable, le problème de l'épopée grecque. Elles donnèrent, au moins, une sorte de popularité à cette question mêlée au goût renaissant des origines nationales et chrétiennes.

Cette solution séduisait, au reste, par sa simplicité, outre qu'elle offrait aux conjectures une carrière inattendue; elle déplaçait l'ornière accoutumée de la critique; elle ravivait toutes les questions en les transportant sur un terrain où l'imagination et l'érudition pouvaient facilement se rencontrer l'une l'autre. Aussi, est-il difficile de se figurer l'empressement avec lequel elle fut accueillie par les contemporains. Wolf eut pendant quelques années une ovation semblable à celle de Macpherson. Il semblait qu'il venait de retrouver les poëmes auxquels il attribuait une origine si imprévue. On eut alors un exemple de la facilité avec laquelle les esprits allemands, les plus rassasiés de science positive, se laissent entraîner presque sans défense aux moindres leurres de l'imagination. L'hypothèse de Wolf fut promptement admise comme l'axiome fondamental de la critique nouvelle. Chacun sépara, divisa, disséqua à son aise les rhapsodies ioniennes. C'est alors que les membres du poëte furent vraiment dispersés sur tous les monts de la Thrace. Les uns rejetèrent le début de l'Iliade, les autres les six derniers livres. Si quelque voix

s'élevait contre ces changemens, elle était toujours couverte par elle des novateurs; et l'on déférait bientôt à leur autorité. Les *Prolégomènes* de Wolf avaient paru en 1795, et la convention française n'avait pas été plus ardente à renverser la royauté politique, deux années auparavant, que cette convention d'érudits ne l'était alors à abolir dans Homère la vieille et légitime royauté de peuple des poètes. L'opinion des plus réservés était qu'un plan primitif avait à la vérité précédé la composition actuelle des poëmes homériques; mais ce plan d'un rhapsode inconnu n'avait dû être qu'une ébauche informe, laquelle avait été développée d'âge en âge jusqu'aux proportions dans lesquelles l'Iliade et l'Odyssée nous sont parvenues. Ce fut là le jugement des plus timides. D'ailleurs, cette explication fut promptement étendue à d'autres monumens de l'antiquité orientale et grecque. Tout le système des anciens fut ébranlé, et la mémoire d'un grand nombre d'entre eux menacée d'être abolie en un jour, comme un rêve du genre humain.

Si l'on recherche quelle fut l'opinion des

poètes dans une question où leurs sentimens étaient de quelque poids, on trouve qu'ils furent presque tous contraires aux novateurs. Ni Herder ni Schiller n'inclinèrent vers cette école. Gœthe s'en railla ouvertement; Voss fit longtemps de son opposition un secret de famille, mais il l'avoua à la fin. En Angleterre, la théorie allemande fut attaquée par Coleridge. En France, elle ne fut ni acceptée, ni défendue, ni combattue avec éclat. La France de 1795 avait assez à faire de ses propres ruines; elle n'en cherchait point d'autres.

Bien des années se passèrent avant qu'aucune réaction se fît sentir parmi les érudits. Si la marche des vrais poètes ne fut pas sérieusement modifiée par le système nouveau, ce n'est pas la faute de la critique, qui en fit de nombreuses applications. Il est certain que la critique grecque étant entièrement fondée sur l'idée de l'unité des œuvres d'Homère, toute la poétique des anciens fut renversée en un moment. Ce fut la première fois que leurs lois littéraires étaient sérieusement menacées par la base. On avait ainsi obtenu un double résultat. On avait changé

à la fois l'histoire et la théorie, c'est-à-dire le passé et l'avenir. Ce résultat s'accordait merveilleusement avec les hardiesses d'un art nouveau, qui paraissait surgir de toutes parts. Pour ruiner Aristote, on avait trouvé la vraie voie, on avait détrôné Homère.

Cependant lorsque l'hypothèse de Wolf eut parcouru toutes ses phases, il fallut s'arrêter; ce système tant vanté présentait lui-même d'insurmontables difficultés qui commencèrent à éclater. De nos jours quelques uns de ses plus ardens défenseurs n'hésitent pas à l'abandonner pour se mettre du côté de ses adversaires; on revient à Homère par l'impossibilité de rien résoudre sans lui. Avec la théorie de Wolf beaucoup d'autres chancellent, qui vont tomber d'une chute commune, et le temps approche où disparaîtront, sans doute, ces triomphantes hypothèses qui, partout mettant des forces abstraites à la place de l'homme, abolissaient partout la vie dans l'histoire et dans l'art.

II.

Avant de parvenir jusqu'à nous, les vers d'Homère ont traversé un certain nombre de vicissitudes dont l'histoire ferait seule une longue Odyssée. On rencontre d'abord, dès l'origine, ce mystérieux nom d'Homère. Après lui surviennent des générations d'hommes appliqués seulement à transmettre ses chants. Ce sont les Homérides, les aœdes, les rhapsodes, puis les scholiastes et les grammairiens d'Alexandrie. Chacun de ces noms désigne des conditions très différentes. Les Homérides, qui se glorifiaient d'être de la famille d'Homère, étaient une dynastie de poètes qui prétendaient avoir hérité de ses chants, et se les transmettaient les uns aux autres. Ils avaient gardé eux-mêmes une partie de l'inspiration des temps héroïques. La même chose peut être dite des aœdes. Les rhapsodes qui les suivirent se bornèrent peu à peu à l'étude de la déclamation. C'est de leur bouche, dit-on, que Pisistrate fit recueillir les poésies homériques. Mais ce qu'il fit pour l'Attique, d'autres villes le firent, sans doute, pour leur

propre compte, et rien ne prouve que les éditions de Marseille, de Chio, d'Argos, de Sinope, de Chypre et de Crète, aient été copiées sur la sienne. Les diaskeuastes formèrent le lien entre les rhapsodes et les grammairiens d'Alexandrie. Le texte d'Homère fut alors fixé; les rois de Macédoine et d'Égypte le commentèrent à leur tour, et il y a tel de leur contemporains dont le nom ne périra pas, seulement parce qu'ils ont déplacé un accent dans un vers de l'Iliade. Jusqu'au dernier moment l'antiquité se tient ainsi courbée, comme un scribe, sur le texte d'Homère. Quand à la fin les Bysantins tournèrent la page, ils y trouvèrent l'Évangile.

Maintenant, si l'on se représente les altérations de tout genre que ces poëmes ont dû subir en passant par tant de mains, au lieu de s'étonner de la discordance de quelques parties avec l'ensemble, on admirera bien plutôt que ces incohérences ne soient pas plus nombreuses. Pour moi, toutes les fois que je réfléchis à ce mode de transmission par le chant, aux fantaisies des rhapsodes, à la variété et à la lutte des états, à l'orgueil des villes, intéressées à falsifier à leur

guise le récit du poète, surtout, à cet espace si difficile à traverser de la tradition orale à l'écriture; puis après cela, aux caprices des scholiastes, aux systèmes des philosophes et des critiques; je suis, au contraire, confondu qu'à travers tant de chances, l'unité du poëme ait pu survivre telle quelle, et je conclus que cette unité a dû être, au commencement, l'œuvre d'une volonté souveraine, puisque de semblables révolutions n'empêchent pas d'en reconnaître la marque. Si l'on disait que l'ordonnance des parties est l'œuvre de Pisistrate, j'ajouterais que Pisistrate fut le plus grand et le plus incompréhensible des poètes; car pour unir bout à bout des membre de corps différens, pour concilier sans les recomposer des rhapsodies vagabondes, pour rassembler dans un même système des inspirations et des volontés si diverses, pour soumettre ces fragmens à une transformation générale, capable de produire l'illusion de la vraie beauté, et d'abuser sur ce point l'œil si assuré de toute l'antiquité, on oublie qu'il faudrait plus de génie que le monde n'en a jamais attribué à Homère. Le prodige ici surpasserait le poëme.

Mais cette difficulté n'est pas la seule. Si les œuvres d'Homère sont un recueil de chants de divers poètes de semblable génie, comment ne nous est-il resté que ces deux épisodes l'Iliade et l'Odyssée? Au temps des Alexandrins, on avait recueilli dans les écoles une série de poëmes qui s'achevaient l'un l'autre, et embrassait toute la traditions de la guerre de Troie. Leurs auteurs avaient reçu pour cette raison le nom de *Cycliques*. On avait alors, par exemple, la Titanomachie, la Danaïde, l'Amazonie, l'Œdippide, la petite Iliade, la prise d'Ilion, la Télégonie. J'admets, pour un moment, que chacun de ces poëmes fût véritablement authentique, et que nul d'entre eux ne fût le fruit de l'inspiration tardive d'Alexandrie. Voilà la tradition entière des temps héroïques. Elle forme un grand, un immense poëme, semblable à ceux de l'Inde. Que l'on m'explique maintenant pourquoi, en possession de cette foule d'épopées de même nature, l'antiquité n'a des yeux et des oreilles que pour Homère; pourquoi elle le distingue avec tant de soin de ses imitateurs; et pourquoi Pisistrate, voulant fonder un corps complet de traditions,

abandonne tout cet ensemble pour se renfermer dans les chants de l'Iliade et de l'Odyssée. Si cet édifice de poésie formait avec Homère un tout homogène, contre l'assertion positive d'Aristote, il ne valait guère la peine d'être le chef du premier état de la Grèce, et d'avoir sous sa main toutes les ressources de l'Attique, pour ne recueillir du poëme national que deux fragmens étrangers aux traditions locales d'Athènes. Ou bien, si, conformément à l'opinion des anciens, ces poètes cycliques ne faisaient que languir aux pieds d'Homère, d'où venait cette différence? Assurément de la différence du génie et de la supériorité d'un seul sur tous les autres. On n'échappe à cette conséquence que par la réhabilitation tardive que l'on a voulu faire des cycliques, contrairement au jugement de la saine antiquité. Entre Athènes ou Alexandrie il faut choisir.

Que de difficultés et de faux-fuyans pour aboutir à un prodige! Je doute qu'il en coûtât davantage de revenir à la tradition toute simple, telle qu'elle a été si long-temps acceptée par le bon sens du genre humain. En effet, que met-

on en balance de ces contradictions évidentes, insolubles? Que leur oppose-t-on pour rejeter l'unité de l'œuvre d'Homère? la difficulté d'admettre que ses poëmes aient été inventés sans l'usage de l'écriture; objection qui tire toute sa force d'une manière fausse de considérer le procédé de composition des poètes antiques.

Il ne faut pas oublier en effet que le chant était un élément inséparable de leur art, un moyen de conservation et de transmission tel, qu'il a été pour eux ce que l'écriture est devenue pour le moyen-âge, l'imprimerie pour les temps modernes. On est trop enclin à se représenter ces vieux poètes, à la manière des contemporains, seuls avec leur inspiration et leur sujet, gardant tristement, comme l'avare, le secret de leur œuvre jusqu'à ce qu'elle soit achevée. Rien de pareil chez eux à cet isolement. Ils n'étaient jamais séparés du peuple. Ils vivaient au sein d'une atmosphère éternellement résonnante, où la moindre de leurs paroles était recueillie. A peine avaient-ils chanté une rhapsodie, mille mémoires s'en emparaient autour d'eux; mille voix la répétaient et se la transmettaient l'une à l'autre.

Cet écho de tout un peuple vibrant, c'était là leur publicité et leur manière de fixer leurs pensées. Il y a quelque chose de vrai dans cette idée que les poëmes homériques ont été composés par fragmens, si l'on veut dire que le poète ne les a pas entassés tous à la fois dans sa mémoire, comme un écrivain moderne entasse les pages de son livre. Ce n'étaient point des livres que composaient ces heureux poètes; et quand on s'occupe d'eux, on ne pourrait trop oublier tout ce qui se rapporte aux procédés de la littérature écrite. Chaque chant, à mesure qu'il était entendu, tombait dans le domaine de la tradition publique. C'est aussi là que le poète allait le rechercher quand il en avait besoin. Tout vivait de son œuvre autour de lui ; tout la lui renvoyait, tout la lui reproduisait. Qu'avait-il à faire de feuilleter des pages écrites pour retrouver son passé? Il pouvait feuilleter la mémoire de tous ceux qui l'entouraient. C'est dans ce sens qu'il est permis d'admettre le mot de Vico, que l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre du peuple grec. Le peuple, en effet, y travailla autant que le poète. Le poète inventait, le peuple se ressouvenait.

L'un était la voix; l'autre était l'écho. Le peuple grec tout entier, voilà le livre incessament ouvert sur lequel le poète des premiers temps a écrit, jour par jour, son œuvre impérissable.

Quelque chose de semblable se retrouve dans la manière dont le Coran a été publié. Chaque chapitre augmentait successivement pour les Arabes le domaine de la révélation religieuse; de même, chaque rhapsodie a complété peu à peu la révélation de l'art grec. De nos jours même, n'avons-nous pas un exemple frappant de ce qui précède? Qui doute que les principales chansons de notre Béranger n'eussent pu être recueillies l'une après l'autre, seulement par le secours du chant? Il lui eût été possible de composer et de publier ses œuvres sans l'appareil d'aucun des arts mécaniques propres aux modernes. Que l'on étende cet exemple aux proportions de la Grèce héroïque, on aura retrouvé le procédé de ses premiers artistes.

Il n'est douteux pour personne, aujourd'hui, que Wolf et ses disciples ont assigné une origine trop récente à l'usage de l'écriture, parmi les Grecs; il n'est pas moins certain que l'institu-

tion des rhapsodes fut suffisante pour assurer d'abord la durée de l'œuvre du poète. On apprenait les poésies d'Homère comme on apprend aujourd'ui une profession libérale. La mémoire de ces vers était un héritage que les familles se léguaient les unes aux autres. La rivalité des chanteurs servait à en garantir l'authenticité. On mettait son orgueil, non seulement à les déclamer mieux qu'un autre, mais aussi à en posséder la version la plus belle, la plus complète, la plus correcte. Au commencement, les rhapsodes plus rapprochés du poète s'accompagnaient comme lui d'un instrument. On peut se figurer cette partie musicale comme un prélude, ou comme un accord très simple qui formait la basse naturelle d'un récitatif continu. Dans tous les cas, c'était un moyen de soutenir la voix du chanteur, pour l'empêcher de détonner plutôt que pour servir réellement à la mélodie. Plus tard, les rhapsodes abandonnèrent la lyre; ils prirent en échange une branche de laurier. Le temps approchait où le chant lui-même allait disparaître devant l'écriture.

On admet que ces poëmes aient été retenus

par les rhapsodes; mais, dit-on, où trouver un auditoire capable de les entendre jusqu'au bout? — De la même manière que ces épopées n'ont pas été produites dans un même moment de la vie du poète, elles n'ont pas été non plus chantées en un seul jour. Chez les anciens, la poésie était une condition nécessaire de la vie; tout était une occasion pour les vers : le matin, le soir, le repas, la fête, les travaux, les noces, l'arrivée, le départ. Dans une vie ainsi faite, l'attention en quelque sorte ne s'épuisait pas plus que le poëme. Les mêmes contrées offrent encore quelques restes de cette passion du chant. On m'a montré, en Morée, aux environs de Mistra, un klephte qui récita pendant tout le printemps, à la même place, les chants populaires des Grecs modernes, et son auditoire ne lui manqua jamais. A Naples, j'ai vu les improvisateurs du Môle continuer leur profession pendant l'année entière. La même histoire n'était jamais terminée le même jour, ni souvent dans la même semaine. C'était, au contraire, un de leurs artifices, de remettre chaque soir la conclusion au lendemain. La foule revenait, bien avant l'heure, à sa

place accoutumée, et je n'ai jamais remarqué que ni le vent, ni le soleil l'ait empêchée de se rassembler. Ces improvisations, que le peuple paient, durent chaque jour trois ou quatre heures. Maintenant, que l'on prête seulement au peuple grec d'Athènes, de Syracuse, de Chio, des Cyclades, la curiosité poétique qui se retrouve encore chez les peuples du midi, et sous les haillons des lazzaroni, le même chanteur pourra réciter facilement mille vers en un jour, et les poëmes d'Homère suffiront à peine pour un mois au même rhapsode.

III.

Toutefois, il est difficile d'admettre que l'Iliade et l'Odyssée ne soient rien autre chose que des chants populaires. Ces poëmes sont nationaux; mais ils dépassent évidemment les forces de l'instinct abandonné à ses seules ressources. Que l'on compare tous les chants reconnus pour émaner directement de l'inspiration du peuple, et que l'on dise si l'on trouve dans un seul d'entre eux le caractère achevé de cette poésie homérique. Dans lesquels découvrira-

t-on rien qui ressemble à cette plénitude de diction, à ce nombre, à ce tempérament majestueux, et il faut le reconnaître aussi, à cette réflexion assidue? Les irrégularités et les licences du rhythme, les *vers faux*, si fréquens qu'on veuille les supposer, ne feront jamais que cet hexamètre olympien appartienne dans l'art à une condition pleinement analogue aux redondillas des romances espagnoles, aux chants serbes ou bohêmes. Le vers d'Homère est né de l'inspiration populaire; il en conserve les formes et quelques habitudes, mais il porte déjà la couronne et le sceau d'un art cultivé. Il est sorti de la foule; on reconnaît le roi à sa démarche royale.

Non seulement Homère appartient à la poésie cultivée, tout démontre qu'une longue tradition d'art existait avant lui. Les poètes, ses précurseurs, resteront éternellement inconnus. Rien ne soulèvera le voile qui couvre leur mémoire; mais parmi eux, il y en eut, sans doute, de grands et de puissans. C'est lui qui s'empara de leurs chants isolés, et qui fit réellement la tâche que l'on voudrait attribuer à Pisistrate. Seulement il ne re-

cueillit pas ces rhapsodies pour les coudre au hasard; il absorba dans son œuvre les gloires passées, et c'est là sa grandeur. Plusieurs noms sont contenus dans le sien, qui en doute? Ce sont les noms des hommes dont il a, sans le vouloir, usurpé la mémoire. Ainsi, le poète persan, Ferdoussi a résumé les traditions qui l'ont précédé. Ainsi, Arioste, en les polissant, s'est approprié les œuvres des trouvères de Charlemagne et de la Table Ronde. Bien que dépouillés, deux ou trois noms ont survécu. Thamyris peut avoir été pour Homère ce que Boiardo a été pour Arioste.

L'Iliade et l'Odyssée ne marquent pas le commencement de la vie du peuple grec. Ces poëmes sont bien plutôt, suivant un des caractères de l'épopée, le testament d'une époque passée, et le monument qui clôt une antiquité oubliée. Ils sont placés sur la limite d'un monde qui finit et d'un monde qui commence. Celui qui périt est le régime du sacerdoce et des rois; celui qui va naître est le règne de l'aristocratie et de la démocratie; Sparte et Athènes vont remplacer Mycènes. Le long travail des élémens qui ont formé le caractère grec est déjà achevé, lorsque Homère paraît.

Avant lui, se rencontre la fondation de Troie. Il n'en connaît que la chute. Le vieux rhapsode ne sort pas du berceau du monde. Il est déjà assis sur des ruines.

Pour mesurer les temps qui l'ont précédé, il suffirait de considérer ses dieux. Ce n'est point en un jour, en effet, que son Jupiter Olympien est sorti ainsi tout armé des croyances du monde. Qui pourrait dire ce qu'il a fallu d'années pour que sa Vénus surgît des eaux, et que l'univers lui nouât sa ceinture? Par combien de transformations ont passé ces dieux ténébreux de l'époque de Saturne, avant de sourire sur le seuil de leurs temples de marbre! Chacun d'eux est une statue lentement taillée dans le bloc grossier des croyances primitives. Que de peuples d'artistes ont lentement travaillé dans ce grand atelier des temps héroïques, avant que la croyance fût complète, et que chaque divinité fût dressée sur sa base! Pour apparaître d'abord dans la splendeur de son œuvre, la Grèce a brisé ses ébauches.

Homère est déjà loin des croyances antiques. Son Olympe n'est plus l'Olympe des vieux jours,

et voilà sans doute pourquoi Platon le tenait pour un corrupteur du dogme religieux. Parmi les modernes, celui qui l'explique le mieux est Raphaël. Lui aussi abandonna la tradition. Il renonça à peindre les vierges bysantines telles que l'art sacerdotal du moyen-âge les avait consacrées. Il se fit un ciel nouveau, peuplé des images des jeunes filles de Foligno, de Sienne et de Pérouge. De même, Homère et ceux qui l'ont précédé changèrent la nature et l'aspect des dieux du passé. Ils leur donnèrent, quelle que fût leur origine, le profil du génie grec. Ils les couvrirent de la pourpre des rois d'Argos et d'Orchomène. C'était là de l'hérésie; mais cette hérésie allait être la foi de l'avenir. Orphée était remplacé par Homère, le prêtre par l'artiste.

On a prodigieusement disputé dans ces derniers temps sur la forme et le sens de cette ancienne orthodoxie du paganisme grec avant Homère. D'où sortaient ces dieux? du sol de la Grèce, ou du sol de l'Orient? On a attribué à ces prêtres du passé une science profonde, cachée sous des symboles. Il est permis de croire que l'on a transporté au berceau des religions

ce qui ne se rencontre guère que sur leur déclin. Les premiers prêtres furent certainement les premiers croyans; et quand ils firent cette distinction théologique entre le dogme et le sens naturel, la foi était déjà tombée. Il est difficile de s'empêcher de penser que la simplicité fut surtout l'ame du monde naissant. Des pêcheurs de Galilée ont, les premiers, prêché le christianisme. Difficilement, le paganisme aurait-il été fondé par des docteurs.

Quoi qu'il en soit, le caractère le plus vrai des monumens homériques est d'avoir scellé et consacré pour jamais l'unité du peuple grec. Toutes ces tribus hostiles les unes aux autres, différentes de mœurs, de cultes, d'institutions, se rapprochèrent, sous la protection du grand nom d'Homère. Jamais chants épars, sans ordonnance et et sans plan, eussent-ils produit ce miracle? Si la poésie eût été abandonnée à toutes les chances de la diversité des peuples et des tribus, au lieu de la sagesse et de l'harmonie que l'antiquité admirait dans les œuvres de son poète, n'y découvrirait-on pas bien plutôt le génie tumultueux des états grecs? On aurait des rhapsodies do-

riennes, ioniennes; l'aristocratie heurterait la démocratie. On aurait une poésie de contraste, non pas la poésie d'Homère. Il fallait, chez ces peuples épars, un Moïse païen qui ramenât le chaos à l'unité. Homère fut après Orphée, le Moïse du monde grec. L'Iliade et l'Odyssée furent sa Genèse et son Deutéronome. Tout un peuple d'artistes reçut à son berceau la Bible de l'art, non point écrite sur le mont Sinaï, au milieu des éclats de la foudre, mais gravée dans la mémoire des hommes, au son de la cythare de Smyrne. Les peuples grecs peuvent désormais s'engager à leur aise dans les luttes intestines. Leur lien de famille ne sera plus brisé. Ils portent tous, dans leur souvenir, une même et ineffaçable loi d'harmonie et de beauté. Lentement ils vont chanter et épeler le livre du vieux rhapsode; lentement aussi, un autre peuple dans les montagnes de la Judée, va psalmodier sous son dattier les cantiques de l'Homère du mont Sinaï. Plus tard, quand leur éducation sera achevée, ils se rencontreront les uns et les autres à Éphèse, dans l'auditoire de saint Paul.

Les poëmes d'Homère ont été donnés à l'enfance de la Grèce pour qu'elle les feuilletât, en souriant, sur ses gradins d'albâtre, comme un livre fait de gravures et d'images coloriées; car l'éducation de ce peuple s'est faite dans la joie et non pas dans les larmes. Il était le dernier né du dieu antique. Il a été caressé de la main du Jacob olympien, comme son dernier fruit et son Benjamin, entre toutes les nations. Son breuvage lui a été présenté soir et matin, dans la double coupe emmiellée de l'Iliade et de l'Odyssée. Oh! l'étrange idée de Platon de vouloir faire d'Homère un triste philosophe! Qui jamais le fut moins que lui? La sérénité était sa plus grande science. Considérez seulement la simplicité de son mécanisme. Son hexamètre, formé presque tout entier de dactyles, s'avance, comme Achille aux pieds légers, puis se repose un moment, à la fin de sa course, sur son lent spondée; puis comme un voyageur qui a repris haleine, ou comme un laboureur qui s'est assis au bout de son sillon, le vers se relève et part plus agile pour sa nouvelle carrière. A cette simplicité des moyens répond la simplicité du but. Si

c'est Homère qui a changé la figure des dieux, assurément il l'a fait sans se mêler de doctrine. Que l'on étende, autant qu'on le voudra, la science des symboles, pour lui, il s'en est peu soucié. O l'heureux poète qui n'avait besoin que d'aspirer à la beauté la plus pure, pour être en même temps le plus savant, le plus politique, le plus religieux de tout son peuple! Ceux qui viendront après lui, ne manqueront pas d'imiter cette sérénité divine, son principal caractère! Mais toujours quelque malaise du monde les démentira. Virgile, Tasse, Camoens, ont caché maintes blessures sous leur pourpre tyrienne. Dante, Shakspeare, se sont montrés à leur tour. D'autres siècles ont amené d'autres vers. Le temps des rires a passé comme celui des larmes. Le moyen-âge, contristé, a fini comme la Grèce imprévoyante. La douleur s'est effacée comme la joie. Tout a été essayé; tout a changé; tout a reparu. Mais rien n'a plus souri, sur la terre, du sourire de la poésie d'Homère, ni la fleur, ni la vierge, ni le vieillard, ni le poète.

Souvent j'ai vu, en Grèce, au lever du soleil, la terre épanouie à la brise de mer, comme à une

espérance nouvelle. Les bois, les vallées exhalaient une odeur particulière à ce pays. Peu à peu, les montagnes, les golfes sortaient des ténèbres. Chemin faisant, on passait sous des bosquets humides d'agnus castus et d'ébéniers sauvages, ou l'on arrivait près d'une baie dont les bords fumaient, au matin, comme une braise ardente, ou l'on voyait de loin de blondes colonnes suspendues, comme un rayon de miel, aux flancs azurés de la montagne, et tout faisait silence, et restait dans l'attente. On eût dit que cette terre, renouvelée en une nuit, avait retrouvé, dans le repos, comme un athlète, ses forces consumées. Malgré soi, on s'arrêtait pour entendre si des flots, des ravins, des collines, n'allait pas s'élever une harmonie séculaire; si ce sol n'allait pas vibrer et enfanter de lui-même un nouveau chant d'Homère. Mais à mesure que le jour grandissait et divulguait la misère de ces contrées, cette impression de l'adolescence de la nature se dissipait par degrés; on rencontrait une ville écroulée, ou la carcasse d'un aquéduc vénitien, ou des champs blanchissant d'ossemens, et le soir au chant du hibou, au cri

du chacal, la terre se rendormait avec un soupir, comme épuisée de ce rêve du passé et de cette illusion évanouie.

La différence qu'il y a entre les anciens et les modernes se fait bien voir dans la préférence qu'ils ont donnée à l'un ou à l'autre des poëmes homériques. L'antiquité, éprise des vertus héroïques, avait plus de sympathie et une admiration plus prodigue pour l'Iliade. Au contraire, les modernes, élevés dans la vie de famille, ont choisi l'Odyssée. En effet, l'Iliade est le poëme de la jeunesse du monde. L'Odyssée est le poëme des vieillards. Dans l'Iliade, le matin de la vie grecque commence à éclater. Tout est espérance et désir. Chacun a sa passion qu'il n'a point assouvie. L'incertitude de la victoire laisse encore tout l'avenir intact; les glaives brillent pour tous au soleil. Dans l'Odyssée, le but est accompli; c'est le retour. Chargés de butin, les vaisseaux sont dispersés; ils brisent leurs pesantes carènes sur le sable, comme autant d'espérances naufragées. Les hommes ont dépouillé leur chimère; muets, ils retournent dans leurs foyers. La Troie fumante, comme un désir abandonné,

reste seule en ruine et déshabitée sur la côte d'Asie. Les loups, les chacals la visiteront; les hommes ne la visiteront plus. C'en est fait! le poëme de la vie est fini. La jeunesse et la vieillesse, l'avenir et le passé, le désir et le regret, tout déjà a été raconté. On pourrait s'en tenir à ces deux livres.

Les poètes grecs ont tous les traits d'Homère; ils sont de la même famille. Ils n'ont pas seulement recueilli les miettes de son banquet; ils sont du même sang, ils vivent du même souffle; par-dessus tout, ils ont les mêmes conditions d'art et de beauté. Un seul d'entre eux est marqué d'un type tout différent et appartient à une autre lignée. C'est Eschyle. Celui-là remonte à Orphée. Jamais la tradition d'Homère ne suffirait pour l'expliquer. Il possède, lui seul, le mystère des origines; comme Electre, il porte l'urne et les cendres du passé, pendant que la maison est remplie de la joie des convives. Quant aux autres, ils sont aussi étrangers qu'Homère à toute intention de mysticisme. S'il est des profondeurs cachées sous leur polythéisme, ils l'ignorent; ils acceptent leurs dieux, sans arrière-pensée, de

la même manière que le moyen-âge acceptait ses croyances; ils marchent comme le cercle des heures, autour de ce grand char d'Homère, touchant à peine le sol, loin d'en fouiller le triste abîme. On ne peut douter que cette préoccupation unique de l'idée de beauté ne soit la principale cause de la supériorité de l'art grec sur tous les autres; et quand le vieil Aristophane dénonçait à l'aréopage les interprétations morales du dogme païen, il défendait la cause de la poésie, non moins que celle de la religion. C'est ce qui parut assez clairement lorsque la Grèce d'Alexandrie pénétra le mystère de son culte. Sa philosophie avait grandi, mais son art était perdu. La curieuse Psyché avait allumé sa lampe; le dieu s'était enfui. De tout son passé d'héroïsme que lui restait-il? La couche vide et le chevet de la Grèce bysantine.

Si l'on recherche pourquoi la haute antiquité n'a pas produit d'autres épopées que celles qui touche aux traditions voisines de la guerre de Troie, il est facile de voir que l'unité nécessaire à ce genre de poésie ne s'est plus rencontrée jamais, si ce n'est par intervalle et par surprise,

dans l'histoire grecque. A peine cette époque est-elle achevée, le vieux monde se divise. La venue des Héraclides établit une dissension qui ne finira plus. Il y aura encore quelques momens passagers où la Grèce essaiera de retrouver l'harmonie qu'elle a perdue. Mais ces momens rapides ne constitueront plus un état durable : ils seront l'exception, non la loi. Dans un état ainsi partagé, le drame naîtra de la nature des choses ; il fomentera à son aise ses discordes au milieu des discordes de tous. Deux fois, il est vrai, la Grèce, avant de périr, remonte à l'unité : une fois à Salamine, contre les Perses — mais cette levée de boucliers ne dure qu'un jour — une autre fois, sous Alexandre, et cet effort ne se prolonge pas davantage. Le drame était dans l'histoire, il fut aussi dans l'art. Sur le terrain éternellement chancelant des discordes d'Athènes et de Sparte, au milieu de ce dialogue sanglant des deux cités, il y a place pour Eschyle, Sophocle, Aristophane, mais non plus pour l'escabeau paisible du vieil Homère.

Pour voir combien la cause de l'épopée était désespérée dès le temps d'Aristote, il faut lire ce

qui reste de sa Poétique. Cet ouvrage peut être considéré comme le recueil des lois qui ressortaient nécessairement, pour la poésie, des conditions politiques de l'époque où il fut écrit. La forme qui frappe son auteur est celle du drame, parce que c'est celle qui s'appliquait le mieux à l'état présent du monde; et quand il plaçait l'épopée au-dessous de la tragédie, Aristote ne faisait en cela qu'apprécier avec justesse les élémens du génie contemporain. Après lui, son disciple Alexandre pleura, pensant qu'il n'aurait point d'Homère. Ce furent là les plus nobles larmes de l'antiquité. Le héros prenait congé de l'art grec; il se sentait irrévocablement tombé du poëme à l'histoire. Il avait bien pu fonder dans Alexandrie, un peuple savant et philosophe; mais cette ville éternellement balbutiante saurait-elle jamais enfanter un art nouveau? Alexandre est l'Achille d'une Troie pédantesque. Il a heurté de son glaive et provoqué de toutes parts le monde pour en faire jaillir l'inspiration antique, et pas un écho n'a répondu; ses larmes tombent sur la terre, parce que la terre est devenue froide et muette. Pourquoi régner? pourquoi combat-

tre? Il n'y a plus ni lyre, ni poète dans l'Ionie, sur l'Euphrate, ni sur l'Indus. En ce moment Alexandre sentit s'approcher la mort du monde païen. Cette ame immense connut par avance cette infinie douleur qui devait enfanter un jour le christianisme.

Il suffit d'indiquer l'influence d'Homère sur les temps qui suivirent. Chez les Romains, ses œuvres furent traitées comme un monument, non de main d'homme, mais de la nature même. Tout l'art consista à s'en rapprocher le plus possible. On l'imitait comme on aurait imité le ciel, ou l'océan, ou le désert. Plus tard le moyen-âge ne connut de lui que son nom; et quand même il en eût été autrement, que pouvait-il y avoir de commun entre le mysticisme du 13e siècle et les traditions de l'Ionie? De quel air Dante, chargé de soucis, aurait-il abordé la figure rayonnante d'Homère! qu'aurait compris le vieux rhapsode à l'éternelle douleur du Florentin? Le mélancolique Virgile, voilà l'initiateur du moyen-âge, le guide naturel du chantre de la *Comédie divine*, *il duca mio*, à travers les cercles d'épreuve et la tradition

de douleur de l'humanité soit chrétienne soit païenne. Le premier changement que l'on rencontre chez les modernes, en quittant l'Iliade et l'Odyssée, se trouve dans la forme même du récit; le narrateur épique reprend souvent haleine; sans cesse il s'interrompt comme un vieillard embarrassé dans ses longs souvenirs. Combien les chants de Dante ne sont-ils pas fréquemment coupés et brisés! C'est pis encore dans l'Arioste, dans le Tasse, dans Camoens. Partagé en stances, le récit a perdu entièrement sa continuité; il se rompt, il se renoue sans cesse; mais les paroles ne coulent plus comme le miel de la bouche du poète. Milton est peut-être le seul qui ait conservé dans sa forme quelque chose du repos et de l'abondance antique. On le dirait né d'un ange d'épouvante d'Israël, et d'une naïade de Thessalie. Dans la littérature française du siècle de Louis XIV, si l'on excepte La Fontaine et Fénelon, les traces visibles de l'influence grecque ne paraissent pas remonter plus loin qu'à Sophocle. Les Allemands, venus les derniers, se sont épuisés en scientifiques efforts pour retrouver, dans quelques œuvres, le repos et la

félicité d'Homère. Mais ils se sont bien vite lassés eux-mêmes de cette épreuve d'un jour au sein des rêves de l'âge d'or et de la poésie patriarcale.

Aujourd'hui, le crtique n'est pas séparé de l'Iliade ou de l'Odysée par moins de commentaires que le croyant ne l'est de l'Évangile. Que de gloses, que de systèmes, que d'interprétations à traverser pour remonter au sens propre et littéral d'Homère ! Les modernes ont réussi à cacher, sous l'étalage des paradoxes, cette colossale figure. Ce n'est pas sans effort que l'on repousse cette science parasite, pour retrouver la beauté toute nue du poète; il ne faudrait pas moins que la brise d'Asie elle-même pour dissiper la poussière des écoles.

Je me souviens qu'un jour j'arrivai au fond du golfe d'Argos. La mer brillait à l'extrémité de la rade. Des montagnes nues, évasées, cernaient l'horizon; et d'épais nuages, poussés par le vent, jetaient leurs ombres vagabondes au milieu de la plaine. Vers le soir, j'atteignis des collines chauves et désertes; sur leurs flancs pendaient des murailles cyclopéennes; à

travers les ouvertures de ces murailles, on voyait de longues couleuvres qui dardaient leurs langues sur le bord des ravins. Je passai près d'une porte où était sculpté un lion; en descendant quelques pas je parvins à l'entrée d'un grand tombeau. Cette ville était Mycènes; cette porte était celle par où le roi des hommes, Agamemnon, avait dû passer pour aller à Troie; ce tombeau était celui de l'un des Atrides. En ce même moment, le vent de mer arrivait en murmurant, comme une cythare ionienne, sous des touffes de jonquilles séchées. Ce soir-là, je renonçai pour jamais aux systèmes des glossateurs, et je vis bien qu'il n'est qu'un seul vrai commentaire d'Homère, à savoir, son pays, son ciel, ces murailles de géans, et là-bas cette mer *divine*, et ces vagues du golfe qui continuent de se bercer au chant du vieux Rhapsode, comme la danse des filles de Chio.

Mars 1836.

II.

DE L'ÉPOPÉE ROMAINE.

Rome et Athènes ne sont pas seulement sœurs. L'une est la continuation de l'autre. Ce sont deux phases d'une même société. Mêmes dieux, même ciel, même droit, même esclavage; par conséquent même idéal et même poésie. D'où il suit encore que l'on ne peut ébranler Homère sans ébranler le système des antiquités romaines. Le Parthénon a toujours eu son écho dans le mont Palatin.

Les hypothèses de Wolf sur l'épopée ionienne avaient paru vers la fin du siècle dernier. Seize ans après, elles furent appliquées avec beaucoup

plus d'éclat encore à l'histoire romaine, par un homme qui possédait toutes les qualités nécessaires pour détruire et pour édifier; car il avait du scepticisme et de l'enthousiasme dans une mesure égale, presqu'autant d'imagination que de science, et par-dessus tout cela une ardeur de prosélytisme, une gravité, un héroïsme d'intelligence, tels qu'il est bien difficile à ses adversaires même de prononcer son nom sans vénération. Imaginez un Curtius érudit, toujours prêt à se jeter dans les gouffres inconnus. C'est de lui qu'on pouvait dire à juste titre, qu'il prophétisait le passé, tant il excellait à découvrir dans l'histoire de merveilles inconnues à ce passé lui-même. Cet homme était Niebuhr; esprit, ame, imagination du nord, s'il en fut jamais; vrai Scandinave sous la figure d'un compatriote de Montesquieu et de Montaigne. Il tenait d'ailleurs de cette grande époque de guerre où la nation allemande, maniant à la fois l'épée et la truelle, combattait en même temps qu'elle bâtissait, dans sa poésie et dans sa philosophie, l'édifice de ses rêves. Personne ne sentit plus que Niebuhr, l'héroïsme des passions de ce

temps-là. De son camp d'érudit, il commença par attaquer Napoléon avec le texte commenté des Philippiques de Démosthènes. Plus tard, cette épée athénienne ne suffisant plus, il travailla à épauler des batteries aux journées de Bautzen, de Lutzen, de Leipsick. Ce fut, en tout, un noble, un courageux, un implacable ennemi.

Au milieu de ces passions encore continues, il publia en 1811 la première partie de son *Histoire Romaine*. Cette époque est importante à constater. Les chants nationaux venaient d'acquérir dans la mêlée de l'Europe une valeur imprévue. L'expression soudaine et inculte des sentimens de la foule avait alors plus de prix que n'en avait eu jamais l'art savant et cultivé; on entendait dans l'air comme un éternel murmure de mélodies nationales, qui précédaient le cri de la bataille. Romances espagnoles, ballades écossaises, irlandaises, chansons des Tyroliens, des Russes, des Serbes, étaient incessamment traduites d'une langue dans une autre. Les poètes comme les princes s'humiliaient devant la muse des peuples. Surtout, c'était le règne du poëme des Nibelungen. On adorait

de nouveau le vieux poëme germanique comme une de ces reliques que l'on exhume de leurs châsses, à la veille du combat; tout vivait, tout s'inspirait, tout s'enivrait du chant populaire, le poète, le critique, le soldat, le prêtre, le roi. Ce fut le tour de l'érudit. C'est sous cette préoccupation, ou plutôt sous cette obsession, que Niebuhr conçut sa théorie de l'histoire primitive de Rome. Ainsi, du moins, s'explique comment il transporta la harpe de Siegfried dans le Pomœrium des Latins, et comment il attribua à la plèbe romaine le génie idéal des Scandinaves et l'instinct de poésie des Burgondes. On a reproché au siècle de Louis XIV d'avoir fait des anciens autant de seigneurs de la cour de Versailles. Ne pourrait-on pas dire que Niebuhr les a trop souvent changés en Germains de sa tribu des Dittmarses?

De la même manière que Wolf avait aboli l'autorité d'Homère, Niebuhr abolit les trois premiers siècles de Rome, au profit du chant populaire. Cette hypothèse n'était ni moins hardie, ni moins féconde que la précédente; elle s'appuyait comme elle sur l'analogie; en outre, elle édifiait ce qu'elle semblait détruire; déjà à moitié renversées par

Beaufort, les annales des rois et des premiers consuls se changeaient en une suite d'aventures fictives et de rhapsodies héroïques; ainsi dans Virgile, les vieux vaisseaux échoués s'étaient métamorphosés en amoureuses naïades. On perdait dans cette transformation trois ou quatre siècles de l'histoire; on y gagnait une poésie primitive, indigène, ou du moins l'ombre de tout cela. Au lieu d'une succession d'événemens souvent impossibles, presque toujours contestables, on avait le chant de Romulus, le chant de Tarpéia, ceux de Numa, d'Ancus, de Servius, de Lucrèce, de Tarquin. Par une analogie nouvelle avec les Nibelungen, on établissait que ces poëmes latins n'avaient été achevés que plusieurs siècles après les temps auxquels ils se rapportaient par leurs sujets. De plus, chose merveilleuse! ces chants étaient tantôt d'origine populaire, tantôt d'origine aristocratique; il y avait, pour ainsi dire, le chœur plébéien sous Servius, le chœur patricien sous Tarquin-le-Superbe; de sorte que la grande épopée se partageait en un dialogue dans lequel on reconnaissait la différence des voix et des conditions. La

harpe de fer du Capitole exprimait les deux modes entre lesquels se divisait la cité de Romulus.

L'histoire allemande avait commencé par le chant de Siegfried dans le poëme des Amales, l'espagnole par celui du Cid, la bretonne par celui d'Arthus. Pourquoi en serait-il autrement de l'histoire romaine? Que de raisons se joignaient à celle-là! Les contradictions des historiens, l'absence de monumens certains, l'incendie du Capitole dans lequel avaient péri tous les vestiges de la tradition écrite; ces motifs avaient une valeur négative: on y ajoutait le merveilleux des aventures, la poésie des caractères, puis enfin, quelques textes égarés; car c'était le côté faible de ce système, que le petit nombre et l'insuffisance des témoignages sur lesquels il devait s'appuyer. Mais cette faiblesse n'était-elle pas bien rachetée par les ressemblances de l'histoire universelle, par la grandeur des résultats, par l'audace de la découverte qui tenait d'une sorte de révélation, surtout par l'accent convaincu du chef de la nouvelle doctrine. Son intolérance étant un gage de vérité, on cédait à une conviction si orgueilleuse tout ce que la science laissait dou-

teux. Voilà comment on crut voir reparaître, sous les récits oratoires de Tite-Live, comme sous de poudreux palimpsestes, une série de chants épiques en mètres saturnins. Ces chants, qui commençaient à Romulus, avaient pour dénouement la bataille de Régille. Après cette journée seulement, on entrait dans l'histoire. Par là était résolu le problème de l'épopée romaine. Ce n'était plus dans le siècle d'Auguste qu'il fallait chercher le vrai monument de la poésie latine. Tout au contraire, c'est au commencement, et dans les langes de la société romaine, que se rencontrait ce chef-d'œuvre. Les lignes principales, les formes, les divisions, les épisodes, même quelques débris du rhythme, venaient d'en être découverts; chacun pouvait le refaire à son gré. Est-il besoin de dire que l'on attribuait par avance à ce *Paradis perdu* de la poésie latine, toutes les qualités que l'on refusait à l'époque de culture, originalité, grandeur, naïveté, indépendance? Au milieu de cela, survinrent les critiques; ils arrachèrent à Virgile sa couronne chancelante; ils la mirent au front du fantôme de l'Homère

latin, nouvellement retrouvé dans les huttes de la Rome primitive; bien des cordes, il est vrai, manquaient à cette lyre perdue depuis trois mille ans. Mais l'imagination des érudits était empressée à les rattacher et à les faire vibrer à leur guise. Ainsi s'acheva le triomphe d'un rêve; rien ne manqua au fantôme, pas même l'apothéose; après quoi on se demanda un jour s'il avait réellement existé, et quelle preuve on en avait; ce jour-là, la foi tomba comme elle s'était élevée. Niebuhr était appuyé sur Wolf; la ruine de l'un devait entraîner la ruine de l'autre. Ni chez les anciens, ni chez les modernes, il n'y a place à la fois pour deux Homère.

Il y eut un temps où toutes les hypothèses, pourvu qu'elles arrivassent d'Allemagne, étaient acceptées par nous en France sans presque aucun contrôle. Il semblait qu'elles portassent au front le signe visible de l'infaillibilité. Plus elles sortaient des habitudes reçues, plus ces filles de la révélation nouvelle étaient accueillies avec avidité. Mais ces temps sont passés; un trop grand nombre de ces fantômes nous ont trompés, se donnant chez nous pour jeunes et nou-

veaux quand ils étaient déjà surannés et décrédités dans leur pays. La barque qui va et vient sur le Rhin nous a apporté de la contrée des songes assez d'ombres sans corps, auxquels nous avons accordé le droit de cité. Avant de les suivre dans leurs vides royaumes, il doit nous être permis aujourd'hui d'examiner ces hôtes.

Quand je considère de près la question d'une épopée populaire dans les premiers temps de Rome (1), autant cette hypothèse agrée d'abord à mon imagination, autant, après cela, je trouve peu de raison de me fier à cet attrait; et je finis par ne découvrir pas moins d'invraisemblance dans le système nouveau que dans la fable antique. La première chose que je demande est de savoir par quels organes cette épopée s'est exprimée,

(1) Les ouvrages récens que j'ai pu consulter sur ce sujet sont, après l'*Histoire romaine* de Niebuhr, les examens qui en ont été faits par William et Frédéric Schlegel, 1815 et 1818, *de Fontibus historicis T.-Livii*, Lachmann, 1822; *Epicrisis quæstionis de Hist. Rom., antiq. fontibus et veritate*, Beck; *de Originibus Hist. Rom. dissertatio*, Petersen. 1835; *Histoire de l'état romain*, Wachsmuth; *Hist. lat*. Krause, 1835, Blum. 1828.

par quels moyens elle s'est transmise et perpétuée. Or, cette difficulté si élémentaire m'arrête incontinent. Où sont, dans Rome, les chanteurs des poëmes romains? où sont les rhapsodes, les homéri des latins? Il n'y en a point, et je n'aperçois rien qui puisse les suppléer. Évidemment, si, pendant quatre siècle, les souvenirs nationaux ont été transmis par le chant, on aura découvert dans les habitudes publiques des Romains la trace d'établissemens semblables à ceux des Grecs. Il y aura parmi eux des familles qui feront profession de réciter, de père en fils, l'Iliade de Romulus; cette profession elle-même sera une sorte de sacerdoce. Ce que la société héroïque du moyen-âge a fait pour des fictions qu'elle savait être telles, la société romaine ne l'aura-t-elle pas fait pour le poëme sacré de la cité? Chez les modernes, je connais des bardes, des ménestrels, des trouvères, des jongleurs, des meistersaengers, qui tous ont chanté la fable d'Arthus ou de Charlemagne; à plus forte raison trouverai-je un grand nombre d'hommes et de conditions semblables dans la vieille Rome. Mais il n'en est rien; loin de là, le nom même du

poète manque à la langue de cette société du patron et du client, tant ils sont loin de posséder une école de rhapsodes épiques ; ils ne connaissent d'abord que le prophète et le devin augural, *vates*. Ainsi, voilà une société fondée, dit-on, sur l'épopée, et qui n'a pas même dans sa langue un mot pour désigner la condition du poète (1) ! Mais au moins, en admettant que ce dernier, quelque nom qu'on lui donne, ait été l'unique conservateur de la tradition des ancêtres, il sera, sans nul doute, honoré dans Rome plus qu'en aucun lieu du monde. Le rhapsode latin, s'il existe, aura sa part de gloire au festin du patriciat ; sa place sera marquée dans la cité; il n'aura rien à envier au rhapsode d'Ionie. Or, c'est précisément encore le contraire qui a lieu ; dans la vieille Rome, le poète n'est rien autre chose qu'un histrion, un parasite. Caton peut reprocher à un proconsul, comme une action déshonorante, d'avoir lié commerce avec l'un d'eux, quand même cet histrion était le grand

(1) Le mot *vates* n'a eu cette signification que depuis Ennius.

Ennius. Ce sont là de singulières contradictions dans une société qui devrait tout au poète.

J'admets qu'on ne s'en offense point, non plus que de cette hypothèse étrangère qu'aucun Romain n'a eu connaissance des origines romaines. De semblables méprises se découvrent chez d'autres peuples, et je consens qu'on n'en tire aucun argument sérieux. Mais, après cela, je m'informe des autorités antiques sur lesquelles le nouveau système est fondé; et mon étonnement est grand de voir qu'en écartant les citations parasites, tout se réduise à deux ou trois lignes de Caton l'ancien, répétées presque dans les mêmes termes par Varron et par Denys d'Halicarnasse. Dans le peu de mots extraits de son livre sur les origines, Caton affirme que, longtemps avant lui, c'était une coutume de chanter, dans les repas, des vers à la louange des vertus des grands hommes. Qui croirait que ce soit là, avec quelques mots semblables, l'unique fondement de la théorie nouvelle? Rien pourtant n'est plus vrai. Détachée de ce qui la précédait et de ce qui la suivait, l'assertion de Caton prouve bien l'existence de quelques chants de table,

quand même elle laisse ignorer si ces chants étaient véritablement populaires, ou s'ils étaient déjà un produit de l'imitation des Grecs. Seulement de là, il y a loin à une série de longues aventures, qui formeraient ensemble un cycle et une histoire continue. On pourrait même dire que les circonstances indiquées par le vieux sénateur s'opposent à cette dernière idée. Dans la société frugale des premiers Romains, la coutume fut-elle jamais de prolonger les festins aux accords interminables de la lyre épique? Un chant de guerre, une prière sacrée, une nénie de funérailles, voilà ce qui s'accorde avec ces mœurs; de lentes rhapsodies au banquet de Cincinnatus, c'est là ce qu'on ne peut se figurer. Il ne sert de rien de remarquer que les faits de l'histoire romaine, pendant trois siècles, sont pleins de merveilleux; car, pour affirmer sans réplique que des événemens ont leur origine dans un poëme, il ne suffit pas que le récit en soit mêlé de circonstances surnaturelles. D'une part, la tradition la plus merveilleuse peut fort bien se transmettre et durer sans le secours du chant et sans celui du rhythme. C'est ce que l'on voit par

les traditions ecclésiastiques, par les contes populaires, par la légende dorée. D'autre part, il est des faits poétiques qui, sous des accessoires fabuleux, peuvent être très réels. De nos jours, nous avons eu de cela un exemple frappant qui ne doit point être perdu. Il a été donné, à notre temps d'observer dans des faits très authentiques, dans ceux de la guerre des Grecs contre les Turcs, l'effort d'une mythologie naissante, qui rappelle, par beaucoup de points, l'esprit de l'antiquité héroïque. A presque tous les Klephtes, nos contemporains, sont attribuées des actions surhumaines. Que manque-t-il, dès à présent, à Karaiskaky, à Botzaris, à Tzamados, à Nikitas le turcophage, pour devenir, si on le veut, autant de types généraux? Ils conversent avec leurs sabres, avec les têtes coupées, avec le fleuve qu'ils traversent, avec la montagne qu'ils gravissent; les oiseaux aux ailes d'or leur parlent une langue magique. Souvent, d'après la tradition, un seul d'entre eux accomplit des prodiges pour lesquels suffirait à peine une armée entière. En est-ce assez pour me démontrer que ces hommes que j'ai vus de mes yeux

et touchés de ma main ne sont que des êtres de raison, et qu'ils n'existent qu'en vertu d'un poëme inventé par l'orgueil populaire? Cependant la plupart des raisonnemens de Niebuhr s'appliqueraient à eux, et conduiraient invinciblement à ce résultat. Souli n'est pas moins fabuleuse que Rome.

Que si, laissant les considérations extrinsèques, je pénètre plus avant dans la question, et si j'examine les règnes des sept rois de Rome, non seulement je cherche en vain le caractère évident de poésie populaire qu'on croit y découvrir; mais encore j'y aperçois tout le contraire. Ces éternelles divisions de tribus, de curies, de centuries, ces réglemens politiques, lois, colléges pontificaux, établissemens de monnaie, ces commentaires, ces grandes annales, ces *libri lintei*, cette division des artisans par Numa, des classes par Servius, ces lentes constructions d'aquéducs, de murs d'enceinte, de routes, de cloaques; voilà d'étranges sujets de chansons et de thèmes héroïques! A quoi bon tout inventer pour n'inventer pas mieux? Dans la plupart des autres faits se découvre un mélange d'érudition

grecque, peut-être plus opposé encore au génie de l'inspiration plébéienne; et dans tous les cas, l'empreinte d'un génie juridique s'y laisse voir bien plutôt que celle d'un génie poétique et spiritualiste. Ce triste peuple romain ne chante pas; il écrit ; il écrit sur le bois, sur l'écorce, sur le cuivre, sur le plomb, sur l'airain, sur la toile. En vain les Sibylles ont tiré de bonne heure son horoscope dans la langue d'Homère; il n'a point la sérénité de l'Ionie pour épancher ses rudes souvenirs en longues rhapsodies. Il n'a point eu d'enfance; sa jeunesse a mûri en un moment, et le travail, la guerre, le châtiment, la loi, la nécessité, l'imitation, l'ont vieilli avant l'âge. Ses années sanglantes sont constatées par le pontife, et marquées d'un clou au pilori sacré; voilà sa première épopée, la seule indubitable. Prédestinée à la prose, Rome a toujours su écrire. Elle s'est formée et s'est accrue à l'ombre d'Alexandrie. Ses rois, hommes ou idées, Klephtes ou symboles, ont deux visages comme son Janus : l'un très idéal, l'autre très réel. A côté de la louve du Tibre, vous les rencontrez dans tous les embarras de la jurisprudence et de la parole

écrite. Des fastes, des commentaires, des annales, un droit fécial, un droit papirien, écrits sur l'écorce du figuier ruminal; est-ce là le berceau d'un rhapsode? N'est-ce pas plutôt l'antre d'un légiste?

En vain oppose-t-on que les livres ont été détruits dans l'incendie du Capitole, et que chacun, plébéien, patricien, a recomposé à sa guise les âges perdus. Admettez qu'un seul monument ait échappé aux flammes, l'arbitraire dans la tradition devient impossible, et personne ne nie aujourd'hui qu'il n'y en ait eu plusieurs de sauvés. Joignez à cela que le chant populaire ne se réforme pas systématiquement trois ou quatre cents ans après les événemens dont il s'inspire; cet artifice est le contraire même de la nature. Les livres écrits se falsifient en un moment; il n'est besoin que d'un trait de plume, et voilà des interpolations, des omissions irréparables. Avec l'épopée chantée, il en est autrement. Pour la falsifier en un jour, il faudrait la conspiration de tout le monde sans que personne en fût instruit. Le chant populaire s'altère avec le temps; de génération en génération, il se développe, il

se modifie, il s'atténue, il se transforme; il ne se recompose pas tout d'un coup et sciemment au profit d'un autre âge. Supposé même que cela fût, le corps des prêtres (que l'on fait au reste trop peu intervenir dans cette question) n'a pu perdre entièrement le souvenir du passé. Si le peuple romain eût voulu à certains jours, façonner un poëme systématique à son profit, qui doute que cette version mensongère n'eût été démentie par les pontifes? Au moins elle n'eût jamais pris la place de leurs annales. Partout où le sacerdoce a été établi, la muse plébéienne n'a pu l'emporter en autorité sur la tradition des prêtres. Ceci est confirmé par l'exemple des Hébreux, des Egyptiens et du monde catholique. Au moyen-âge, les caractères d'Attila, de Charlemagne, ont été défigurés par la poésie populaire. Mais, au sein de l'ignorance générale, qui, certes, équivaut à l'incendie du Capitole, la simple chronique des monastères a empêché dans le monde la confusion absolue de l'histoire et du poëme. Ce que le magicien Turpin n'a pu sous les Carlovingiens, je doute qu'il l'eût pu davantage dans le grand cloître de la Rome patricienne.

D'ailleurs, il n'est que trop visible qu'à force de l'exagérer, Niebuhr détruit lui-même son assertion. Il suppose que les poëmes héroïques de Romulus et de Numa existaient encore au temps d'Auguste; c'était donc à l'insu de tout le siècle. Il croit aussi reconnaître dans la prose de Tite-Live des lambeaux de vers saturnins, et je ne sais quels vestiges d'un mètre lyrique dont personne au monde ne connaît seulement les règles. Autant vaudrait dire que les œuvres de Pascal et de Bossuet sont les débris d'un vieux poëme, sur ce fondement qu'il se trouve dans leur prose des lambeaux d'hémistiches.

Non, Rome n'est point sortie de terre, comme les villes grecques, au son des flûtes enchantées; un plus rude commencement l'a préparée à une virilité plus austère. Pas davantage les exemples tirés de l'épopée germanique, de l'espagnole, de la persane, ne s'appliquent à la sienne. Le plébéien romain ne s'égare pas, comme le Siegfried des Nibelungen, dans une vague contrée, au chant des cygnes du Rhin et au son des harpes des Valkyries. Il n'est point assis, comme l'Arthus breton, dans un festin éternel, à la table ronde,

parmi les bardes de Cornouailles et du pays de Galles. Il n'écoute pas, comme le Cid à côté de Chimène, les luths de Castille; il ne ressemble pas même au Serbe errant sur son cheval caparaçonné, ni au Klephte libre sur le sommet du Vourcano. Avant tout, le plébéien romain est dominé par la loi, par l'écriture, par la prose. C'est un débiteur entre les mains de son créancier; c'est un jurisconsulte, un Gaius, un Papirius, non un Homère. S'il balbutie un poëme, c'est la litanie des laboureurs et des prêtres arvales, ou plutôt quelque lambeau du poëme horrible des douze tables, *lex horrendi carminis*. Les formules des patriciens, le nom secret de la cité, les cérémonies, les ruses, le spectacle dramatique de la loi, voilà ce qui excite son imagination plus que des aventures idéales que rejette son esprit matérialiste et de bonne heure enchaîné. Il a des traditions de famille, des légendes, quelques rares chansons de guerre et de table, des hymnes religieux, point de poëmes ni de rhapsodies continues. Quand même il en aurait, où les chanterait-il? Quel loisir lui laisse la guerre ou l'*ergastulum*? Est-ce sous le

fouet du créancier qu'il chantera le triste chant du plébéien? Il n'a point d'assemblées poétiques, point de jeux de Némée ni d'Olympie. Il ne voyage pas comme le rhapsode grec; il ne chevauche pas comme le chanteur serbe. A trois lieues de sa ville il trouve l'ennemi. Au dedans, au dehors, est l'esclavage. Delà il faut supposer ou que ce furent les patriciens qui chantaient à leurs banquets le chant composé contre eux par les plébéiens, ou que ce poëme populaire fut de bonne heure écrit et conservé en secret par le peuple sous cette forme savante; et je ne sais laquelle de ces deux hypothèses est la plus inadmissible.

Ce n'est pas tout. Si les plébéiens ont été capables de produire dans l'âge barbare une épopée telle qu'on la suppose, cette faculté n'aura pas disparu en un moment. On retrouvera plus tard, je ne dis pas des poëmes semblables, mais au mois des fragmens et des tentatives du génie populaire. Quand les poètes patriciens, formés sur les modèles grecs, commenceront à paraître, on verra une lutte, un effort de la pensée plébéienne, pour résister à l'innovation. Si l'on

n'admet pas la lutte de deux écoles, il y aura au moins quelque part un regret pour cet ancien vers saturnin inventé par les Faunes (1) et aboli par Ennius. Dans les grandes occasions, on entendra encore le retentissement de ces chants évanouis. Après le poète viendra l'écho, après Homère les Homérides. Dans l'époque de l'art le plus cultivé, le génie national conservera encore des marques de son origine, et la muse des premiers temps visitera par intervalles le siècle de Mécène. A cet égard, je sais bien qu'on peut nous objecter, à nous autres Français, l'oubli dans lequel le siècle de Louis XIV a paru laisser tomber les formes de la vieille poésie indigène; mais cet oubli n'a pas été complet. Dans cette seconde renaissance, il y eut toujours des hommes et des monumens qui représentèrent la tradition du vieux génie que l'on appelait gaulois. Sans parler des Amadis et des poëmes chevaleresques en prose, Lafontaine seul ferait soup-

(1) Scripsêre alii rem
Versibu' quos olim Fauni vatesque canebant.
Ennii fragmenta.

ʒonner tout un monde perdu. Il n'y a point de Lafontaine sous Auguste.

Enfin, on ne sait où remonter pour trouver dans la poésie romaine la trace du chant populaire : plus vous poursuivez ce fantôme, plus il vous échappe ; dès que vous entendez prononcer un nom de poète, la réaction grecque est déjà complète. Le plus ancien de tous, Livius Andronicus, débute par une traduction de l'Odyssée. Après lui, Nævius et surtout Ennius, en racontant les histoires les plus intimes de la vieille Rome, sont déjà sous le joug d'Euripide. Si l'on remonte plus haut, on trouve la liturgie des prêtres pour bénir le temple, le champ, le tombeau, mais point de rhapsodies, point de poëmes héroïques, point d'épopée. Pour enfanter une série de poëmes, il faut à un peuple une certaine oisiveté ou liberté poétique ; celle du Germain dans la forêt hercynienne, du Gaël dans le clan, de l'Arabe dans le désert, du Troubadour dans sa maison joyeuse de Provence. Mais il n'y a point, il ne peut y avoir d'épopée de l'esclave dans la prison, du serf sur la glèbe, du débiteur entre les mains du créancier, du plébéien

sur le mont Aventin. Jusqu'à l'établissement du tribunat, la plèbe romaine fut en quelque sorte muette; c'est là son caractère dans la loi et dans l'art. Il ne faut pas le lui ôter. Pour créer un poëme héroïque, il lui manquait bien plus que le génie de la poésie et de l'art instinctif; il lui manquait la libre possession d'elle-même. Sa langue était liée; car l'épopée nationale a toujours été l'expression idéale de l'indépendance et de la personnalité conquise, non celle de la servitude consentie ou disputée. Or, c'est à mon avis, une contradiction insupportable de réduire, d'une part, presque à rien le droit et la personnalité morale de la population plébéienne dans les premiers temps de Rome, et de l'autre, d'attribuer à cette espèce de paria ou d'*outlaw*, ce qui est dans un peuple le produit le plus manifeste du sentiment exalté de l'existence, je veux dire, le poëme héroïque et épique; et cette contradiction, à la vérité, d'un ordre purement philosophique, se trouvant jointe à celles qui naissent, en foule, du fond même des choses, des circonstances de la langue, de l'histoire, et du concours entier des faits, m'empêche de donner la moindre

créance à l'hypothèse d'une épopée idéale dans les quatre premiers siècles de Rome.

Ces principes posés, il est aisé de voir comment ils ont été confirmés par la poétique des Romains. Le vice que l'on découvre dans leurs origines se perpétue pour eux à travers toutes les époques. Ce qu'ils n'ont point eu dans les âges barbares, ils ne le possèdent pas davantage dans les âges les plus cultivés. Le poëme héroïque n'étant que le développement continu des formes indigènes et spontanées dans l'art, aucun mécanisme n'a pu suppléer pour eux ces formes qui leur manquaient. Le défaut d'une Énéide populaire, dans les premiers temps de Rome, devait entraîner tôt ou tard, pour résultat, la forme empruntée et abstraite de l'Énéide du siècle d'Auguste. Ce fut là ce qui, à la fin, poussa Virgile au désespoir. Comme son héros, il sentit qu'il n'avait embrassé qu'une ombre.

Une conséquence qui tient de près à celle-là, est l'idée que les Romains en général se formaient du but de la poésie. De ce qu'elle n'avait point été chez eux l'expression consacrée des croyances populaires et nationales, il s'ensuit

qu'ils la considérèrent dès l'origine, comme une invention arbitraire qui pouvait être ou n'être pas, plus propre à orner le mensonge que la vérité, et faite surtout pour l'amusement des praticiens. Chez les Grecs, elle avait été religion, culte et dogme tout ensemble. Elle était pour eux plus vraie que l'histoire; et c'est même là tout le système d'Aristote. Chez les Romains, rien de cela. La poésie est fiction, fable, mensonge; c'est à leurs yeux un grand mérite que de savoir s'en défier. De là, quand Tite-Live transcrit Ennius, il se garde bien de le citer; il croirait, en le faisant, manquer à la dignité de la tradition. En un mot, le divorce entre la poésie et la réalité s'est accompli par les Romains. Le monde idéal et le monde réel, réunis jusque là dans les lyriques orientaux, dans les prophètes hébreux, dans les hymnes orphiques, dans les rhapsodes ioniens, sont désormais séparés; ils ne se confondront plus. Le poète n'est plus le guide des peuples. Il a perdu une à une toutes ses couronnes, hors la couronne des songes. Il n'est plus ni législateur, ni prêtre, ni historien. Il est devenu on ne sait quoi, une espèce de fou

de cour fait pour divertir, après le lion muselé du cirque, l'univers devenu vieux.

D'après ce qui a été dit plus haut, il est également manifeste que l'art romain devait nécessairement adopter pour loi suprême la loi d'imitation. C'était la règle à laquelle il était soumis en naissant. Ses formes lui étaient imposées en même temps que la théodicée et la cosmogonie des Grecs. Un même système religieux ne pouvait pas produire deux systèmes d'art différens; et les dieux helléniques une fois reconnus, la conséquence était de donner à l'Iliade et à l'Odyssée presque la même importance sociale dans Athènes et dans Rome. Tout se tient dans la poétique païenne, même lorsque tout semble s'y contredire. Depuis le grammairien jusqu'au père des dieux, tout s'engendre l'un de l'autre; tout s'appuie l'un sur l'autre; Terentianus sur Horace, Horace sur Aristote, Aristote sur Homère, Homère sur Jupiter. Pour changer la forme de l'art, il fallait changer les dieux, et il n'y avait que le Christ qui pût déshériter Homère. De là, quand les critiques modernes ont tenté de rétablir telle quelle la théorie de l'imitation, ils ont

fait une règle générale de ce qui avait été un cas particulier à l'établissement des Romains. Ce sophisme a son nom dans les écoles.

En effet, il est arrivé aux Romains ce qui est advenu à toutes les civilisations naissantes, quand elles ont été subitement mises en rapport avec des civilisations plus avancées : celles-ci ont promptement dévoré celles-là. Dès le berceau, l'Hercule latin a été enlacé par les replis du serpent grec ; jamais il n'a pu s'en dégager. Au-dessus des huttes de Romulus planait le fantôme de la civilisation homérique. A peine ce dernier commença-t-il à paraître, il fut le maître, et l'on n'en voulut plus reconnaître d'autre. La révolution commença par les dieux ; le Tagès d'Étrurie s'inclina sur sa glèbe, comme un serf, devant le Jupiter Panhellénien.

Ce changement ne produisit pas même un schisme, et le polythéisme fonda dès lors dans Rome une sorte de catholicisme païen. Le vieux Saturne d'Italie se laissa détrôner sans résistance par les dynasties des dieux étrangers. Le ciel grec s'abaissa avec toutes les nuées olympiennes sur l'Italie, sans qu'il sortît un seul murmure

de cette terre déshéritée. Il est vrai que les populations les plus religieuses avaient été extirpées au préalable. Les cités cyclopéennes n'étaient déjà plus habitées que par les couleuvres toscanes, et les Romains avaient traité les Étrusques de la même façon que plus tard Charlemagne traita les Saxons hérétiques. Par là fut frayé le chemin aux croyances et aux divinités nouvelles. Quand l'invasion religieuse fut ainsi consommée, que resta-t-il à faire à l'art? Il lui resta à l'admettre et à s'y conformer.

Supposez que, dans la lutte, les Étrusques l'eussent emporté sur les Romains, l'Italie ancienne eût certainement produit une poésie plus originale. Au lieu de tout puiser dans l'imitation de la Grèce, l'art de l'Étrurie eût trouvé ses formes dans la liturgie toscane, dans les hymnes des prêtres, des augures, des sibylles. Mais l'extirpation de ce peuple fut en même temps l'anéantissement de la vieille poésie. Je remarque que la même question de civilisation et d'art qui se débattit entre Athènes et les Persans, se résolut dans le même sens entre Rome et les Étrusques. En soumettant ces derniers, Rome soumit avec

eux le sacerdoce qui, devenu muet, perdit sa poésie dans l'esclavage de la cité politique : ainsi, on peut dire que, dans l'antiquité, l'école d'Homère triompha deux fois du génie sacerdotal et oriental, la première avec les Grecs à Salamine, la seconde avec les Romains au bord du lac Régille.

Si, pour produire un système de faits propres à la poésie épique, il n'était besoin que du concours du monde matériel, aucune tradition, aucune histoire ne seraient plus riches que la tradition et que l'histoire romaines. Il suffit de rappeler les principaux sujets qu'elles fournissent, et qui touchent à tous les rapports du monde antique. — La tradition d'Énée, — l'époque des rois, — les guerres puniques, — César, — les invasions des Barbares. — Ces sujets ont été traités séparément par Nævius, Ennius, Virgile, Lucain, Silius Italicus, Claudien; mais chacun d'eux porte en soi un vice commun à tous, et que rien ne peut racheter. Rome a beau être placée au cœur du monde, un univers tout entier échappe constamment à sa conquête, je veux dire l'univers impalpable des croyances et des idées. Le monde réel dominait

trop fortement chez elle le monde idéal, pour qu'il pût s'établir entre eux les justes proportions d'où naît l'harmonie de l'art; l'action surpassait la pensée, l'histoire opprimait le poëme. Entre la terre et le ciel, l'accord ne fut jamais parfait, et la faute en fut toujours aux dieux.

Premièrement, ces dieux étrangers, sortis de la Grèce, restent froids et inanimés dans leur nouvelle patrie; point de sympathie ni d'alliance entre eux et les événemens au milieu desquels le poète les transporte. Ils ne sont pas nés de ce sol, ils n'ont pas grandi avec ce peuple. C'est un monde qu'ils ignorent, qu'ils protègent sans l'avoir fait, qu'ils condamnent sans le haïr, qu'ils servent sans l'aimer. Pour eux, les honneurs politiques du culte romain ne valent pas l'indépendance des monts de la Thrace. Dans le Panthéon d'Agrippa, ils regrettent la liberté de l'Olympe et le grand ciel d'Homère; à proprement parler, ils sont prisonniers de guerre dans l'épopée latine. Comme des rois vaincus, ils suivent, enchaînés et muets dans l'Énéide, le char de triomphe de l'imagination romaine.

Autre difficulté. Ces dieux ont beau arriver

de toutes les parties du monde antique dans le Panthéon latin, ils ne le remplissent qu'à peine, car leur nombre augmente en raison inverse de la foi. D'abord, à mesure que les dieux étrusques commencent à déchoir, leurs siéges vides sont occupés par les dieux Grecs. Ceux-ci, venant à décliner à leur tour, les dieux orientaux sont admis à leur place ; les Romains en usent avec l'Olympe comme les modernes avec leurs chambres hautes : ils créent à volonté, selon le besoin qu'ils en ont, des dieux politiques, comme les Anglais des lords et des barons. C'est ainsi que se forma, en moins de rien, cette cohue olympienne dans laquelle se coudoient Jupiter, Mithra et Osiris. Dès le temps de Virgile, les cieux étaient pleins de ces ombres qui traînaient leur éternité défunte dans les ruines du firmament de Saturne. De toutes parts, de l'Orient et du couchant, les dieux morts arrivaient dans la grande Josaphat de la Rome impériale pour entendre à la fois le jugement du Christ nouveau-né : Retirez-vous, maudits !

Il résulte de là que l'état romain, se développant incessamment dans les limites et les conditions du monde matériel, tandis que le monde

idéal (celui des croyances) suivait un progrès tout contraire, la faible concordance qui existait à l'origine de l'un et de l'autre ne devait pas tarder à être rompue. Sous César, l'univers matériel présentait, comme il a été remarqué ailleurs, des conditions très épiques. Mais le système de la théodicée païenne était dès lors aussi impuissant à le comprendre qu'à le régir. Les grands dieux étaient devenus trop petits pour suffire à l'administration du monde romain. L'humanité avait grandi, Jupiter, auprès d'elle, était un nain. En un mot, il y avait une sorte d'unité dans l'établissement humain, et une anarchie absolue dans l'établissement céleste, c'est-à-dire tout le contraire de l'équilibre nécessaire à un art novateur. De plus, dans la lutte déjà flagrante entre la civilisation antique et les hommes du Nord, les dieux de Rome, épuisés et vieillis sous leur pourpre, n'auraient pas eu facilement raison des dieux barbares sous le frêne sacré. Les premiers ne pouvaient plus résoudre les difficultés où le monde était plongé. Lequel eût cédé la place à l'autre? Odin ou Jupiter? Il était temps que le Christ parût pour les concilier l'un et l'autre.

Par tout ce qui précède, on peut se faire une idée des difficultés au milieu desquelles était plongé le poète romain. Il n'avait pour lui ni le peuple ni les dieux; il fallait qu'il pût dire à chaque instant du jour, comme Médée : Moi seul, et c'est assez. Aussi, Nævius, Ennius, malgré tous leurs efforts pour imiter Homère, ne furent-ils que des chroniqueurs en vers, ou ce que l'on appelait des *cycliques*. L'art romain était un ange tombé de la sphère idéale des Grecs dans la Sodôme impériale. Le poëme y fut de bonne heure asservi à l'histoire, d'où il semble que la poésie latine, abandonnée à son propre instinct, eût dû produire à la fin une grande chronique nationale, moitié fictive, moitié réelle, et telle peut-être que le Schahnameh des Persans et que les Sagas d'Islande. Cette voie se présentait à Virgile; pour la suivre, il lui suffisait de résumer dans son œuvre, comme dans un Panthéon, les rudes poètes qui l'avaient précédé. Il pouvait aussi sortir des formes nationales, et s'élever, par l'imitation d'Alexandrie, à une sorte d'épopée abstraite et savante; c'est là le parti qu'il choisit : c'est celui qui était dans le génie de son

temps. Le vieil esprit de Rome était mort avec Caton ; l'esprit cosmopolite avait vaincu avec César. La tradition d'Énée, quelle que soit son origine, marque au moins l'alliance de la Grèce et de Rome. C'est sur l'idée de la parenté de ces deux civilisations que repose l'œuvre de Virgile. Dans ce sens, ce poëme, plus cosmopolite que romain, a pour unité l'unité même de l'antiquité. L'Énéide clôt comme d'un sceau le paganisme ; son rapport avec l'Iliade est le même que celui du *Paradis perdu* avec la Bible. Homère et Virgile sont unis entre eux comme le sont le commencement et la fin d'un même monde. C'est la queue du serpent qui va rejoindre sa tête. En outre, si Homère marque le lien de l'Orient et de la Grèce, Virgile marque celui de la Grèce et de l'Italie; par ce côté, il s'est attaché à l'une de ces idées qui appartiennent à l'épopée philosophique du genre humain. D'où il arriva qu'au moyen-âge il représenta lui seul l'antiquité tout entière, et qu'il devint un personnage plus poétique que son poëme. Les légendes des monastères firent de lui un prophète moitié païen, moitié chrétien, qui survivait à tout un monde dé-

truit. Parmi les ruines de l'empire romain, il resta comme le spectre de la poésie antique; ombre vagabonde qui devait initier Dante à la cité des morts.

Malgré cela, Virgile ne peut servir de centre à l'histoire de la poésie latine. Les poètes romains ne forment pas autour de lui une étroite famille, comme les Grecs autour d'Homère; et l'avare festin de l'Énéide ne les nourrit pas tous ensemble de ses débris. C'est dans Rome que s'est brisé, pour la première fois, le chœur antique des rhapsodes et des muses. L'inspiration religieuse et populaire, qui jusque-là tenait tout réuni, a disparu. Chacun s'en va sans savoir où, l'un dans la joie, l'autre dans la douleur. Les poètes ne sont plus frères. Plus d'unité, plus de lien, plus de système qui les rassemble, si ce n'est peut-être le matérialisme de Lucrèce. Enfans prodigues, ils vont paître au hasard le troupeau dispersé d'Épicure; au reste, sans aïeul, sans chef, sans guide, ils sont tous orphelins.

Une chose pouvait les réunir. En effet, si l'asservissement prématuré du sacerdoce, si la pénurie des élémens nationaux nuisaient au dé-

veloppement du poëme lyrique et du poëme héroïque, une troisième forme restait, qui paraissait devoir résumer tout le génie romain; c'est la forme du drame. La querelle incessante des patriciens et des plébéiens faisant le fond de leur histoire, qui ne penserait, au premier abord, que ce dût être là une situation éminemment propre aux inventions du théâtre? Cette querelle éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, qui commence entre Romulus et Rémus sous le figuier ruminal, qui se poursuit sur l'Aventin et dans le soliloque du mont Sacré; ce dialogue sans fin, qui s'agite dans la paix plus que dans la guerre; ce peuple muet, qui transmet sa parole au tribun; cette lutte acharnée dans l'enceinte des mêmes murailles; ces péripéties continues; ces réconciliations subites, et de nouveau ces récriminations furieuses, et au dénouement comme le dieu de la machine, tantôt un Marius, tantôt un Sylla, tantôt un César, qui, détruisant tout, renversant tout à son profit, concilie tout aussi; voilà certainement une tragédie ou une comédie historique dont chaque scène suffisait à la vie d'un poète. Sans doute elle eût été

exécutée par quelque Shakspeare du mont Aventin, si la violence des patriciens n'y eût mis bon ordre ; mais la loi des douze tables, en punissant de mort l'ironie plébéienne, coupa court de bonne heure à toutes les tentatives. Malgré cela, le poëme fut commencé par Nævius, qui expia son audace dans les prisons des Métellus. Après lui, il fallut trois siècles avant que sa colère étouffée éclatât dans Juvénal. Rome finissait alors comme elle avait commencé, par la satire.

Lorsqu'on pénètre plus avant dans le temps de la décadence romaine, c'est aujourd'hui l'usage d'expliquer cette époque par ses ressemblances avec la nôtre ; on cède volontiers au plaisir de fustiger son siècle avec cette vieille férule ; et pourtant Dieu sait sur quels faux-semblans reposent presque toujours ces analogies ! Si Lucain, Silius Italicus, Stace, Claudien, marquent une chute prodigieuse dans l'art, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont altéré la diction et la langue. Jusqu'au dernier soupir, les Romains ont excellé à composer ce qu'on appelle de beaux vers et de belles phrases, sorte d'art mécanique, dans le-

quel ils sont évidemment supérieurs aux Grecs, le moindre d'entre eux pouvant en remontrer là dessus au vieil Homère. La décadence ne vient pas non plus de ce qu'ils ont quitté les principes du siècle d'Auguste. Le contraire de cette idée serait plus exact. Dites que ces poètes sont demeurés stériles parce qu'ils sont restés asservis à une loi morte, et vous toucherez au vrai. Pour eux, la vieille société a beau mourir, ils n'en ont cure. La même expression, la même règle, la même mythologie, ils l'appliquent à l'Italie d'Évandre et à l'Italie des empereurs. Avant et après les barbares, Rome est toujours pour eux la Rome de Fabricius et de Caton. Que leur fait le bélier qui frappe à la porte? jusqu'au bout, ils continuent le jeu classique des temps de Saturne. C'est toujours, quoi qu'il arrive, même sénat, mêmes naïades, même triomphe, surtout même imitation. Sous le Goth Stilicon, reparaît l'âge d'or. Alaric est le commensal d'Énée; le siècle de Claudien se revêt de la peau du lion homérique. La poétique du siècle d'Auguste régit jusqu'à la fin le siècle d'Augustule.

Qui ne voit clairement que si l'art de cette

époque n'a aucune valeur sérieuse, ce perpétuel mensonge en est la cause? car ce n'est pas la poésie en soi qui manquait au spectacle de cette société agonisante; le spectateur seul y manquait. De tant de prophètes officiels, augures, devins, aruspices, pas un n'a le pressentiment de ce qui menace le monde antique. Tranquillement et stupidement, la société romaine s'en va à l'abîme sans qu'il se trouve, parmi tous ces intrépides disciples du siècle d'Auguste, un homme qui ait le cœur de se lever, et de dire : « Nous périssons! » Certes, il ne valait guère la peine d'avoir à son berceau tant de Sibylles pour n'être pas prévenu de sa chute une heure d'avance. Ni Attila, ni aucun des Barbares, ne peuvent arracher cette momie impériale à l'imitation de l'Énéide, qu'elle balbutie encore dans son tombeau de Byzance. Veut-on voir quelque chose de plus, il faut relire Symmaque. Quand tout est fini, et qu'il n'y a déjà plus de Rome, sous Théodose, il se trouve encore un homme pour demander, au nom de la société qui n'est plus, le rétablissement du culte de Janus. Sans doute cet homme-là croyait qu'il ne fallait qu'un

décret de l'empereur pour ressusciter les dieux ensevelis, depuis trois siècles, sous le grand tumulus de l'Olympe. S'il y a parmi nous des Symmaques, on avouera au moins qu'ils se cachent bien mieux.

Cela admis, je demande sur quel fondement certain on peut comparer une société si peu préoccupée de sa fin à la société moderne, si habile au contraire à compter ses plaies, à écouter ses ruines, à sonder ses blessures, à prophétiser sa chute, et qui, de plus, tire de cette science même sa principale grandeur. Chez les Romains, on ne trouve point, comme il a été dit ci-dessus, de Jérémie ni d'Isaïe pour pleurer sur leur misère future. Mais il n'y a point non plus parmi eux de René, point de Childe-Harold, point de Faust pour dévoiler leurs combats intérieurs. Il n'y a pas même de don Juan à la dernière orgie du paganisme. Le monde romain et la société moderne sont, si l'on veut, et quand même cela pourrait se nier, deux établissemens près de se dissoudre. Ils se ressemblent par une même apparence de ruine. Mais, pénétrez au-delà, tout est divers. Le

monde païen n'a pas la conscience de sa misère; il est tel que cet univers physique dont parle Pascal, et qui ne sait pas qu'il meurt; l'autre, le monde moderne, le sait si bien, qu'il est toujours sur le point de s'exagérer son mal. Et pour ce qui regarde la poésie, la philosophie, ou, pour tout dire, le principe de la morale, ces deux conditions d'une ruine qui se connaît et d'une ruine qui s'ignore, sont si différentes entre elles, l'une est si pauvre, l'autre est si riche de sa propre misère, que ce point seul, une fois bien établi, suffirait à renverser toutes les analogies qu'on y pourrait opposer. A quoi bon attacher ce corps vivant à ce corps mort? On ne serait pas plus loin du vrai en comparant aujourd'hui la plainte de la société chrétienne à la plainte des prophètes, laquelle était aussi pleur et joie, passé et avenir tout ensemble.

Depuis long-temps on nous assure qu'il se prépare dans la poésie contemporaine un retour vers l'imitation de l'antiquité. Si cette réaction tant promise conduisait enfin à l'étude des

formes grecques, nul doute qu'elle ne fût un progrès pour tous. Au contraire, si ce devait être seulement un retour à la poétique latine, il y aurait plusieurs inconvéniens à redouter d'un aussi brusque repentir. Il a été composé sur ce sujet quelques stances qui semblent ne devoir pas être séparées de cette étude, puisqu'elle en est, en plusieurs points, le commentaire.

A LA MUSE LATINE.

Sous mon toit résonnant gazouille l'hirondelle ;
Le petit du bouvreuil dont j'ai vu croître l'aile
Commence à becqueter mon pain de chaque jour.
Car le toit du poète est ouvert dans l'orage,
A la jeune hirondelle, aux parfums du rivage,
A tous les chants d'amour.

Il n'est fermé qu'à toi, triste Muse latine !
Loin ton ciel plagiaire où le frélon butine,
Sur leurs longs pieds de bouc tes mètres saliens,
Vieux enfans d'un vieillard tes hymnes de Saturne,
Puis au bord de ton urne
L'épopée épanchée à flots olympiens !

Sans ailes, sans guirlande et plus riche que belle,
Je ne t'aimai jamais. Ton avare mamelle,
Loin de ma mère, enfant, m'a nourri de mes pleurs.
Tu ne sus qu'insulter les plus doux de mes songes!
Et dans mon ciel d'avril tu mêlas tes mensonges
A mes premières fleurs.

Ta férule outragea ma muse à la lisière;
Et moi, fuyant déjà ta classique lanière,
J'allais où va l'oiseau me plaindre dans les champs;
Et quand j'avais pleuré mes larmes de poète,
Sautillant sur ma tête,
C'est l'oiseau nouveau-né qui m'enseignait mes chants.

Mais toi, pendant ce temps, sur le trépied montée,
Vestale, qu'as-tu fait du feu de Prométhée?
Tu l'as laissé mourir sous ta tremblante main,
Ton souffle sur ton âtre ose à peine descendre;
Car les pensers d'amour qui raniment la cendre
N'habitent pas ton sein.

Vestale, qu'as-tu fait du foyer d'Ionie?
Dans tes mètres d'emprunt la torche du génie

Sur l'autel des Latins n'a brillé qu'en mourant.
Ton œuvre la plus belle est un sépulcre vide,
Et, dans ta cruche aride,
Tu taris en un jour l'eau puisée au torrent.

Fille de ravisseurs, sans semer tu moissonnes,
Des guirlandes d'autrui tu te fais tes couronnes;
Aux prophètes vieillis tu dérobes leurs cieux.
Quand tes Lares sont nus, pour les vêtir de soie,
Dans les tombeaux de Troie,
Tu ravis le linceul à l'épaule des dieux.

Hors du monde des sens pour toi tout est chimère;
Et ton vers, parasite à la table d'Homère,
N'a foi qu'en ses cinq pieds de dactyles chaussés.
Tu crois qu'au lieu de l'ame un lambeau d'anapeste,
Comme un Mercure ailé, porte au faîte céleste
Tes larcins cadencés;

Que l'iambe inégal peut forger sur l'enclume,
Comme un Vulcain boiteux, sans que le cœur s'allume,
De deux coups de marteau ses brûlans javelots;
Et que mieux qu'une veuve en sa douleur voilée,

Auprès d'un mausolée,
Un spondée, à pas lents, va traîner ses sanglots.

Le métier use en toi la verve sibylline.
Tu fardes ta Vénus du fard de Messaline;
De Delphes sans profit tu pilles le trésor;
Rien n'enrichit jamais les cythares menteuses,
Et c'est en vain qu'au front des prières boiteuses
Tu mets un masque d'or.

Voilà, voilà comment, quittant le laticlave,
Et ceignant à ses reins ta ceinture d'esclave,
L'art se fit artisan au fond des lupanars.
Ouvrier des Pisons à la courte tunique,
Dans ta geôle classique,
Il tourna sur le grain la meule des Césars.

Tous les grands ciseleurs d'une vide parole,
Tous les beaux désespoirs qu'une rime console,
Tous les prophètes faux dans leur vaste cité,
Des poètes sans cœur les rampantes extases,
Tous les limeurs de mots, les artisans de phrases,
Sont ta postérité.

Ah ! si pour apaiser la fièvre de notre âge,
A l'ame il faut verser un antique breuvage,
Dans la coupe des Grecs nous boirons à longs traits.
Quand l'épine est au cœur qu'un long passé dévore,
Nous apprendrons encore
A cueillir sur l'Ida les simples des forêts.

Je n'ai point oublié le sentier de l'Attique.
J'ai suivi, sous la brise, au bord de mon caïque,
Dans le flot albanais la plainte de Sapho.
Mes yeux ont vu de près les grands dieux sur leur faîte.
Et, dans ma longue nuit, des cinq voix du Taygète
J'entends partout l'écho.

Mais toi, n'espère pas que nos libres pensées,
Sous ton joug, reprenant les entraves passées,
La muse, à ton autel, plie encor les genoux.
Non, non; trop de sentiers, sur de nouveaux abîmes,
Ont aplani nos cimes.
La muse repentie habite loin de nous.

De tes philtres latins nous défions les charmes.
Des amours plus puissans ont de leurs chaudes larmes

Effacé dans nos mains tes livres entr'ouverts.
Que feraient, sous nos toits, tes petits dieux de plâtre,
Et tes Lares gourmands, qui, rangés dans ton âtre,
Nous cachent l'univers?

Maudit! maudit cent fois le poète parjure
Qui, le premier, livrant son aile à ton injure,
Voudrait tout ramener aux lois de ton ciseau;
Et, prenant ta quenouille où ta main l'a laissée,
Dans ton froid gynécée,
En rimes filerait un servile fuseau!

Que jamais sa maison ne soit de chants remplie!
Que l'amphore en ses mains ne garde que la lie!
Que les mots dans son cœur ne rendent qu'un vain bruit!
Que jamais une vierge, amante de sa gloire,
N'éveille, pour l'entendre, en leur couche d'ivoire,
Les songes de la nuit!

III.

DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE.

Au moment où le génie païen venait de disparaître, on entendit un chœur de voix sortir du fond des catacombes ; c'était le chant de l'éternelle poésie qui ressuscitait avec le Christ. Durant quatre siècles les litanies des martyrs formèrent l'épopée de l'avenir. L'art chrétien naquit dans un tombeau, comme la société chrétienne.

Pendant que Rome s'écroule, l'hymne ecclésiastique retentit comme la trompette du jugement dernier ; depuis saint Ambroise jusqu'à

saint Bernard, un éternel *Te Deum*, qui passe de bouche en bouche, célèbre en des mots différens l'humanité perdue et rachetée. Ce chant immense de l'église, prolongé de génération en génération, fait le lien de la société qui n'est plus et de la société nouvelle. Il occupe dans la civilisation des modernes la place du chœur dans la civilisation grecque. Quand tous les empires sont tombés, comme des acteurs, et que les faux dieux ont jeté le masque, il reste seul sur la scène, et c'est lui qui tire la morale de la pièce. Il éclate comme le clairon; il vibre comme la harpe; il enfle sa voix comme l'orgue; il balbutie comme un peuple de ressuscités. Tout émane de lui; tout commence par lui; rhythme, stance, ode, drame, épopée. La poésie, depuis deux mille ans, s'appuie sur l'hymne, comme l'architecture gothique sur le pilier byzantin.

En même temps naissaient les légendes, poëmes qui n'appartiennent à personne; sans formes comme la société qui les produit, ils vivent, pour ainsi dire, secrètement dans les cœurs, et croissent avec l'herbe sur les tombeaux des saints et des martyrs. L'union du ciel

et de la terre, de Dieu et de l'homme, était alors si complète, que le merveilleux et le divin apparaissaient en toutes choses. Ce n'étaient pas seulement les ames des hommes qui étaient enivrées de la foi nouvelle : l'univers muet, saisi de repentir, semblait abjurer aussi les voluptés passées, et un nouveau soleil sortait de la nuit païenne, rajeuni dans le baptême d'un océan immaculé. En ce temps là, les lions creusaient le tombeau des anachorètes; les oiseaux de proie apportaient aux hermites le pain des anges dans les cavernes. Au fond des cellules, les saints se taisaient pour entendre sur le toit le cantique des hirondelles à l'étoile matinale. Le matin et le soir, les cigales (1) écoutaient, comme les panthères, la prière des cénobites; et les biches sauvages (2) venaient lécher la main des vierges à la porte des monastères. Sur le tombeau des fiancés, la vigne mystique se mariait miraculeu-

(1) Vir Dei manum extendens vocavit dicens : Soror mea cicada, veni ad me. Quæ statim obediens, etc. Sanctus Franciscus, Legend. aurea, pag. 176.

(2) Acta sanctorum. Martii, tom. II, pag. 606.

sement aux roses de Judée. Alors aussi finissaient les invasions barbares; et le pape Grégoire (1) voyait dans le ciel de Rome les deux archanges vengeurs du Christ remettre dans le fourreau l'épée d'extermination. Dans leurs sépulcres olympiens, les dieux ressuscitaient sous des formes nouvelles. Sur le chemin des solitaires, les Faunes effrontés enflaient leurs pipeaux; et dans la Thébaïde, les divinités de l'Égypte, noircies par le soleil, venaient murmurer à l'oreille d'Antoine les incantations du désert. Ailleurs, le géant Christophe, emportant sur ses épaules le Christ nouveau-né, et lui faisant franchir le grand fleuve, était un symbole des peuples barbares qui recueillaient le christianisme au berceau, et l'aidaient à franchir la limite des vieux empires. Les idées les plus hautes sur la nature, l'histoire, le monde, aussi bien que les sentimens les plus simples, se résumaient dans des emblêmes divins. Sur les ruines de la mythologie païenne ressuscitait une mythologie spiritualiste et sainte. L'église enfantine, comme la

(1) Legenda aurea, de sancto Gregorio.

vierge de Raphaël, s'asseyait parmi les fleurs des champs, et épelait son divin livre. Auprès d'elle le Christ au berceau jouait avec les insignes du Calvaire. Poésie du dogme naissant et de la foi inviolée! fondement de tout ce qui s'appellera plus tard imagination, mélodie, sculpture, peinture, et art catholique !

Au milieu de ces origines, quand on voit les peuples germaniques passer le Rhin, on doit croire que leurs traditions vont former les élémens dominans de l'art au moyen-âge. Mais il n'en est rien. Leurs souvenirs s'évanouissent comme leurs langues, et la chaîne commence à se rompre sitôt qu'ils quittent le sol natal. Les bardes des Celtes ont laissé avec leurs noms quelque trace dans l'imagination de la France du moyen-âge. Les traditions héroïques des Francs, des Bourguignons, n'y laissent aucune vestige. Tout ce que ces peuples gardèrent de leur passé fut l'habitude des chants de guerre. Ainsi, l'hymne, la légende, le chant guerrier, le lai des bardes, voilà les premiers rudimens de l'art en France. Chacune de ces formes se développant séparément, il y avait une poésie et point

de poëmes, comme il y avait des débris de peuples et point de peuple, des hommes et point de société.

Si, de cette première époque, on jette les yeux sur le douzième siècle, un grand miracle est accompli; la société est née. Le germe caché dans le sillon barbare a lentement percé le sol. Courbés sur la glèbe, des siècles serfs, et qui n'ont point de nom, ont travaillé sans bruit; ils n'ont point vu leur œuvre; et maintenant, comme une plante qui naîtrait d'elle-même, une architecture nouvelle surgit de terre. En même temps, des compositions épiques de trente, de quarante, de soixante mille vers, éclatent presque à la fois, dans des dialectes naissans. Qui a ainsi enchanté la terre de la barbarie? Qui a délié la langue des siècles muets? Le catholicisme et la féodalité. Pendant que la société se formait de l'alliance de l'église et de la force barbare, l'épopée qui devait la représenter se formait de l'alliance de la légende et du chant de guerre.

La première chose que l'on remarque dans ces poëmes, c'est que les événemens qui se passaient au temps où ils furent composés n'y tien-

nent point de place; ces temps furent pourtant de ceux où l'homme s'agita le plus. Les cœurs vibraient encore au souvenir de saint Bernard. L'émancipation des communes qui est partout le signal de l'émancipation des langues vulgaires, la France et l'Angleterre mises l'une après l'autre en interdit, les croisades, la guerre des Albigeois, la bataille de Bouvines, la prise de Constantinople, Innocent III, Philippe-Auguste, Richard-Cœur-de-Lion, Frédéric II, Dandolo, remplissaient ces jours de colère et de bruit; et pourtant jamais l'homme ne vécut dans une séquestration plus complète du monde réel. Au milieu de ce fracas, le siècle, sous le cilice, se condamnait et se macérait lui-même. Les yeux baissés, sans rien voir autour d'eux, les peuples, comme des fantômes qui vont à Josaphat, s'acheminaient vers la Syrie. La Terre repentante se cachait sous l'aile des anges de la passion; rois, empereurs, nations, tous reniaient le présent. Comment le poète eût-il fait autrement ?

En vain une épopée vivante l'environnait; en vain l'un après l'autre les peuples-pèlerins vinrent à passer près de son seuil, il ne détourna pas les

yeux vers eux. Comme le saint dans sa cellule, le trouvère ne vit que l'idéal qui lui avait été légué par la tradition; il ne chercha que son propre songe. Si les événemens qui le réveillaient au milieu de ce songe divin entrèrent pour quelque chose dans ses chants, ce fut à son insu. A travers le bruit des armées des croisés, il n'entendit que les pas des paladins sur la feuillée, dans les forêts enchantées d'Ardennes ou de Broceliande. Le treizième siècle, qui est pour nous aujourd'hui l'image de la foi, avait déjà son âge d'or, vers lequel il se retournait avec douleur. Cet idéal religieux que nous cherchons dans le moyen-âge, le moyen-âge le cherchait dans les temps qui l'ont précédé; et véritablement les grandes épopées de cette époque ne sont que l'expression de cet infini désir d'une condition qui n'a jamais été éprouvée, mais dont le christianisme avait éveillé l'idée. Elles prouvent irrésistiblement que les hommes n'étaient point frappés de la poésie qui se développait sous leurs yeux. Ils regrettaient une chose qui n'avait jamais été, qui ne pouvait pas être, et ce regret prodigieux d'un passé impossible

fut le principe et l'aliment de toute la poésie au moyen-âge. L'empire d'Arthus et celui de Charlemagne devinrent le paradis terrestre de la féodalité et du catholicisme. Toutes les pensées, repoussées de la réalité, se réfugièrent, comme des veuves et des orphelines, dans leurs châteaux imaginaires. L'un et l'autre, ils devinrent les rois de l'empire idéal, et chevauchèrent, entourés de leurs paladins, à travers la contrée des songes qui leur était inféodée. Chaque civilisation a commencé ainsi par se créer un passé imaginaire, l'Orient son Eden, la Grèce son âge d'or, Rome le temps d'Évandre. Arthus est l'Évandre du moyen-âge.

De cette vue générale si l'on descend à un examen plus détaillé, on s'aperçoit d'abord que ces deux noms d'Arthus et de Charlemagne, qui se partagent l'empire des songes, marquent deux systèmes différens de tradition, d'origine et d'art. Inconnus l'un à l'autre, ils règnent chacun dans un monde séparé; et tout le système religieux et politique du moyen-âge se trouve figuré dans ces deux vivans emblêmes.

Arthus, parmi les rochers de Cornouailles,

au milieu des paladins qui s'égarent dans les forêts primitives, est le vague représentant d'une nation perdue. Les souvenirs des peuples dépossédés par les invasions germaniques se sont rassemblés sous sa couronne ; les forêts enchantées, les chênes fatidiques, les sources qui provoquent les tempêtes, les nains errans sur les décombres, les serpens ensorcelés, les monstres de la mythologie des Celtes, voilà ce qui reste de ces souvenirs. Dans cet horizon imaginaire, Arthus, qui n'a rien de commun avec les chevaliers d'origine germanique, est le roi des songes de la population conquise. Il vit refoulé dans le pays de Galles, avec le peu de sujets qu'il a conservés, Parceval, Lancelot, Tristan, Yseult la blonde; fantômes d'un peuple évanoui, ils ne poursuivent que des fantômes.

Bien différent est Charlemagne. Maître du monde, dans ses voyages fabuleux, il erre librement des Pyrénées aux Ardennes, des Ardennes en Terre-Sainte. Ses grands vassaux, Renaud de Montauban, Aubry le Bourguignon, Guillaume, Olivier, les fils Aymon, installés

dans leur donjon, ont pris fortement possession du sol. Ils sont d'origine franke et barbare. Leurs exploits se rattachent à l'établissement de la féodalité. Ils en sont les champions et les héros.

Cette première différence en entraîne de plus grandes. Le personnage d'Arthus, plus imaginaire, se pliait plus facilement aux fantaisies des légendaires. De là son palais devient promptement un des centres de la poésie ecclésiastique. Son empire est celui de l'ascétisme et de la macération. Arthus est le roi de la légende; Charlemagne reste le roi du poëme héroïque. Comme il y avait dans la société deux principes fortement constitués, l'église et la féodalité, il y eut aussi deux mythologies, deux héros, deux systèmes de poésie épique, lesquels jusqu'au bout se distinguent l'un de l'autre par deux systèmes de rhythme et de versification.

Dans le cycle d'Arthus, la poésie de l'église s'est rencontrée quelque part avec un reste des croyances celtiques; le prêtre s'est uni avec le barde pour chanter ensemble le lai des tradi-

tions bretonnes. La légende du Saint-Graal (1), c'est-à-dire du vase mystique qui contient le sang du Christ, a grandi là peu à peu jusqu'aux formes de l'épopée; car tout ce système de poésie est subordonné à l'idée du calice de la passion, de la même manière que le moyen-âge tout entier s'agenouille devant les reliques du Calvaire. Voilà le but des courses, des épreuves, des combats des chevaliers; c'est d'aller en quête de ce talisman de douleur. Le mont, la plaine, la forêt, le château abandonné, le sentier, tout vous ramène au sang encore mal étanché du Golgotha. Dans mainte vallée passent des cavaliers taciturnes. De loin à loin, l'un d'eux demande à l'ermite le chemin de l'infini; l'ermite montre un sentier escarpé sur un mont sauvage. Le cavalier reprend, sans mot dire, son mystérieux voyage et disparaît. Sous cette forme, l'épopée ressemble à un prêtre templier; elle cache le cœur du moine sous la cuirasse et le haubert.

(1) Pour suivre l'histoire de cette légende, voyez l'Evangile apocryphe de Nicodème, cap. XIV et XV. — Acta sanctorum, III. Joseph. Arimath. Martii, tom. II.

Il y avait une autre forme sous laquelle le Graal, symbole de perfection, apparaissait aux chevaliers. C'était sous la forme d'une pierre précieuse. Les rubis, les diamans, les nobles métaux, gardés par des griffons, étaient alors doués de vertus divines (1), qui se montraient dans les incantations. L'émeraude donnait la chasteté; l'agate, l'éloquence; l'améthyste, la tempérance; le jaspe, la puissance; l'onyx, la beauté; le saphir, la paix. Le corail préservait de la foudre; la turquoise, des embûches; la calcédoine (2), des illusions; l'escarboucle, des fantômes; l'iris, des fausses ténèbres; la chrysolithe, des passions; la sardoine, de la tristesse; la topase, de la folie; mais c'était le Saint-Graal qui rassemblait toutes ces facultés, et d'autres plus célestes encore. Talisman de sainteté, d'amour, d'immortalité! le chevalier cherchait à travers monts et vaux, dans la nature, cette pierre précieuse, comme l'alchimiste cher-

(1) Absque dubio cœlesti virtuti deputandum. Albertus magnus.

(2) Calcidonius dicitur valere contra illusiones phantasticas et melancoliâ exortas. Albertus magnus.

chait dans son creuset la pierre philosophale. Cette tradition, à laquelle se rattache la philosophie d'Albert-le-Grand, et qui se lie à la mythologie arabe, à la science d'Avicenne, des mages et de l'Hermès égyptien, est le point par où l'épopée catholique s'allie à la poésie orientale. Ainsi, dans l'architecture gothique, l'ogive vous renvoie de Rheims à Damas et Ispahan.

Si l'on se contentait de chercher ce mélange du génie sacerdotal et arabe dans les poëmes de la langue d'oïl du douzième siècle, on ne l'y trouverait qu'à grand'peine; car la poésie, en France, est sortie de bonne heure du sein de l'église. Telle que les trouvères l'ont faite, elle est déjà toute profane et mondaine. Les chevaliers, il est vrai, poursuivent encore la recherche du saint vase; la lance sanglante du Calvaire brille encore au sein des nuits enchantées de Parceval. Mais, à chaque moment, le but sacré est oublié, et la galanterie chevaleresque distrait déjà les poursuivans de l'amour divin. Chrétien de Troie, qui a été dans le nord le chantre de ce cycle, ne conserve plus rien du génie sacerdotal. Si l'on ne considérait que ses œuvres, on

conclurait avec raison que ce génie n'a jamais existé. Rien n'arrête, rien ne précipite sur ses quatre pieds, son petit vers, qui, à l'origine, peut avoir été celui des proses rimées des chants d'église. Il va du même pas sans s'arrêter jamais, comme le palefroi amblant d'une noble demoiselle. Évidemment, le poète de Philippe-Auguste emploie à chaque instant des emblêmes sacrés qui ont perdu pour lui leur ancienne importance, soit que le génie des symboles répugne essentiellement à l'esprit français, soit que l'art au berceau ait déjà commencé à remplacer la foi.

Cette transformation de la poésie, qui d'ecclésiastique devint séculière, ne s'est pourtant pas opérée sans combats; il reste assez de monumens de cette lutte pour qu'elle soit hors de doute. La partie religieuse et sacerdotale qui a promptement péri dans l'épopée française, était celle qui était le plus conforme au génie de la vieille Allemagne; c'est aussi celle qui a été le mieux conservée dans les traductions tudesques faites par les poètes de l'époque des Hohenstauffen. Le Lohengrin et les deux poëmes d'Eschembach, le Titurel, le Parceval, tous com-

posés d'après d'anciennes versions françaises du cycle d'Arthus, ont fidèlement gardé le sens pieux des originaux. C'est là que l'on retrouve ces généalogies de rois servans de l'amour divin, qui, dans une éternelle macération, veillent sur le mont sauvage, auprès du vase sacré, le temple symbolique du Saint-Graal, les chevaliers, qui, sans vieillir, contemplent, pendant des siècles, la goutte de sang du calvaire. Tout ce mysticisme, si promptement aboli dans les imaginations champenoises et normandes, est surtout frappant dans le Titurel, poëme à la fois enfantin et gigantesque, dont l'auteur pouvait dire :

« Celui qui le lira, ou l'entendra, ou le copiera, son ame sera emparadisée. »

C'est dans ce même poëme que l'on retrouve cet élan d'amour religieux qui semble une variante du fameux chant de saint François d'Assise :

« L'amour dompte le chevalier sous son casque ;
L'amour ne veut point de partage dans sa gloire ;
L'amour comprend le grand et le petit ;
L'amour a sur la terre et dans le ciel Dieu pour compagnon ;
L'amour est partout, hormis dans l'enfer. »

Ici l'épopée chevaleresque se rencontre avec les hymnes de l'église, avec le génie de saint Bernard, de saint Thomas, de saint Louis; poésie immaculée de l'église militante et de l'amour divin; commencée en France, continuée en Allemagne, elle devait trouver sa forme achevée dans le pays de la papauté et dans le paradis de Dante.

Lorsqu'à l'amour de Dieu, qui faisait le fond de ces traditions, succéda l'idéal de l'amour humain, tout ce cycle de poésie perdit en un moment son caractère. Ce changement arracha aux poètes les plus religieux un cri de douleur. Au nom de la foi allemande, Eschembach s'éleva contre l'école nouvelle (1). Après lui, Dante (2) plongea dans l'enfer des voluptueux le cycle d'Arthus dégénéré de sa forme sainte. Pétrarque (3) ne fut pas moins sévère. Pourtant c'est par le dogme que le changement avait commencé. Marie venait d'être placée dans l'église

(1) Parzival, pag. 388.

(2) Dante. Inferno, 5, 6, 7.

(3) Petrarca. Trionfo d'Amore, cap. III-LXXIX.

à côté et souvent au-dessus du dieu jaloux des premiers siècles. Les hymnes de cette époque, l'*Ave Regina*, le *Salve Mater*, saluaient tous l'avénement de la reine des cieux. Les litanies de la Vierge retentissaient plus haut que les psaumes de Jehovah. L'Étoile matinale avait lui à l'horizon. La Tour d'ivoire s'était levée sur la montagne; le Vase d'élection s'était rempli jusqu'aux bords; la Rose mystique s'était épanouie; elle embaumait la terre. Partout la Madone d'Italie se substituait aux images lugubres du Christ des catacombes. Cette apothéose de la femme passa du dogme dans l'art et dans la poésie. Au lieu de l'emblême de la sagesse infinie, mille fantômes adorés, l'épouse du roi Arthus, la reine Genièvre aux mains plus blanches que fleurs d'été, la reine Yseult-la-Blonde, qui tient sa tête *encline*, la châtelaine de Vergy, la Dame du Lac, Berthe aux yeux plus vairs que faucons ni émérillons, Aude aux crins d'or, Alice au cœur dolent, Clarisse, Églantine,

Qui toujours sent un dard d'amour sous la mamelle,

et l'enchanteresse Morgane, et, à la fin, Béatrix

de Portinari, en qui semblent se résumer toutes ces images, remplirent peu à peu le paradis des poètes. Les sentimens continuèrent d'être infinis; mais l'objet de ces sentimens avait changé. Il arriva au moyen-âge tout entier ce qui arrive encore au petit nombre d'hommes jeunes dont le siècle n'abâtardit pas de bonne heure les facultés. L'ardeur céleste qui consumait les cœurs avait fini par se concentrer sur un objet terrestre; et, comme l'amour avait commencé par être tout divin, la langue qui servit à l'exprimer conserva long-temps l'empreinte et le caractère du culte. Le vase de la passion du Christ se remplit des philtres des enchanteresses et des larmes des amans. Cette révolution, qui en contenait tant d'autres, commença par la France. La femme remplaça l'église; le fabliau, la légende; le roman, l'épopée. Assise au festin de la Table-Ronde, la France goûta la première, sur les lèvres d'Yseult et de Tristan, le breuvage des voluptés condamnées. Dès ce moment, elle commença à oublier, avec eux, la coupe trop amère du Golgotha.

II.

Les poëmes du cycle de Charlemagne se distinguent tout d'abord des précédens. Ils portent une autre bannière; ils sont invariablement composés de vers de dix ou de douze syllabes (1). Avec leurs longues tirades, pendant lesquelles la même rime se reproduit et se répète sans relâche, à l'imitation de la poésie arabe, ils marchent pesamment, comme des chevaliers bardés de fer. Privée encore d'articulations mobiles, la langue se brise sous ce lourd vêtement d'airain. Nouvellement émancipée et naturellement forte, précise, héroïque, inflexible, encore grossière, mais jamais recherchée, à la fois tragique et enjouée, propre par là au grand récit, c'est un moule qui a été brisé avant d'avoir été achevé. Il n'en est rien resté depuis la Renaissance, Corneille, en qui survit le génie héroïque des trou-

(1) Dans les versions étrangères, cette règle n'est plus observée. Ainsi, le Titurel, qui appartient au cycle du Graal, est composé de grands vers. Au contraire, *Guillaume* a été traduit dans le petit mètre.

vères de Normandie, ayant donné à sa langue un rythme et un accent tout différent.

Par leurs sujets, ces poëmes n'appartiennent pas tous à l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux Mérovingiens et à Clovis, le *plus loyaux homme de France*, il y en a, au contraire, qui se rapportent à l'époque de Charles-le-Chauve. En général, tout le temps compris depuis la création jusqu'à l'avénement de la troisième race est un espace neutre, dont les trouvères se sont emparés. Ils en disposent à leur fantaisie. Mais la société, les mœurs, les habitudes qu'ils dépeignent étant partout les mêmes, leurs compositions, souvent différentes par le temps et par le lieu, appartiennent toutes à un même système. Elles doivent porter un même nom. Par le droit divin de la poésie, Charlemagne fut, préférablement à tout autre, élu roi de ce vague et incommensurable empire. L'importance personnelle et presque miraculeuse du fils de Pépin, les souvenirs de la féodalité naissante, surtout la lutte du mahométisme et du christianisme, dont on lui attribuait la plus glorieuse part, ne laissaient pas un autre choix

aux imaginations populaires. Il ne s'agissait plus d'ailleurs, comme dans le système d'Arthus, de poursuivre un vague idéal. L'objet de la nouvelle épopée était, au contraire, très réel. C'était le foyer même de la civilisation occidentale qu'il fallait défendre contre l'Orient. Le même intérêt, qui, chez les anciens, s'était attaché à la guerre de Troie, devait s'attacher, pendant le moyen-âge, au souvenir des guerres contre les Sarrasins. L'Ilion des trouvères fut toujours la cité catholique.

Ce qui donne, outre cela, le caractère épique à ces poëmes, c'est qu'ils sont un tableau complet du système féodal. Ni l'amour ni la religion n'y tiennent une grande place; au contraire, l'intérêt politique y passe toujours avant l'intérêt romanesque. L'anarchie du moyen-âge est le fond même du sujet. Chaque province de France est le centre d'une épopée, chaque duché a son héros; Huon de Bordeaux, Gérard de Roussillon, Guillaume d'Orange, Renaud de Montauban, Aymeric de Narbonne, voilà les héros de la langue d'oc; Aubry-le-Bourguignon, Garin de Lorraine, Richard de Normandie,

Raoul de Cambray, Thierry des Ardennes, voilà les héros de la langue d'oïl. Le grand fief de l'antiquité était aussi représenté par le personnage de l'imagination byzantine, Alexandre de Macédoine. Au sommet de cette féodalité idéale apparaît Charlemagne, à la barbe plus blanche que fleurs de lis; il préside solennellement et fastueusement à l'héroïsme de ses barons. Oisif et impuissant, il perd la France au jeu d'échecs. Il offre une couronne contre un cheval. Maugis l'emporte tout endormi dans le château de ses chevaliers rebelles. Incessamment il pleure, il se lamente, presque autant que l'Attila des *Nibelungen*. En un mot, l'auteur des Capitulaires, le grand empereur d'Eginhard, n'est plus, dans cette épopée, que l'image du roi féodal, abusé, moqué, bravé par ses turbulens vassaux. Cependant, les chartes et les diplômes ne marquent pas mieux les conditions des hommes que ne font ces poëmes. Les relations des seigneurs et des vassaux, des vassaux et des serfs, les hommages-liges, les droits d'aînesse, d'aubaine, d'épave, le système de la propriété, les obligations et redevances des fiefs, sont mis là partout

en action. On ne sent plus, il est vrai, l'exaltation d'amour qui est propre au cycle d'Arthus; mais on a devant soi le tableau de la famille féodale; non pas l'amant et la fiancée dans la forêt enchantée de Broceliande, mais le père, l'épouse, le fils, la sœur, au grave foyer du châtelain. Par-dessus tout, la vie extérieure du moyen-âge est peinte en couleurs très vivaces, comme elle l'est sur les vitraux ou dans les vignettes des manuscrits. C'est dans ces longs récits que se retrouvent à leur place le baron dans sa tour, la guette sur les crénaux, le saint dans son monastère, les dames au clair visage cueillant les fleurs de mai, ou du haut des balcons, attendant les nouvelles, l'ermite au fond du bois qui lit son livre enluminé; la demoiselle sur son palefroi pommelé; les messagers, les pèlerins, les nains assis à table et devisant dans la salle pavée; le bourgeois sous la poterne, le serf sur la glèbe; les pavillons tendus au vent, les enseignes brodées et dépliées, les chasses au faucon, à l'émérillon; les jugemens par le feu, par l'eau, par le duel; les plaids, les joûtes, les épées héroïques; la Durandal, la Joyeuse, la

Hauteclaire; les chevaux piaffans et nommés par leurs noms, à l'instar d'Homère, le Bayard des fils Aymon, le Blanchard de Charlemagne, le Valentin de Roland; tout ce qui accompagnait et suivait les disputes des seigneurs, défis, pour-parlers, injures, prises d'armes, convocation du ban et de l'arrière-ban, machines de guerre, engins, assauts, pluies de flèches d'acier, famines, meurtres, tours demantelées; c'est-à-dire le spectacle entier de cette vie bruyante, silencieuse, guerrière, où tous les extrêmes étaient rassemblés; en sorte que ces poëmes, qui semblaient extravaguer d'abord, finissent souvent par vous ramener à une vérité de détails et de sentimens plus réelle et plus saisissante que l'histoire.

Tous les sujets que pouvait fournir le moyen-âge étaient ainsi traités par les trouvères; mais dans ce grand nombre de thèmes principaux, il y en avait un auquel ils revenaient sans cesse; ils ne pouvaient ni l'épuiser, ni le quitter quand ils l'avaient touché; c'étaient les joûtes et les batailles, non pas combats de galanterie, mais combats à outrance. Le génie guerroyant de la

France respire principalement dans ces valeureux poètes. Ajoutez que leur langue de fer les secondait à merveille; pauvre en moralités, singulièrement riche et à l'aise, quand il s'agit d'armures, de hauberts rompus et démaillés, de sang vermeil, de vassaux navrés et de cervelles répandues. Aussi, au milieu de leurs interminables épopées, où souvent ils sommeillent comme leur ancêtre Homère, le signal de la bataille est-il toujours pour eux le réveil du génie. Un enthousiasme sincère les possède; ils trouvent des lumières soudaines au plus fort de la mêlée. On pourrait leur appliquer ce que Napoléon disait de l'un de ses lieutenans : ils excellent à communiquer l'étincelle électrique aux hommes et aux chevaux. Des prouesses d'imagination les égalent à leurs héros, car ils sont eux-mêmes les chevaliers errans de l'art et de la poésie. Malgré toutes les difficultés d'un idiome embarrassé, leurs fières fantaisies éclatent par de grands traits, comme la Durandal hors du fourreau. Sans le secours de l'art, ils combattent, à proprement dire, nus et sans armes; et par la seule vaillance de la pensée, ils s'élèvent à un sublime

naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux. Qu'importe, direz-vous? il mentaient aux événemens. Oui, mais encore une fois, sous ce mensonge, il y avait une vérité plus vraie que l'histoire; et dans ces vers incultes, vous respirez, avec le génie de la force indomptée, l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature abaissée et corvéable. Poésie, non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules.

Roland, à Roncevaux, est resté seul vivant de toute l'arrière-garde avec l'archevêque Turpin. Les Sarrasins vont l'atteindre. L'archevêque est descendu dans la vallée pour lui chercher à boire. Roland évanoui se relève sur son séant; il sonne de son cor d'ivoire pour appeler Charlemagne à son secours. Dans ce dernier moment, il adresse ses adieux à son épée, sa fameuse Durandal. De peur qu'elle ne tombe entre les mains des mécréans, il veut la rompre contre le rocher; mais c'est le rocher qui se brise. A la fin, il l'enfonce jusqu'à la garde dans le granit; il la met en pièces en la tournant dans ses mains.

Après cela il souffle de nouveau dans son cor jusqu'à ce que sa poitrine se brise. Et ce grand cri, plus fort que celui d'Achille, retentit dans toute la chevalerie et la noblesse de France jusqu'à la fin du moyen-âge. Voilà le grand vassal seul avec lui-même et son épée.

Le duc Guillaume défend, lui seul, les approches de sa ville contre l'armée innombrable des Sarrasins. Son neveu, encore enfant, est blessé à ses côtés. Il le prend sur ses épaules; il combat de l'autre main et se retire à pas lents, poursuivi par une nuée d'ennemis. La duchesse, du haut des créneaux, le voit sans le reconnaître. Les ennemis l'entourent. Il frappe à grands coups à la porte. « Ouvrez, dit-il, je suis Guillaume. — Non, vous n'êtes point Guillaume, répond la duchesse en refusant d'ouvrir. Ce n'est pas Guillaume qui fuirait devant une armée. » Poussé à bout par ces paroles, le duc s'élance au milieu des mécréans. Il les disperse, il les pourfend, après quoi il revient vers la duchesse en victorieux. Voilà l'héroïsme dans la famille féodale.

Au milieu d'une bruyère, deux paladins de

Charlemagne, Olivier et Roland, sont aux prises l'un contre l'autre. Le combat dure depuis un jour entier; les deux chevaux des chevaliers gisent à leurs pieds; le feu jaillit des cuirasses bosselées; le combat dure encore; l'épée d'Olivier se brise sur le casque de Roland. — « Sire Olivier, dit Roland, allez-en chercher une autre, et une coupe de vin, car j'ai grand'-soif. » Un batelier apporte de la ville trois épées et un bocal de vin. Les chevaliers boivent à la même coupe; puis, le combat recommence. Vers la fin du second jour, Roland s'écrie : — Je suis malade, à ne vous le point cacher. Je voudrais me coucher pour me reposer. Mais Olivier lui répond avec ironie : — Couchez-vous, s'il vous plaît, sur l'herbe verte. Je vous éventerai pour vous rafraîchir. Alors Roland, à la fière pensée, reprend à haute voix : — Vassal, je le disais pour vous éprouver. Je combattrais encore volontiers quatre jours sans boire et sans manger. En effet, le combat continue. Plusieurs événements du poëme se passent, et l'on revient toujours à cet interminable duel. Les cottes démaillées, les écus brisés, rien ne le ralentit.

Le soir arrive, la nuit arrive, le combat dure toujours. A la fin, une nue s'abaisse du ciel entre les deux champions. De cette nue sort un ange. Il salue avec douceur les deux francs chevaliers : au nom du Dieu qui créa ciel et rosée, il leur commande de faire la paix, et les ajourne contre les mécréans à Roncevaux. Les chevaliers, tout tremblans, lui obéissent; ils se délacent l'un à l'autre leurs casques; après s'être entrebaisés, ils s'asseyent sur le pré en devisant comme de vieux amis. Voilà le seigneur féodal dans ses rapports avec Dieu. Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique? Le tremblement de ces deux hommes invincibles devant le séraphin désarmé (1), n'est-ce pas là une invention dans le vrai goût de l'antiquité, non romaine, mais grecque; non byzantine, mais homérique? Or, il y en a un grand nombre de ce genre dans les trouvères.

Si l'on demande quel rang ils occupent dans l'art, à moins d'être ébloui par le fanatisme

(1) Voilà un sujet de tableau tout trouvé. Il me semble fait pour tenter un grand peintre.

commun aux érudits, on ne peut les mettre au rang des poètes des âges savans et cultivés. Leur place est celle des rapsodes avant Homère, ou des peintres toscans avant Giotto et Orcagna. Quelques-uns d'eux avouent franchement que leur art est surtout un métier; et l'auteur des *Quatre fils Aymon* termine en demandant *or et argent assez*,

Pour donner aux fillettes et maint bon compagnon.
Car c'est tout ce qu'il aime : que vous célerait-on ?

Il est certain que les trouvères résumaient des chroniques fabuleuses auxquelles ils ajoutaient de leur chef peu de circonstances vraiment nouvelles. Les personnages et les types principaux qui doivent remplir la scène épique ont été créés ou plutôt évoqués par eux. Les temps qui suivront accepteront tous ces types, sans presque en inventer un seul. Mais l'art n'a point encore réellement varié ces figures. Sous leurs casques, tous les chevaliers sont semblables; et la poésie, sans nuances, sans expression individuelle, tient encore, comme Clorinde, sa visière baissée. Le nain parle comme le géant, le seigneur comme

le serf; formes à moitié ébauchées, qui ne peuvent se soulever de l'abîme, chaos balbutiant d'où doit sortir le monde de Dante, d'Arioste, de Boccace, de Spencer, de Caldéron, de Shakspeare. Au milieu de cette création à demi née, vrai pandemonium de l'épopée, où toutes les larves s'agitent, c'est à peine si le caractère de chaque trouvère peut être distingué. Plusieurs générations continuent l'une après l'autre le même poëme, et la différence des hommes et des temps ne devient pas plus sensible. Œuvres sans auteurs, elles appartiennent à tous, comme l'architecture anonyme des cathédrales, qui semble avoir été bâtie sans architecte.

Quoi qu'il en soit, ces poëmes n'ont pas toujours été scellés, comme aujourd'hui, sous l'or des manuscrits. Nous ne possédons plus que la lettre morte de ces rapsodies qui tenaient beaucoup du caractère de l'improvisation. Elles ont été en partie chantées, et les contemporains n'étaient point frappés comme nous le sommes du dénuement de l'expression, qu'une foule de circonstances servaient à relever. Si l'on veut même se faire une juste idée de l'effet que ces

poëmes pouvaient produire, il faut se représenter le concours solennel des fêtes qui les environnaient.

Pendant six mois d'hiver, le château féodal était resté enveloppé de nuages. Point de tournois, point de guerre; peu d'étrangers et de pèlerins; de longs jours monotones, de tristes et interminables soirées mal remplies par le jeu d'échec. Enfin, le printemps avait commencé; la châtelaine avait cueilli la première violette dans le verger. Avec les hirondelles on attendait le retour du troubadour ou du trouvère. Par un beau jour du mois de mai, ce dernier envoyait ses chanteurs et ses jongleurs réciter ses anciens romans aux bourgeois et au menu peuple dans l'intérieur des petites villes. Pour lui, il suivait la rampe escarpée qui menait au château. Sans demeurée, dès le soir de son arrivée, les barons, les écuyers, les demoiselles se réunissaient dans la grande salle pavée pour entendre le poëme qu'il venait d'achever pendant l'hiver. Le trouvère, au milieu de l'assemblée, ne lisait pas, il récitait. Mais quand son récit s'élevait, il chantait par intervalles, en s'accom-

pagnant de la harpe ou de la viole. Son début était plein de fierté et de naïveté. C'était en même temps un tableau de l'assemblée.

Seigneurs, or, faites paix, chevaliers et barons,
Et rois et ducs, et comtes et princes de renoms,
Et prélats et bourgeois, gens de religions,
Dames et damoiselles, et petits enfançons.

Souvent il avait composé son poëme par l'ordre du seigneur, qui lui avait prêté la chronique dans laquelle était contenue la tradition du sujet. Souvent les ancêtres de son hôte y figuraient. Dailleurs, les lieux voisins, les petites villes, les bourgs, les moustiers, les monastères y étaient désignés par leurs noms. Celui de France n'était jamais prononcé sans être accompagné d'un titre d'honneur : c'était la *douce*, ou la *plaisante*, ou la *louée*, ou l'*honorée*. Le trouvère parlait à ses auditeurs de ce qu'ils aimaient et connaissaient le mieux, de joûtes et de batailles. Les qualités qu'il donnait à ses héros étaient peu variées, mais singulièrement frappantes et énergiques. A la *fière pensée*, hardi *comme lion*, à guise *d'homme fier*, à guise *de san-*

glier (1), ces expressions et d'autres semblables, revenaient souvent dans ses descriptions. Il racontait ainsi les grands faits d'Olivier, qui, navré à mort, se relève de son lit pour défier le géant, chef des Sarrasins; ou les larmes du cheval Bayard, que les écuyers saignent pour boire son sang, pendant que la famine est au château de Renaud; ou la prise de Barbastre, ou la bataille d'Alichamp, ou l'arrivée de la fille de l'émir dans la prison des chevaliers, ou la plainte de Charlemagne, en entendant le cor de son neveu Roland. Au milieu des traditions qui se mêlent, il était souvent impuissant à régler ce désordre. Il se contentait alors de répéter à la bruyante assemblée : Oyez, seigneurs! Et cette formule féodale suppléait à presque toute autre combinaison d'art. C'était le contraire à des époques de décadence. Les idées du poète étaient fécondes, ses sujets innombrables; sa langue seule était pauvre et pliait sous le faix. Du moins, elle ne détonnait jamais, et c'est une question de savoir si cette

(1) Dante dit : *A guisa di leone.*

rudesse inculte ne valait pas bien souvent l'affectation de l'élégance moderne. L'accent et le rhythme, auxquels la foule est surtout sensible, se marquaient par des procédés qui nous semblent aujourd'hui barbares, mais qui étaient alors tout puissans. En frappant vingt, quarante, soixante fois de suite et sans relâche la même rime, le vers finissait par graver la mesure dans l'oreille endurcie des vieux barons; il retentissait ainsi, dans ces assemblées guerrières, comme l'épée sur l'écu dans un tournois. A la voix du chanteur, chaque objet rendait un écho sonore. Le château crénelé, le vent qui soufflait dans les salles, les aubades des guettes sur les tourelles, le bruit des chaînes des ponts-levis, tout cela faisait en quelque sorte partie de son poëme. Ce qu'il ne disait pas, les choses et les souvenirs des auditeurs le disaient à sa place. Quand l'automne approchait, le trouvère était à la fin de son récit; il partait enrichi des présens de son hôte. C'étaient des vêtemens précieux, de belles armes, des chevaux bien enharnachés. Quelquefois il était fait chevalier, si déjà il ne l'était. Souvent il emportait avec lui

l'amour de la châtelaine; puis, lui absent, le manoir avait perdu sa voix; tout retombait, jusqu'à la saison nouvelle, dans le silence et la monotonie accoutumée.

La carrière fabuleuse des héros du cycle carlovingien se terminait en général dans le couvent; en sorte que cette épopée finissait comme avait commencé celle d'Arthus, c'est-à dire par la légende. Charlemagne est canonisé. Le géant des Sarrasins, Fierabras, se convertit et monte au ciel. Au déclin de leur vie, Guillaume d'Orange, Renaud de Montauban, Oger le Danois, se font moines de l'ordre de Saint-Benoît. C'était aussi la fin ordinaire des trouvères. Quand l'haleine venait à leur manquer, trompés par leur gloire éphémère, harassés et contrits, ils se réfugiaient dans le cloître. Tout sortait de l'église; mais aussi tout y rentrait. Le poète y suivait son héros.

III.

C'est une grande question de savoir qu'elle fut la première origine de ces poëmes. Assuré-

ment, les traditions ont flotté long-temps dans les esprits, avant de prendre la forme qu'elles ont revêtue au douzième siècle. Dans ce chaos, il y a des parties celtiques, bretonnes, provençales, frankes, byzantines, arabes, païennes, chrétiennes. De là, avec d'égales raisons, on peut en attribuer la première invention à des pays et des génies très différens. L'épopée du moyen-âge est aussi complexe que l'architecture même. Tous les peuples ont travaillé au plan de la cathédrale; tous ont coopéré par quelque point à l'ébauche de l'épopée catholique et féodale. A l'égard de la forme, il était naturel qu'elle fût d'abord imposée par les poètes les plus précoces, les plus industrieux dans le mécanisme de l'art, surtout les plus voisins des traditions de l'antiquité. Le témoignage des Meistersaenger (1) et le savant travail de

(1) « De Provence en terre tudesque nous sont venues les vraies traditions. » Parzival, pag. 388. — Ces expressions d'Eschembach (1215) ont long-temps paru trancher la question, car elles semblaient indiquer que l'auteur avait puisé son sujet dans un poëme provençal ; mais il n'en est rien. Dans un passage cité, l'année dernière, par M. Lachmann,

M. Fauriel ne permettent guère de douter que les Provençaux aient été les créateurs du mécanisme épique. Si d'ailleurs on compare les poëmes de la langue d'oc et ceux de la langue d'oïl, on s'aperçoit bientôt que les épithètes et les comparaisons convenues, les fins de vers fréquemment employées, les refrains, les habitudes et idiotismes particuliers aux trouvères, ont été littéralement transportés d'un dialecte dans l'autre. Le rhythme une fois trouvé et reconnu, le branle fut donné; de toutes parts, les épopées locales se formèrent comme d'elles-mêmes. Le verbe avait été prononcé, le chaos s'organisa. Il en fut

Eschembach affirme positivement que l'ouvrage de Guyot le Provençal, où il a puisé le sien, était écrit en français :

> Kyôt ist ein Provenzâl ;
> . . . .
> Swaz er *en franzoys* dâ von gesprach.
> (Parzival, pag. 202.)

Et, en effet, presque tous les mots étrangers dont se sert le poète allemand appartiennent au dialecte du nord. Cette observation importante, et qu'il est facile de vérifier, a été faite d'abord par M. Lachmann, dans sa belle édition du Parceval, préface, pag. 25.

de la poésie comme de l'architecture. Quand l'ogive se fut élevée en un point, elle se trouva par miracle couvrir toute l'Europe occidentale. Ainsi des épopées. Le nord ne traduisit pas le midi, ni le midi le nord; mais le problème de l'art une fois résolu par le rhythme et l'accent musical de la Provence, la langue du moyen-âge fut miraculeusement déliée. Le poëme qui, depuis long-temps, se préparait au fond des cœurs, éclata de toutes parts, et presque à la fois, en des langues différentes.

Non seulement les provinces du nord rivalisèrent avec celles du midi; mais tous les peuples de l'Europe occidentale, Allemands, Anglais, Danois, Italiens, Espagnoles, peu à peu ébranlés par cette cadence, se mirent à la suivre et à la répéter en chœur. Chacun d'eux plia sa langue au mode de la France, et redit à son tour les aventures du Graal et celle du fils de Pépin. En ce temps-là, les nations jouaient avec les mêmes songes. Une même foi, un même amour, les rassemblaient encore. La France, qui devait plus tard les entraîner dans la vie politique, les entraînait alors dans la région des

fables; et cette unité de la poésie annonçait par avance l'unité de la civilisation moderne.

De nos jours, la critique allemande a la première donné l'exemple de publier des textes complets de ces différentes versions. Elle a fourni par là une base à l'étude des littératures comparées du moyen-âge. Seulement, on s'étonne qu'elle ait mêlé si fréquemment à ces questions des origines, les passions et les antipathies d'un autre âge. Trop souvent on pourrait résumer comme il suit ses remarques sur la poésie d'Arthus et de Charlemagne : Tout ce qui, dans l'épopée chevaleresque au moyen-âge, est grandeur, pureté, chasteté, sainteté, est l'*élément* allemand. Tout ce qui, dans la même épopée, est immoralité, monotonie, corruption, insipidité, est l'*élément* français. Pourquoi faire ainsi remonter au maillot les rancunes des peuples vieillis?

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les poètes français, dans le cycle guerroyant de Charlemagne, n'ont été surpassés de leur temps par aucun de leurs imitateurs. Dans le cycle d'Arthus, ils ont, de l'aveu des Meistersaenger,

combiné toute la fable ; ils ont inventé tous les événemens. Mais sur le fond des imaginations provençales et normandes, les Allemands ont jeté une végétation efflorescente, à la manière des ornemens répandus sur l'ogive d'abord nue du douzième siècle. Les Meistersaenger ont été, en quelque sorte, les imagiers et les foliaciers de ce genre de poésie. Ils en ont aussi, comme il a été dit ci-dessus, conservé le sens austère et religieux. D'ailleurs, moins agile, moins gracieuse, moins naïve que celle de Chrétien de Troie, la langue d'Eschembach, est, par compensation, plus étendue, plus élevée et plus grave. Les trouvères allemands ont prêté à la poésie française un panthéisme enfantin qu'elles ne connaissait pas. Cette sympathie vague des fleurs, des ruisseaux, des forêts avec les héros provençaux et bretons, appartient entièrement aux traducteurs. Je citerai de cela un seul exemple ; mais il est frappant, et tiré du poëme le plus populaire du moyen-âge.

Tristan et Yseult-la-Blonde, après avoir bu le breuvage enchanté, se sont enfuis au fond des bois. A peine arrivé dans ces solitudes, le Tris-

tan français est obsédé par les difficultés de la vie matérielle. Pour protéger la vie d'Yseult, il déploie une extrême activité. Il ne quitte pas son arc; les aboiemens de son lévrier retentissent à côté de lui dans la forêt. De ses flèches empennées, il poursuit les daims, les cerfs, les chamois. Il rapporte à la reine sa proie saignante. Il la prépare de ses mains, à la manière d'Achille et ce genre de vie finit par devenir si difficile à supporter, qu'il le quitte à la première occasion.

Bien différent est le poëme de Gottfried de Strasbourg. Ses deux amans ne boivent ni ne mangent. Si vous demandez comment ils se nourrissaient, dit le vieux poète d'Alsace, c'est moi qui vous le dirai : au fond des forêts et sous la ramée, ils trouvaient un meilleur breuvage que sur la table d'Arthus; c'était la douce confiance, l'amour (1) embaumé; ils avaient pour serviteur l'ombre et le soleil, le vert tilleul, la rivière et la source, l'herbe, la feuille et le bourgeon. Pour messagers, ils avaient aussi le petit et pur rossi-

(1) Diu gebalsamite minne. Gottf v. Strasb., p. 230.

gnol, l'alouette et la linote, et les gais oiselets des bois. Mainte douce langue *chantait* et *déchantait* pour eux (1). L'arbre, le pré verdoyant, la fleur sous l'herbe, et la douce rosée, leur souriaient quand ils passaient : que leur fallait-il davantage?

Les différences des deux peuples ne sont-elles pas déjà toutes marquées dans cet exemple? Ce Tristan, chasseur industrieux, si vite rassasié de son idéal solitaire, si empressé à retourner parmi les paladins au milieu des tournois, n'est-ce pas le génie de la France elle-même, si promptement lassée des forêts enchantées du moyen-âge, si avide de la vie active des temps modernes? Au contraire, ce Tristan, perdu dans ses rêves, qui, au lieu de son arc, emporte sa harpe dans les bois, qui vit éternellement d'un invisible souffle, qui passe les heures et les jours à s'enivrer du breuvage de ses pro-

(1) Ces mots français, ainsi qu'un grand nombre d'autres (même des vers français tout entiers), sont dans le texte de Gottfried. Je remarque qu'on ne les retrouve pas dans le passage correspondant du poëme français. Gottfried aurait donc eu sous les yeux un autre poëme que celui dont il nous reste des fragmens, et que l'on attribue à Chrétien de Troie.

pres désirs, pour qui la blonde Yseult remplace tous les paladins de la chevalerie, et tous les bruits du siècle, ce Tristan, on pourrait dire ce Werther de la chevalerie, contemplatif, oisif, n'est-ce pas l'Allemagne telle qu'elle devait nous apparaître plus tard? Et n'est-il pas sensible que de ces deux poésies, la première, en grandissant, ira aboutir au sensualisme de Voltaire, et la seconde au panthéisme de Goëthe? Si l'on pouvait comparer les versions italiennes, danoises, anglaises, on arriverait à des résultats analogues. Les instincts et les tempéramens des peuples se trahiraient ainsi dès leur berceau.

Maintenant, je suppose qu'après le long travail des trouvères, la France, au foyer de toutes les traditions épiques, eût produit un homme capable de les résumer dans un monument durable. Je ne crois pas qu'en aucun temps, poète eût trouvé sa tâche plus avancée. D'une main hardie, il se serait emparé des ébauches que le siècle produisait partout en Europe. Souvent, il ne fallait à ses ébauches qu'un trait de plus pour sortir de la barbarie et s'élever aux

formes d'un art indestructible. L'Homère féodal eût absorbé ainsi le génie épars des rapsodes de la féodalité. Dans la lutte de Mahomet et du Christ, était naturellement contenue l'unité de son sujet. A ce fondement il eût rattaché les épisodes innombrables qui s'en étaient séparés, et auxquels il ne manquait rien que la main du maître pour s'ordonner entre eux. Cet Arioste sérieux, que j'imagine ici, eût mêlé dans une même action le cycle d'Arthus et le cycle de Charlemagne, c'est-à-dire l'église et la féodalité, le nord et le midi. En même temps que la monarchie réunissait les provinces, il eût absorbé tous les fiefs de poésie dans un poëme-roi; et sous cette forme, l'épopée eût été l'image et la réalisation anticipée de la société française. N'oubliez pas que la langue propre à ce monument était plus qu'à demi achevée. Le rhythme avait été créé par l'instinct des troubadours et par l'imitation des chants mauresques. Quant au caractère de la stance épique, il semblait indiqué et préparé par les tirades où dominait dans la rime continue un son fondamental. Que fallait-il à ces vers du poëme de Roncevaux, d'une

partie de Guillaume, de Gérard de Vienne, de Garin le Loherain, de Renaud de Montauban, de Fierabras, pour se dépouiller de leur enveloppe grossière? Ils contenaient tous les rudimens d'une langue héroïque. Quoi de plus? Les ébauches étaient préparées; tous les fils étaient tendus. Pourquoi l'artiste a-t-il manqué à l'œuvre? Faute d'un homme, le travail des générations est demeuré stérile. Nous voyons aujourd'hui les membres épars du poème; mais le poëme, qui le verra jamais? Ni demain ni plus tard, la vie ne reviendra à ces généreux trouvères, Adenez le Roy, Girardin d'Amiens, Huon de Villeneuve, Jehan de Flagy, ni à tant d'autres dont je voudrais savoir les noms pour les redire. Un insondable oubli pèse également sur eux tous; et pourtant ils furent poètes. Plus d'un noble cœur, en les entendant, a battu sous la cuirasse; plus d'un homme de fer a pleuré sous sa visière. Eux-mêmes, que de fois n'ont-ils pas été troublés et exaltés par l'écho de leur voix? Ouvriers de génie, ils sont morts secrètement, sans souci, confians dans le maître qui devait couronner après eux leurs travaux commencés; et le maî-

tre n'est pas venu; et plus vains que les fables qu'ils ont chantées, personne n'a achevé leur œuvre, ni ne se souvient de leur œuvre; et aujourd'hui tant d'efforts, tant de saintes inventions des peuples, tant de vaillantes images, tant d'héroïques traditions, bien faites pour encourager et enhardir à tout jamais le cœur des hommes, resteront évanouies, parce qu'il a manqué une bouche pour les répéter et leur prêter le secours souvent profane de l'art. La Babel du moyen-âge a été élevée jusqu'à effleurer le ciel; mais avant de le toucher, elle a croulé en cendres, et ceux qui en montrent les restes doivent s'apprêter à être raillés par une postérité incrédule.

Le fatalisme historique, je le sais bien, démontrera magistralement que si cette œuvre a manqué, ça été pour le plus grand bien des générations suivantes et de la nôtre en particulier; que c'eût été un immense malheur pour la France de posséder un poëme dantesque, lequel eût imposé à sa langue le sceau du moyen-âge, et l'eût inféodée comme l'italienne à l'imagination et à la poésie. Nous conviendrons, tant qu'on voudra, que la France a couru cet énorme

danger; et même en secret, les portes closes, nous regretterons de n'avoir pas à endurer cette infortune.

Au reste, ces rapsodies n'ayant pas été recueillies quand le génie des temps le permettait, elles durent promptement se transformer et disparaître. Les poètes du moyen-âge croyaient sincèrement avoir exprimé tout ce qu'ils voyaient ou sentaient dans leurs cœurs. Les hommes auxquels ils s'adressaient le croyaient avec eux. Mais le jour où les salles des châteaux se dépeuplèrent, où le concours d'objets qui donnait à ces fêtes de poésie une puissance éphémère vint à changer, ce jour-là, il ne resta qu'une ébauche monotone et muette, à la place de l'épopée qu'avaient entendue ou cru entendre les hommes d'un autre siècle. A mesure que la société féodale déclina, ses poëmes, déchus des vers à la prose, disparurent comme elle. La France ne devait avoir ni sa charte des barons comme l'Angleterre, ni sa *Comédie divine* comme l'Italie. Appelée à ruiner le passé, il semble qu'elle ne devait laisser en arrière aucun établissement durable.

Le tiers-état qui surgissait ne pouvait guère

nourrir un amour profond pour ces épopées dans lesquelles il ne jouait que le rôle du serf. Ce n'était pas pour lui qu'elles avaient été composées. Il n'y trouvait que le tableau de son abaissement. Outre cela, il s'était fait sa propre poésie dans l'apologue et la grande composition *du Renard*; poésie corvéable et mainmortable qui n'ose pas s'exprimer par une bouche humaine; quand elle sera affranchie, c'est à elle que se rattachera La Fontaine.

Quelques lambeaux de l'épopée sérieuse survécurent par hasard. Au plus haut du paradis, Dante rencontre Roland dans l'étoile de Mars, Guillaume dans l'étoile de Jupiter. Le grossier Obéron du onzième siècle reparaît dans une *Nuit d'Eté* de Shakspeare, Fierabras dans un des mystères de Caldéron, Charlemagne dans Boiardo, Pulci, Arioste, Cervantes; voilà les miettes tombées de la table d'Homère.

Il y avait, au reste, dans le sublime du treizième siècle, un côté ridicule qui devait finir par être découvert. Pour que les esprits n'en eussent pas été frappés plus tôt, il fallait même qu'ils fussent aussi sincèrement préoccupés

qu'ils l'étaient en effet. Ces anachronismes qui supprimaient le temps, cette géographie héroïque qui supprimait l'espace, ne pouvaient pas toujours durer. L'ignorance céleste sur laquelle tout reposait devait cesser un jour; et alors le rire allait remplacer les éternelles larmes des amans de Cornouailles. O rire plus amer que les pleurs! renaissance plus triste que le tombeau, quand le calice du Graal se remplit du vin de Toscane, et que les lèvres ascétiques y burent l'oubli de l'antique espérance! la menace comme les promesses, la foi des vivans comme la foi des morts, tout avait été déçu. Ni le monde n'avait fini à l'heure publiée par le *Dies iræ*, ni les morts trop attendus n'étaient ressuscités, ni Arthus ne s'était réveillé dans la forêt de Bretagne. Sur le tombeau de Tristan et d'Yseult, le lierre et la rose s'étaient flétris l'un l'autre. Au sommet du *Mont-Sauvage*, le fantôme de l'idéal avait disparu avant d'avoir été atteint par la chevalerie. Qui pourrait dénombrer les désenchantemens de l'homme à la fin du moyen-âge? et que sont les nôtres à côté de ceux-là? Le quinzième siècle et le seizième s'en vengèrent par un rire

héroïque. C'est du milieu des démocraties d'Italie que sortit la première satire du grand poëme de la féodalité. Pulci est du pays de Savonarole et de Machiavel. Après lui, Arioste et Cervantes se partagèrent la double épopée de la chevalerie. Dans ce dernier moment, la division primitive des deux cycles fut encore maintenue, et la raillerie consommée avec une étiquette royale. Roland Furieux resta le neveu de Charlemagne et représenta tout le cycle évanoui des Carlovingiens. Quant à don Quichotte, poursuivant à travers monts et vaux son idéal inaccessible, qui ne reconnaît le dernier né de la famille des paladins d'Arthus et du Saint-Graal ? Je voudrais que quelqu'un racontât les expériences qu'il a fallu au monde pour descendre peu à peu de Parcevalle-Gallois à Gargantua et à Grandgousier, et de Béatrix de Portinari à Dulcinée du Toboso.

Par degrés, la poésie féodale tomba dans un si grand oubli, qu'autant eût valu qu'elle n'eût pas existé. Depuis Malherbe, tout data de la Renaissance. Contre les analogies manifestes de l'histoire, il demeura décidé que, par une exception sans exemple, la poésie en France était

née en l'an 1510 environ, de l'épigramme et du sonnet, dans le cabaret des écoliers de Paris. Tout son passé chevaleresque lui fut retranché. Villon et Marot furent les vénérables aïeux, à barbe blanche, qui présidèrent à ce berceau et le tachèrent de lie. Avec moins de préoccupation, il eut été possible de s'apercevoir que le madrigal, le sonnet, la ballade affectée, l'épître, le triolet, et les autres formes artificielles de ce temps-là, annonçaient la décadence d'un art ancien, aussi bien que les essais d'un art nouveau. Par delà les poètes des Valois, auraient apparu les poètes de Philippe-Auguste.

En effet, si quelque chose doit être conclu de tout ce qui précède, c'est que la poésie en France n'a pas eu de moindres origines que dans le reste de la société chrétienne. Elle n'est pas de plus chétive lignée que l'italienne, l'espagnole, l'allemande, l'anglaise. Elle est née dans le berceau commun à tous, dans l'église. Avec la féodalité, elle a grandi hors des villes, dans les châteaux, parmi les chants des troubadours et les pompes des fêtes provinciales. Au treizième siècle, elle est parvenue avec la constitution du

moyen-âge, à une sorte de maturité. Après cela, elle a, comme une littérature formée, parcouru les longues phases du sophisme et de la décadence; le roman ergoteur de la Rose appartient à ce déclin. Les fabliaux du seizième siècle sont les épisodes détachés du grand poëme du treizième. Villon, Marot, Saint-Gelais, ces prétendus ancêtres, ont perdu déjà la trace du passé. De l'épopée, ils sont descendus au madrigal; de la simplicité débonnaire des romans de chevalerie, à la mignardise du rondeau. Ingénieux et subtils dans le mécanisme des vers, ce qui leur manque, c'est la pensée. Toutefois, jusque sous la Ligue et Louis XIII, un reste du vieux génie héroïque se perpétue emphatiquement dans les Amadis. En ce moment, le fantôme des traditions disparaît, avec la féodalité, sous Richelieu.

En un mot, la poésie française a eu deux époques principales, l'une toute féodale, au temps des croisades, l'autre toute royale, au siècle de Louis XIV. L'intervalle qui les sépare comprend la dissolution de la première et l'avénement de la seconde. De plus, ces deux époques n'ont

entre elles presque aucun rapport de continuité dans les formes, l'une n'étant point renfermée dans l'autre, ni produite par l'autre; et ce divorce apparent d'avec la tradition est ce qui donne à la poésie en France un caractère particulier et presque unique en Europe.

Faut-il regretter que le siècle de Louis XIV ait en partie rejeté le passé national, et qu'il se soit plié aux formes de l'antiquité, au lieu de continuer l'œuvre ébauchée du moyen-âge? Cette question, qui est au fond celle de la société française, en renferme mille autres. Elle se résout par cette unique considération, que le retour à la tradition était impossible; il n'y avait plus aucune convenance entre la naïveté des traditions ecclésiastiques et chevaleresques, et le scepticisme pieux auquel on touchait alors. Si la France eût tenté de recommencer son passé et de remonter à son âge d'innocence, elle n'eût pu y réussir que par un mensonge social. Arthus et Louis XIV étaient mal faits l'un pour l'autre; le moyen-âge avait manqué sa tâche; ce n'était pas à la monarchie à refaire l'œuvre de la féodalité.

Que serait-ce, au contraire, si de cet oubli de la tradition était née en partie la puissance sociale du siècle de Louis XIV, et si c'était là le point par où le génie de ce siècle s'accorde le mieux avec le génie permanent de la France moderne? Or, c'est ce qu'on ne saurait nier. Dans le reste de l'Europe, la tradition des formes du moyen-âge a persisté dans les lettres comme dans la société politique. Dès les croisades, on aurait pu prédire les développemens successifs de la poésie italienne, espagnole, allemande, anglaise. Le spectacle des Mystères contenait déjà l'ébauche du drame de Caldéron, de Shakspeare, de Goëthe. Dans les épopées religieuses et chevaleresques se trouvent les premières origines de Dante, d'Arioste, de Spenser; Pétrarque et Camoëns ont des rapports frappans avec les troubadours; Raphaël en a avec Fiesole, avec Masaccio. Il n'en est point ainsi du siècle de Louis XIV. Sans passé, né de lui-même en apparence, il s'est levé à l'improviste, dans la famille des siècles, comme la coupole demi-chrétienne, demi-païenne, de Saint-Pierre, parmi les cathédrales du moyen-âge. Des formes

que l'humanité a produites, orientales, grecques, romaines, féodales, il a choisi librement celles dont il lui a plu de se rapprocher. Il s'est donné les aïeux qu'il a voulus; et ordonnant, reniant, brisant, renouant ainsi à son gré le lien des générations, le siècle de Louis XIV est devenu le premier acte des révolutions dans lesquelles la France devait engager le monde. Appelée à abolir le moyen-âge dans les lois et dans les mœurs, la France a commencé par l'abolir dans les formes de la poésie. Sa littérature a été, comme ses institutions civiles, un acte de choix et de libre arbitre, non de nécessité et de tradition; et il n'est pas prouvé que l'*Art poétique* de Boileau n'ait été, dans un temps, ce que la déclaration des droits de la Constituante a été dans un autre.

Par là s'expliquent la défiance, l'antipathie instinctive de la France pour les formes et pour les habitudes des littératures étrangères. Il est clair que, continuant l'œuvre des traditions abolies, ces littératures semblent être en contradiction perpétuelle avec le génie de la France et le principe de son action. Aussi, aura-t-on beau

faire; Dante, Caldéron, Shakspeare, apparaîtront long-temps encore parmi nous comme les fantômes d'un passé ennemi.

D'autre part, j'ai souvent entendu remarquer avec étonnement que les ennemis les plus ardens du régime politique de Louis XIV sont les plus fidèles partisans des établissemens et des principes littéraires de cette époque. C'est au milieu des réactions les plus violentes contre le passé que cette royauté de l'art a jeté les racines les plus profondes au cœur de la nation. Le dix-septième siècle a triomphé même en 89 et en 93. Pourquoi cela? Précisément parce que les formes de cet art, n'ayant pas de fondemens profonds dans l'histoire féodale, se prêtent à tous les changemens, et peuvent survivre à tous les naufrages. Emancipées du servage du moyen-âge, ces formes s'appliquent à la France nouvelle plus qu'à la France ancienne; et il est dans la nature des choses, que plus ce pays s'affranchira des souvenirs et des liens de son passé, plus cette poésie lui ressemblera; en sorte que les changemens de mœurs, de lois, de régimes, qui vieilliront tout le reste, ne feront que la rajeunir.

Voilà pourquoi il est bien inutile de s'inquiéter de la gloire du siècle de Louis XIV. Ce siècle, éternellement triomphant, est le génie même de la France; il lui apparaît chaque nuit sous sa tente. Et pourtant le monde aujourd'hui est plein d'hommes au langage funèbre, qui vont partout prophétisant sa ruine, s'ils ne lui portent secours. Ne les arrêtez pas ; ne leur parlez pas; ils se hâtent, et peut-être arriveront-ils trop tard. En effet, ils ont pris sous leur très noble, très haute et très puissante protection, ce siècle défaillant. Ces chevaliers de la gloire se sont faits les défenseurs des faibles et des affligés, à savoir, de Bossuet, de Pascal, de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire et de plusieurs autres orphelins de cette famille. Ils se travaillent incessamment pour la cause de ces opprimés; ils ne boivent, ni ne mangent, ni ne sommeillent; ils en mourront. Ne pourraient ils pas, en conscience, et sans danger pour leurs pupilles, se permettre quelque repos, et dormir sur leur lance?

Si, en effet, le moyen - âge a été le berceau des croyances populaires et de la poésie

instinctive, le siècle de Louis XIV est celui qui nous en sépare irrévocablement. La France a goûté vers ce temps-là le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Elle ne peut retourner en arrière dans son âge d'innocence. Austère, inexorable, l'époque de Louis XIV est comme l'ange à l'épée flamboyante, qui ferme sur nous les portes de cet Eden mystique. Toutes les fois que les peuples commencent à défaillir, et tournent avec regret la tête vers ce paradis perdu, le grand siècle se soulève de lui-même, et rend le retour impossible. Nul de nous ne rentrera dans l'Eden de la poésie et de la foi des ancêtres. Les portes ciselées par les archanges ont été closes avec fracas. En vain mille efforts se déchaîneront contre elles : la barrière élevée subsistera ; le genre humain n'aura point de transfuges.

Epopée des jours passés, trouvères, chevalerie, amours enchantés, légendes, charmes commencés, larves, images ébauchées, poésie qui aurait pu être, qui n'a été qu'à demi, flottez, errez dans les limbes des vides souvenirs. Vainement vous redemandez à naître : il est trop tard ;

un monde nous sépare de vous. Spectres des temps évanouis, que deviendriez-vous parmi nous? Vous nous feriez mourir, et nous ne vous ferions pas vivre une heure.

De la comparaison de la littérature française à ces deux époques, au moyen-âge et sous Louis XIV, résulte une autre conséquence plus triste, à mon avis; c'est que rien n'est faux comme la maxime de nos temps, qui veut que les époques les plus religieuses soient aussi les plus propres au développement des arts. Ah! si la croyance faisait les ouvrages durables, quelle poésie eût été plus accomplie que celle des trouvères? Née dans des siècles de sainteté, de quelle hauteur ne dominerait-elle pas tous les âges modernes! Mais il n'en est point ainsi, et plus je réfléchis au principe ci-dessus énoncé, plus je m'aperçois qu'il dérive d'une méconnaissance égale de la religion et de l'art.

Ne vous aveuglez pas sur la valeur de l'art, et, retombant dans la vieille erreur, n'allez pas prendre l'idole pour la divinité. Examinez, étudiez, comparez tous les monumens achevés du génie humain; vous trouverez en chacun d'eux

un sentiment de critique qui exclut l'ingénuité de la foi. A proprement parler, l'art lui-même ne commence à exister qu'à la condition de se séparer du culte et de la liturgie, c'est-à-dire d'établir une église dans l'église, un Dieu nouveau au sein du Dieu antique. Le prêtre crée les symboles; l'artiste les détruit. L'Orient sacerdotal a fait les dieux; la Grèce impie a fait les statues. Quand je lis les poètes du temps de Périclès, je pense aux impiétés naissantes dans l'école de Socrate. Le siècle d'Auguste commence; mais déjà les augures ne peuvent se regarder sans rire. Au moyen-âge, l'époque des troubadours est celle des hérésies des Albigeois et des Vaudois. Qu'est-ce que la prétendue orthodoxie de Dante, si ce n'est un perpétuel blasphème contre la papauté? Quoi de plus? Le siècle de Léon X est le siècle de Luther. Aux époques religieuses par excellence appartiennent les sphinx de Thèbes, saint Jérôme, Tertullien, saint Hilaire, les hymnes et les proses ecclésiastiques, les trouvères, les mystères, les crucifix de Cimabué. Aux époques où naît le scepticisme appartiennent les marbres du Parthénon, l'An-

tinoüs, Michel-Ange, Raphaël, Arioste, Shakespeare, Milton, Cervantes, Pascal, Molière, Racine, La Fontaine, Voltaire. De quel côté sont les croyans? de quel côté sont les artistes?

Ne confondez donc plus la religion et l'art, si vous ne voulez les détruire l'un et l'autre et l'un par l'autre. On demande aujourd'hui à l'artiste d'être prêtre, c'est-à-dire de n'être ni prêtre ni artiste. Quant au poète, il ne lui est plus permis de rimer un couplet sans affirmer quelle est sa foi en matière d'ontologie, ce qu'il affirme touchant l'origine de la terre et du soleil, de la mer et des étoiles, du travail et du salaire, d'Ormuzd et d'Ahriman. Profondeur fausse et décevante, mère de frivolité et d'impiété réelle.

De là aussi il est résulté que notre époque, en qualité d'hérétique, a été mise à l'interdit, et comme telle livrée au bras séculier. Ce siècle a trouvé, parmi nous, un nombre infini de prédicateurs, qui, la corde au cou, le cilice aux reins, et portant par avance le deuil de leur propre génie, vont prêchant la fin du monde, à savoir : de la jeunesse qui les quitte, de la beauté qu'ils ont perdue, de l'amour qui les fuit, de l'espérance

qui les abuse. Et de cette somme effroyable de sermons, mandemens, homélies, il est resté démontré : premièrement, que rien n'est plus chétif que la vue du monde ébranlé, par trois fois en moins de trente ans, jusqu'en ses fondemens, par la révolution française; tant d'assemblées fameuses, de grands courages, d'échafauds bravés, de révoltes vaincues et ranimées; tant de rois en exil et mourans sans tombeaux; tant de batailles rangées sur terre et sur mer; aux deux bouts de la chaîne, l'Amérique et la Grèce affranchies; un empire détruit en une nuit, et partout la paix plus inquiète que la guerre; deuxièmement, que rien n'est plus anti-poétique ni plus indigne de l'examen d'un galant homme que l'époque qui a réuni, dans un même chœur diabolique, Goethe, Byron, Klopstock, Alfieri, André Chénier, Schiller, Châteaubriand, Wieland, Mme de Staël, Herder, Lamartine, Uhland, Manzoni, Walter Scott, Coleridge, Hugo, Wordsworth, Tieck, Jean Paul, La Mennais, Béranger, le tout couronné par le roi des nains, Napoléon!

IV.

DE L'ÉPOPÉE ALLEMANDE.

Soit que les guerres religieuses qui éclatèrent sur les plateaux de l'Inde aient été la première cause des migrations orientales, soit que la tradition de la montagne de Mérou, où siégeait sur son trône d'or le dieu des richesses magiques, ait attiré les peuples primitifs vers les contrées du Nord, soit qu'ils aient cédé à une impulsion instinctive en descendant des lieux les plus élevés avec les fleuves, on aperçoit à l'origine de l'histoire la race indo-germanique s'ébranler et cheminer lentement des sources du Gange dans la Bactriane, la Médie, le long des flancs du Taurus, et s'amasser peu à peu contre les murailles du

Caucase. Quelques écrivains reconnaissent les traces d'une communication non interrompue entre l'île de Taprobane et la Colchide, dans le commerce du corail et des perles de l'Inde. Sur les bords du Bosphore, le culte du soleil est un reflet du culte de Java et de l'Iran. Dans sa marche rapide, les pieds du jeune Dieu laissent derrière lui une empreinte de deux coudées, sur les rochers de Ceylan, sur le granit du Paropamise, sur les sables de la mer Noire. C'est là (1) que se rencontrèrent, pressées entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, des populations qui, dans leurs marches, s'étant arrêtées çà et là, avaient pris chacune une forme distincte : au centre de la Colchide la race égyptienne, que ses cheveux crépus, sa langue, ses vêtemens de laine et le principe de la circoncision, distinguaient de ses voisins; près d'elle, sur le Thermodon, les Syriens, les Chaldéens; au sud les Persans; enfin les Hyperboréens

(1) Herodot, lib. IV, 104-125. — Strab., VI., p. 28. — Ritter's Erdkunde, II, p. 617. — Geier. Urgeschichte, 332. — Klaproth, *Asia polyglotta*.

fermant le cercle. Quand les tribus ainsi acculées commencèrent à se gêner, elles s'ouvrirent un chemin par les Portes Caucasiennes, et tournant le Pont-Euxin par le Palus-Méotide et la Tauride, elles vinrent déborder d'abord sur l'Ister, puis dans la Grèce septentrionale. Chacune apportait ses dieux et ses images. Avec les Hyperboréens, l'Artémis descendait de Dodone en Eubée et à Delos; le Mithra de l'Iran cheminait avec les Doriens de la Thessalie dans la Piéride et la Béotie : avec les Dardaniens, le Zeus de l'Inde s'établissait sur les terres nouvelles de la Crête et de la Samothrace; l'Hermès égyptien errait avec les Pélasges en Arcadie. Tous, sous les profonds mystères qu'ils enveloppaient, portaient les traits de la race à laquelle ils appartenaient. La Pallas des Scythes rappelait, par son génie guerrier, l'instinct des peuples qu'elle avait connus sur le Phase. Ce n'est que sous l'influence hellénique qu'elle commença la carrière des arts, unissant dans sa double nature le caractère de deux époques séculaires. Ainsi, profondément marqués et séparés, chacun avait au sein de sa tribu sa place et son temple favori.

Venus de tous les bouts de l'horizon, ces dieux se distinguaient, se repoussaient aussi fortement que les histoires et les origines. Non seulement ils s'excluaient, mais ils en vinrent aux mains. L'histoire conserve les traces de ces luttes profondes qui armèrent des sacerdoces ennemis. Le dieu de la lumière, l'Apollon asiatique, persécuta long-temps le Bacchus-Osiris venu de l'Éthiopie ; et les deux races japhétiques et sémitiques, venant à se rencontrer sur le sol de la Grèce, reprirent les anciennes haines qui les divisaient en Orient. Peu à peu ces oppositions s'usèrent par la lutte. Quand les élémens épars du monde grec parvinrent à l'unité, les dieux se rapprochèrent et sympathisèrent entre eux comme les tribus. Égaux en grandeur et en âge, mille liens naquirent qui les enchaînèrent mutuellement. Ils firent échange de symboles et d'idées. La lumière du sabéisme pénétra le génie mystérieux de la religion égyptienne, l'aspect sauvage des dieux hyperboréens fut tempéré par la grandeur majestueuse de la mythologie de l'Inde. Autant d'abord les cultes avaient semblé différens, autant alors ils parurent alliés de près.

Des sommets de l'Himalaya, des plaines de l'Euphrate, des oasis de l'Éthiopie, des gorges de la Colchide, des bords du Tanaïs, toutes les sources religieuses débordèrent dans la pensée de la Grèce ; et l'idée de Dieu, jusque là répandue et divisée par fragmens entre les races, se concentra et rayonna tout entière dans la merveille de la théogonie olympienne.

Quand ce mouvement fut achevé, des mêmes lieux où il s'était préparé, s'ébranla en silence une nouvelle race qui eût suivi le même chemin et peut-être reproduit la même histoire, si le monde antique, alors encore compacte, ne lui eût présenté une forte barrière. Refoulée par la chute de Mithridate, elle s'avança à pas de loup, par un vaste détour, sur les marais du Volga, dans les déserts de la Russie, sur les bords de la mer du Nord; quoiqu'elle ne trouvât nulle part d'obstacle qui l'inquiétât, elle s'établit à l'écart dans les terres inconnues de la Chersonèse Cimbrique, prête à fondre sur sa proie quand le temps serait venu. Quelques unes de ses tribus appartenaient à la race des laboureurs que Cyrus avait appelés à la révolte; d'autres étaient issues

des colonies mèdes établies en Géorgie; il y en avait une sur le Bosphore Cimmérien, qui formait une caste indienne, et conservait son ancien nom. Quoique sorties du Pont-Euxin, leur départ fut à peine aperçu; et ce n'est que lorsqu'elles eurent déterminé par leur arrivée le déplacement des Teutons et des Cimbres, que l'Italie commença à regarder l'orage qui se formait au Nord. Pendant près d'un siècle, elles suivirent cette voie, d'un côté touchant à la Chersonèse Cimbrique, de l'autre aux Portes Caspiennes, leur centre appuyé sur la Duna. On les cherchait au Nord pendant qu'elles débouchaient à grandes masses par l'Orient. L'empire, découvert de ce côté, leur ouvrit la vallée du Danube; les Alains et les Goths asiatiques s'y précipitèrent. Sur les frontières de l'Hæmus, ils se joignirent aux Gètes d'Hérodote, qui, depuis long-temps, placés à la source de la mythologie orphique, s'étaient soumis aux règles de Pythagore, et faisaient le lien des traditions scandinaves avec le génie du midi de la Grèce. L'étude que nous nous proposons ici est de rechercher jusqu'à quel point le souvenir de ces

migrations universelles a survécu dans les poëmes indigènes du Nord, et si on peut en reconnaître la trace dans l'épopée allemande du moyen-âge.

Dès le sixième siècle de notre ère, le Goth Jornandès (1) attribue une ancienne épopée aux peuples de sa race assis sur les bords de la mer Noire; il nomme même un des héros qui reparaît dans le cycle des Nibelungen. Après lui, sous la domination franke, et long-temps avant les Carlovingiens, nous trouvons un fragment de ces chants, qui, quoique mutilé, suffit pour montrer l'antiquité de la tradition transmise alors par des espèces de rapsodes. Sans doute ces chants n'échappèrent pas à l'attention de Charlemagne, qui, selon Éginhart, fit recueillir les poëmes barbares des anciens âges. S'il ne fut pas pour eux ce que l'on croit que Pisistrate et Lycurgue ont été pour Homère, si, en les enchaînant à l'écriture, il ne put les marquer pour

(1) Jornandès, *De Rebus geticis*, c. 4. — Eginhart, c. 29, 107. — Goerres, *Zeitung für Einsiedler*. — Nicol. Olaus, *Vita Attilæ*. — Freher, *Origin. Palatinæ*, p. 11. — Grimm, *Alt. Teuton. Waelder*.

toujours du caractère de son temps, c'est qu'ils vivaient encore dans l'imagination des peuples, et qu'ils continuèrent de se développer au souffle épique de la multitude. Vers la fin du dixième siécle, la Norwége entrevoyant à peine le christianisme, son roi Olof écoute les scaldes de son palais chanter sur leur lyre l'ode de Sigurd, de Brynhyld et de Gudrun, c'est-à-dire l'histoire des principaux personnages de notre cycle héroïque. Un peu plus d'un siècle après vient le témoignage important de Saxo Grammaticus. Selon lui, Magnus le jeune, fils d'un roi danois, ayant formé une conspiration contre Canut, envoie un chantre saxon l'inviter à une conférence secrète, où il se prépare à l'égorger. Le Saxon, uni à Canut par les liens de l'amitié et d'une commune origine, prend pitié de son sort; il cherche à l'avertir du danger sans trahir ses sermens. Pour éveiller les soupçons du prince, il chante la trahison de Grimihl envers ses frères. Voilà donc un poëme assez populaire, assez vivant, pour servir d'interprète, de langage convenu entre les individus d'une même race. C'est aussi l'époque où la tradition a atteint sa plus

haute puissance. Elle a parcouru toutes ses phases, et, incapable de s'accroître, elle n'aspire plus qu'à se fixer dans une œuvre d'art. Le flot de poésie qui jusque-là a coulé à pleins bords avec la race germanique, se concentre dans la pensée d'un homme de génie. Soit qu'il ait seul achevé l'œuvre, soit que plusieurs y aient concouru, son nom reste un problème comme celui des architectes des cathédrales gothiques. Mais la preuve qu'il recueillit vraiment à sa source, et sans en omettre aucun, les élémens vitaux de la tradition, c'est qu'il ne paraît après lui aucun effort pour accroître son monument. Au contraire, son œuvre ne tarde pas à déchoir du poëme à la prose du roman populaire. Je ne reproduirai pas les témoignages des chroniques rimées, ni ceux des troubadours du Nord. Les allusions que ces derniers font au Nibelungen sont si fréquentes, qu'ils semblent tous s'y rattacher comme à une origine commune. Il suffit de dire qu'à la renaissance des lettres, un empereur d'Allemagne fit faire des fouilles à Worms, la ville des Héros, dans l'espoir d'y trouver les restes du géant Siegfried. Le mau-

vais succès ne dissipa point le prestige, et les montagnards de la Bavière, les paysans de Hongrie continuent avec une persévérance presque incroyable de chanter, après mille ans, dans les soirées d'hiver l'Attila des Huns, le Dietrich des Goths, la fille de Gontran le Mérovingien. Le mouvement de la réforme qui emporta l'Allemagne dans un monde nouveau fut seul capable d'interrompre le fil de ses souvenirs épiques. Plus tard, enchaînée au joug du siècle de Louis XIV, elle oublia complètement l'épopée nationale; mais à peine eut-elle commencé dans le dernier siècle à reprendre la vive conscience de ses forces, ce poëme, comme le génie attaché à ses pas, et qui lui apparaît à chaque époque solennelle de son existence, se réveille de la poussière. On le croyait pour jamais perdu et évanoui, quand il se retrouva dans le fond du monastère de Saint-Gall. Il se montra au jour en même temps que Kant; et, ce qui était naturel, il reçut la même condamnation du roi Frédéric.

Maintenant si, comparant les âges divers de la tradition, nous cherchons la première ébauche, ou plutôt le germe primitif d'où est né ce

poëme, voici le récit que nous rencontrons dans la mythologie des Eddas Scandinaves :

A l'origine de la race des Franks (1), un enfant flottait sur les eaux, dans un vase de cristal, où la reine des Volsungen l'avait déposé à sa naissance. Jeté sur le rivage de la mer, où il poussait des cris perçans, une biche vint lui donner son lait; elle le nourrit dans la forêt avec ses faons. Un jour, Redgin le nain l'ayant rencontré dans le bois, l'emmena dans sa chaumière et l'adopta pour son fils. Dès l'âge de neuf ans, Siegfried ou Sigurd (c'était le nom de l'enfant) était si fort qu'aucun homme ne pouvait lui résister. Après avoir essayé ses forces sur ses compagnons, il va consulter Gripir, le plus sage des devins : « Dis-moi, noble roi, vois-tu d'avance au loin, sous la tente du ciel, les nobles faits de Siegfried? — Toi seul tu vaincras le dragon de feu qui repose sur le Guitaheidi. Dans l'antre de Fofner, tu enlèveras ses trésors sur le dos de Grani, et tu iras rejoindre Giuki, le héros à la bonne armure. »

(1) Edda Saemund. *Edda Snorro.* — *Chants de Gripir, de Volundur*, etc., — *Volsunga saga.*

Après une longue prophétie, dans laquelle tout l'avenir du jeune héros est dévoilé, Gripir, pressé par ses questions, finit par lui avouer que la possession du trésor lui coûtera la vie.

De retour chez le nain, il apprend l'histoire magique de ses ancêtres. Quand les dieux, dans l'origine, parcouraient le monde, Odin, Loki et Hæner arrivèrent au bord d'un fleuve; le dieu Loki saisit au bord d'une cascade le devin Andvari, métamorphosé en poisson. « Je m'appelle Andvari, dit ce dernier, Oinu est le nom de mon père. J'ai roulé de cascades en cascades. A ma naissance, une méchante norne a décidé que je vivrais dans les flots. » Pour se racheter, Andvari livre au dieu toutes les richesses qu'il a entassées dans le fleuve; il retient pourtant un anneau d'or que Loki lui reprend. Le nain rentre alors dans son rocher et prononce une solennelle malédiction sur le trésor qui lui a été enlevé. Son frère Fofner s'empare du trésor, se change en dragon de feu, et veille jour et nuit sur sa proie.

Tels étaient les récits du nain à Siegfried.

Un jour il l'aborde et lui dit : « Bien venu soit le fils de Sigmund ! il a plus de courage qu'un homme fait. J'ai l'espérance de revoir un lion hardi. Le descendant d'Yngry est venu jusqu'à nous ; ce roi sera le plus puissant sous le soleil. » Il lui apprend alors que Fofner repose sur le Guitaheidi ; il lui fait une épée qui partage un flocon de laine sur les eaux, et il l'envoie combattre le dragon. Siegfried s'embarque sur un vaisseau. Un violent orage survient. Du haut d'une montagne, un homme se lève et dit : « Qui s'en va sur les coursiers de Ravil, sur les vagues bondissantes, sur la mer orageuse? Les chevaux sont couverts d'écume ; les filles des eaux ne résisteront pas au vent. » Redginn répond : « Sigurd et ses hommes, flottent sur l'arbre des mers ; un vent de mort souffle sur nous. La vague monte plus haut que le mât ; le cheval bronche couvert d'écume. Qui nous appelle? — Ils me nommaient Hnicarr quand je réjouissais les corbeaux dans le combat des jeunes Volsungen ; aujourd'hui nomme-moi l'homme de la montagne. » Ils abordent. L'homme de la montagne entre dans le vaisseau

et apaise la tempête; c'était le dieu Odin, que Sigurd interroge sur les signes divins de la victoire. « Il y a plusieurs signes divins: d'abord, d'entendre le croassement du noir corbeau sous l'arbre du glaive, puis d'apercevoir au loin deux hommes avides de gloire qui viennent à ta rencontre, enfin, d'entendre le hurlement des loups sous les branches des frênes. »

Après ces avertissemens, Sigurd s'avance contre le dragon, qui vomit du poison et du feu. Il lui enfonce au cœur son épée Granmur. Fofner s'ébranle, il frappe l'air de sa tête et de sa queue. Sigurd s'élance hors de l'antre, et entame avec le monstre un long dialogue. Il commence par lui cacher qui il est; car c'était la croyance de son temps que la malédiction d'un mourant avait pleine puissance, lorsqu'il appelait son ennemi par son nom. Il interroge Fofner sur plusieurs sujets de la mythologie cosmogonique. « Dis-moi, toi qui sais tant de choses, quelles sont les nornes qui délient le destin et assistent à la naissance des enfans? — Bien différentes entre elles sont les nornes: il y en a de la famille des Ases, d'autres de la race des Elses, d'autres

qui sont filles de Dvalinn. » Sigurd reprend : « Dis-moi, Fofner, toi qui sais toutes choses, quel est le champ où Surtur et les Ases versent et mêlent l'eau du glaive? — Il s'appelle Oscopnir. C'est là que les dieux jouent avec la lance. Bilramst l'entr'ouvre, quand ils y font rouler leurs chars, et les chevaux frémissent dans les eaux du Molda. »

Le monstre expire en renouvelant la malédiction déjà attachée à la possession de son trésor. A peine le sang qui ruiselle sur les doigts de Siegfried a-t-il touché ses lèvres que, semblable au Gwyon des Celtes, il comprend l'avenir et entend le langage des oiseaux prophétiques : « Ceins autour de toi, Sigurd, les anneaux d'or. Je connais une vierge, la plus belle des vierges, toute vêtue d'or; si tu la veux atteindre, de verts sentiers conduisent à Giuki. »

Sigurd pénètre dans l'antre du dragon; il ouvre les portes de fer; il s'empare du casque enchanté d'Agir; il charge son cheval du trésor qui était enfoui sous terre, et il s'avance vers le haut Hindarfial. De loin il aperçoit un château environné de flammes. Son cheval Grani s'y élance;

au fond d'une salle, il arrive en face d'un guerrier endormi dans son armure; il lui ôte son casque, et reconnaît les traits d'une femme. Il brise avec Granur les liens qui la retiennent. Elle se lève, et dit : « Qui brise mes liens? Depuis long-temps je dormais. Combien sont longs les maux des hommes! Odin n'a pas voulu m'éveiller plus tôt du sommeil des runes. » Sigurd se place près d'elle, et lui demande son nom. Alors elle prend une corne pleine d'hydromel, et lui donne le breuvage d'amour. « Jour, salut! salut, vous fils du jour! nuit, salut, et filles de la nuit! Contemplez-nous de vos yeux propices, et donnez la victoire à ceux qui s'asseyent en repos. Salut, vous, Ases! salut, femmes des Ases! salut, terre qui nourris toutes choses! donnez-nous la parole et la sagesse, et le salut des mains aussi long-temps que nous vivrons. »

Elle se nommait Brynhild; c'était une valkyrie. Sigurd la prie de lui enseigner la sagesse, afin qu'il connaisse la science de toutes les parties du monde. Vient alors un long dithyrambe, dans lequel elle lui apprend des chants magi-

ques, à cueillir des simples, à composer des breuvages sacrés, des dents du sanglier, de la langue du serpent, de la mâchoire du loup, du bec de l'aigle, d'or et de gazon, de crânes humains, mêlés dans le vin et l'hydromel. Fameux parmi les Ases, fameux parmi les Elses, ce sont les secrets des runes; c'est l'hydromel des runes : « Bois-en à longs traits, jusqu'à ce que les dieux périssent. »

Tels étaient, tels nous ont été conservés, presque sous leur forme originale, les premiers chants des Teutons, quand, réunis autour de leurs chaudières sacrées, ils faisaient leurs invocations nocturnes aux puissances du Nord, ou qu'ils renouvelaient, sur le taureau d'airain, leurs sermens de vengeance par la pointe du glaive, par la corne du cheval, par la proue du vaisseau, par le bord du bouclier; pendant que sur le sommet des montagnes, les prêtresses (1), vêtues de blanc, les pieds nus, ornées d'une ceinture de cuivre, versaient goutte à goutte le sang des prisonniers avec des faucilles d'or, ou

(1) Strab., libr. VII. — Plutar., *Vita Marii.*

regardaient leurs entrailles au rayon du matin, ou mêlaient au bruissement des forêts, au râlement des victimes égorgées, au retentissement des vagues, le frémissement des peaux tendues autour des bannes des chariots.

On peut ne remarquer dans ces chants que leur génie anthropophage. Ce dithyrambe, énivré d'hydromel et de carnage, dépeint mieux que Hérodote la vie des hordes scythiques. Mais il y a autre chose que du sang dans ce poëme, comme dans les entrailles prophétiques que les prêtresses déchirent de leurs faucilles d'or. Il contient toute une théogonie, les secrets des dieux, les mystères des spéculations sacerdotales, et c'est là son plus profond caractère. Nous rencontrons ici la société humaine à son berceau, et déjà éveillée à la science théologique. Son étonnement de l'univers, son ardeur à s'inquiéter des forces de la nature, ce besoin qui déjà la poursuit de la connaissance du bien et du mal, dominent si fortement que tout autre intérêt est sacrifié à cette curiosité. Qu'un dieu, une valkyrie, un nain, un dragon, se succèdent dans ces poëmes, les évé-

nemens ne se hâtent ni ne se compliquent. Chaque dénouement est une leçon d'un dieu, et l'action ne se poursuit qu'au profit de la science des runes. Encore tout empreinte de l'esprit du sacerdoce, la fable se meut avec lenteur, soumettant les aventures héroïques aux lois de la cosmogonie. Immobile au milieu des scènes de l'épopée naissante, le symbole paraît sans art sous sa figure primitive! Les mystères de la nature, sa force immédiate et inconnue, font tout le pathétique du drame. Ce n'est qu'à mesure que cette puissance de l'univers sur l'homme commence à déchoir, qu'il se contente du spectacle des races et de l'histoire. Il démêle pour la première fois les nations du milieu des théories mythologiques. Le drame alors grandit avec le peuple. Chose en apparence paradoxale, l'épopée, née de la religion, fondée sur elle, n'achevera de se former qu'à mesure que la religion commencera à décroître. Voilà donc un fragment de cette époque de transition qni n'a laissé dans l'antiquité grecque que des monumens contestés. L'épopée qui apparaît avec toute sa beauté dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, se montre

ici à découvert dans ses rudimens; et ces chants, formés d'élémens différens, tenant à la fois de l'esprit religieux des Eddas et du génie héroïque des Nibelungs, représentent, dans leur double caractère, la période qui, chez les Grecs, fit un jour le lien de la théologie à la poésie, d'Orphée à Homère, du prêtre à l'artiste.

Née avant la séparation des tribus, la tradition remonte jusqu'au berceau même du monde germanique. Or, sur ce principe que les élémens de l'épopée se transmettent dans une race de la même manière que tous les autres, nous ne serons point étonnés de retrouver l'origine de la fable là où nous rencontrons l'origine de la langue. Le dieu Odin rappelle le Mithra du Caucase, et les imaginations de la Scandinavie sont alliées à celles de la Colchide (1). Fameuse par la magie, féconde en dragons, en serpens de feu, en trésors funestes, cette terre a été transportée

(1) Plat. *Alcib.*, p. 441. — Hesiod., *Theog.*, 281. — Apollod., l. II, p. 143. — Martial, XII, 53. — Kanne, *Mythol.* der Griechen, 149. — Warton's editor. — Hyde, *Relig. veter. Persarum*, p. 399. — Creuzer's Symbol., t. IV, 52. — Goerres, *Introduct. au livre des Rois*, 233.

par l'imagination des peuples dans les contrées du Nord, la cité divine du Pont-Euxin a fait naître celle de la Duna et du Rhin. La toison d'or cachée chez les Hyberboréens est devenue le gage de rédemption des Ases. Médée, la personnification de la contrée dont elle conserve le nom, de cette terre où les rois sont instruits à la magie, porte sa science dans les runes des Germains; sous le nom d'une valkyrie, elle s'enfuit sur le char enchanté qui déjà l'a conduite au Tartare pélasgique. Quoique né dans les régions ardentes de l'Asie, le dragon du Phase, ne s'est point engourdi sous les glaces de la Scandinavie; et le baume qui a rendu invulnérable le fils de Polymède a conservé sa vertu pour le fils de Sigmund. Mais la tradition ne se contente pas de puiser à une source. Comme les personnages de Jason et de Persée étaient d'abord profondément unis dans le culte de la Pallas hyperboréenne, la mythologie du nord les mêle et les confond tour à tour. Siegfried est, de même que Persée, confié, à sa naissance, aux vagues de la mer. Tous deux recueillis par le nain Redginn ou par le pêcheur Dactys, à mesure qu'ils se rendent

incommodes à leurs hôtes, les mêmes artifices les envoient combattre la gorgone d'Éthiopie ou le dragon du Guitaheidi. Chacun d'eux, avant de commencer sa carrière héroïque, va consulter les femmes ailées ou les filles de Phorcus. L'épée forgée par Vulcain retentit de nouveau sous le marteau de Mimer. Le casque de Pluton, dont la vertu rend invisible, devient le casque d'Agir. Le Pégase, prenant son vol du milieu des animaux symboliques, des lions couronnés de Persépolis, continue sa course, quoique chargé du trésor des Nibelungs, jusque sur le roc enflammé du haut Hindarfial. Après un long sommeil, l'Andromède d'Ethiopie se réveille, oppressée de songes funestes, dans la salle gothique du château de Frackland. Enfin, si Persée est un type national que les peuples d'Argos, les Persans, les Assyriens, les Egyptiens revendiquent tous à l'origine de leurs annales, Siegfried est un chef de race, placé à la tête de la généalogie des Volsungs. Il résume en sa personne les siècles inconnus de l'histoire des Franks, comme Persée les âges héroïques de l'Orient et de la Grèce. Partis des

mêmes lieux, long-temps retenus sur les bords du Bosphore Cimmérien, ils ont respiré le même air, et se sont formés sur le même modèle. La langue des peuples allemands ayant ses racines communes avec le grec et le persan, il est naturel que leur mythologie se soit alimentée aux sources de la Thrace et de la Médie, et que leur épopée repose, à l'origine, sur une base orientale et hellénique. Avant leurs migrations, c'est par là qu'ils se rattachent aux groupes primitifs des races humaines ; et de même que les chaînes des montagnes du Taurus, de l'Arménie et de la Colchide, qui, en se partageant, conduisent leurs fleuves à des mers opposées, commencent par se confondre d'abord dans les masses du Caucase, ainsi les traditions héroïques qui, sous le nom de Persée et de Siegfried, étendent leurs rameaux dans l'Iran jusque chez les Chaldéens, dans l'Égypte jusqu'à Chemmis, dans la Germanie jusqu'au pays des Franks, s'unissent à l'origine dans les fables de la terre sacerdotale du Phase et de l'Araxe.

Sans doute, il y eut un temps où la mythologie du Nord mêlait ses couleurs à l'action du poëme

des Nibelungs ; et ce serait l'œuvre d'une haute critique de chercher les vides que les dieux y ont laissés. Sans doute il y avait une place pour la ville fabuleuse des Ases ; la louve de Freya, attelée de vipères, traînait son char funèbre dans le palais d'Etzel ; les corbeaux de Wodan annonçaient sur le frêne Ygdrasil la venue de Siegfried ; la mort de Baldur, le supplice de Loki, les murs du Walhalla y étaient rappelés sinon décrits. L'évangile n'a pu effacer partout les traces de ce merveilleux. Mais ce n'est pas en Allemagne qu'il faut les chercher. En effet, le christianisme qui a extirpé dans ce pays jusqu'aux moindres vestiges extérieurs des religions barbares, n'y a pas davantage épargné l'épopée : images, emblêmes, cultes, prodiges, il lui a tout enlevé excepté ses héros. A la place de ses dieux dispersés, il lui a imposé à la hâte une croix de bois faite du chêne sacré ; et le poëme barbare, baptisé dans le sang, comme les Saxons de Charlemagne, n'est plus payen, et n'est pas encore chrétien. Tout au contraire, en Suède et en Danemark, le christianisme qui n'a pas détruit les monumens d'Upsala ni une foule

de pierres Runiques (1), et d'autres symboles, a aussi ménagé davantage le vieil esprit des traditions. Les divinités disparues du poëme allemand subsistent encore par lambeaux dans les versions scandinaves. Ce qui dans les Nibelungs est rabaissé à la mesure de l'homme, demeure dans les Sagas et les Eddas, à la hauteur de la race des géans. Odin y reparaît par intervalles; les femmes y sont encore les valkyries du Walhalla; dans le chant de mort de Brynhild, les imprécations de la magicienne, parmi les ruines qu'elle habite, sont une véritable évocation des religions mourantes. Même dans les Nibelungs, si le cycle des grandes divinités est effacé, non-seulement leur esprit a survécu par intervalle, mais avec lui une foule de puissances inférieures que leur génie mobile, incertain, leur condition obscure, ont sauvées des jalousies comme des scrupules d'un culte nouveau. Tels sont les nains, quelque nom qu'ils prennent. Alliés de près aux cabires de Samothrace, aux dioscures de Lacédémone, sachant se proportionner à tous

(1) Ola. Worm, *Danicor. monument. lib. sext.*

les événemens, tantôt maîtres, tantôt esclaves, quelquefois même grandissant jusqu'à l'idée de Dieu, ils se dérobent par leur petitesse, ils se montrent avec éclat quand il est nécessaire, assez souples pour survivre à tous les systèmes religieux. Telles sont encore les femmes des eaux, qui, si l'orage les menace, se retirent dans leurs palais de corail. Après s'être balancées sous le nom d'Avatars dans les flots de l'Oxus, sous la figure de syrènes, entre les récifs de la mer Noire, elles remontent le cours du Danube et vont raconter à sa source l'avenir des héros des Amales.

C'est qu'en effet, dès qu'une religion est condamnée à périr, elle se dérobe sous une forme humble et cachée à sa ruine complète. Menacée dans le sacerdoce, elle se retire et se survit dans le conte populaire. Autant un jour elle aspirait à grandir, autant elle se fait petite et modeste. Repoussée de ses temples, elle s'enfuit dans les forêts, se blottit dans les creux d'arbres, sous les chaumes des cabanes, au coin des foyers des bûcherons. Ses Titans deviennent des nains malfaisans, ses dieux olympiens des sylphes in-

visibles. Retiré dans les fentes des rochers, l'artisan de l'univers, le démiourgue de l'Orient, polit de son marteau de pygmée les cristaux des montagnes ; il tresse des cheveux d'or et continue de forger le marteau de Thor, comme il forgeait jadis le trident de Neptune. L'Olympe des Grecs devient une montagne de diamans gardée par douze chevaliers. Le même culte qui avait dominé l'univers n'est plus que le jouet des enfans (1). Comme l'humanité dans son premier âge recevait les enseignemens de la nature par l'exemple et l'instinct des animaux qui l'entouraient, alors que le griffon d'Égypte, la licorne des Persans, le serpent des Araméens lui révélaient le sens de l'univers, ainsi l'enfant est de nouveau accueilli à sa naissance par ces interprètes muets de la sagesse des temps passés. Encore tout humide de la rosée des forêts druidiques, l'oiseau bleu voltige autour de lui et perpétue le souvenir des traditions des Gaulois et des Armoricains ; le dragon d'Orient, le sphinx de Thè-

(1) Welker's *Trilogie*. — Les frères Grimm, *Kinder und Haus maerchen*, II.

bes, le pic vert des Étrusques, reparaissent à ses yeux sous mille formes, avec le pouvoir et la science que l'antiquité leur attribuait; les oiseaux blancs luttent en sa présence avec les oiseaux noirs, comme les elfes des Ases ou l'ahriman et l'ormuzd des Persans; lessièc les écoulés se pressent ainsi autour de lui sous la figure de brillantes fées, de cobolds, de sylphes, et répandent sur ses jours à venir le parfum des choses passées. Comme si le premier sentiment de l'homme nouveau-né devait être l'impression des souvenirs les plus anciens du genre humain, et que ses yeux dussent s'arrêter d'abord sur des ruines, l'enfant qui croit n'entendre dans les contes de fées que la voix de sa nourrice, recueille en effet la poussière des religions depuis long-temps écroulées et disparues.

Le christianisme n'a fait d'ailleurs aucun effort pour se substituer à la mythologie qu'il effaçait. Assez fort pour renverser, trop faible pour édifier, il n'a point remplacé, dans les Nibelungs, les dieux qu'il a détruits. Les fondemens du monument des Huns paraissent et s'étendent au loin; mais le génie moderne n'y

a point encore ajouté ses chapelles, ses voûtes, sa mystique architecture. Au reste, ce n'est pas le hasard, mais le génie même de la race gothique qui a donné au poëme cette forme austère et nue. Si, dans l'origine, le temple était sans idoles, l'épopée est restée sans prodiges : aucune puissance fabuleuse ne la domine; elle se meut par sa seule force intime; et plus elle est dépouillée de merveilleux, mieux elle représente le génie iconoclaste des populations gothiques. Ce dénuement d'images mythologiques est si frappant, qu'il ne se retrouve au même degré que dans l'épopée d'une race alliée à la race germanique, dans le Shanameh des Persans; car je montrerai ailleurs combien les poëmes d'origine celtique, nés au centre du catholicisme, sont plus riches en symboles. Le même génie qui, dans les cultes de Mithra et d'Odin, excluait les images visibles des dieux, a donc aussi privé l'épopée des ornemens extérieurs de la religion. Or, ce qui se marquait à l'origine dans les fables et dans la poésie s'est confirmé dans la suite de l'histoire; et les religions des Goths, le génie iconoclaste de leur épopée, les innovations

de la réforme de Luther, répondent à une seule et même pensée qui, toujours conséquente avec elle-même, s'accroît et se développe dans le sein d'une même race.

De toutes les formes que revêt la pensée humaine, la moins exclusive est l'épopée. Combinant dans ses inventions ce que l'histoire sépare, elle n'arme point un siècle contre un autre; elle n'abandonne pas le paganisme pour le christianisme, ni les mœurs des Germains pour la chevalerie; elle ne se convertit point à un culte, à un siècle, à une école : elle transporte tous les temps l'un dans l'autre; elle jette les pensées et les formes les plus diverses dans le moule et l'unité du génie national. C'est pour avoir plus ou moins méconnu ce principe que la critique des Nibelungs présente jusqu'ici un résultat si incomplet. On a cherché à les expliquer par une période de temps déterminé, tandis que leur génie est de les confondre tous. Les uns ont cru voir dans le poëme une représentation cosmogonique de la nature, une théogonie pareille à celle des Indiens et des Grecs; les autres ont voulu le circonscrire dans l'époque d'Attila.

Goettling, rapprochant les origines, y retrouve l'histoire des Mérovingiens et les traditions des Francs. Quelques-uns y reconnaissent les débats des Guelfes et des Gibelins; enfin, trompés par la richesse même de la tradition, il en est qui, opposant ces explications l'une à l'autre, les niant toutes également, regardent cet ouvrage comme le fruit des imaginations fantastiques de la chevalerie. Par ces contradictions on voit assez quels élémens variés se sont coordonnés dans le long travail de l'épopée. Aux traditions de la Colchide et de l'Iran, aux images lointaines des dragons de Jason et de Persée, aux fables de la terre du soleil, se joignent les souvenirs des émigrations gothiques, les traces d'Odin, la terreur encore présente de l'approche des Huns. Les scènes tragiques du palais de Childéric de Soissons, de Gontran de Bourgogne, se lient par une fabuleuse transposition aux débats de l'empire germanique et de la cour de Rome. L'effroi s'augmente avec l'histoire, jusqu'à ce que la chevalerie renvoie quelques rayons de sa lueur naissante sous les voûtes ensanglantées du palais d'Attila. Le poëme qui, d'une part, touche aux

sources du Phase, qui, d'un autre côté, atteint avec les Ostrogoths, le sol de l'Italie, avec les Francs la vallée du Rhin, unit dans sa lente formation la végétation riche, pauvre, sombre, brillante de chacun de ces climats. Non seulement il s'empare de tous les faits que le temps lui présente, mais il se les assimile, il les change, il les métamorphose, il les rend méconnaissables. Le paganisme s'empreint de christianisme. Nés de l'accouplement des loups et des esprits de ténèbres, les Huns brillent de toute la courtoisie des mœurs féodales. A peine si quelques grandes figures, Siegfried, Théodoric, résistant à ce travail de formation, conservent quelques traits de leur physionomie réelle. Qu'est devenu l'Attila de l'histoire, l'Attila de Jornandès, celui dont Priscus nous a laissé l'image? Si une tradition non interrompue ne s'attachait à son nom, qui le reconnaîtrait sous la figure effacée d'Etzel, ce roi qui pleure et s'épouvante du sang versé? Or, tel est le caractère de l'épopée, qu'en s'élevant au-dessus de la vérité individuelle, en disposant à son gré des faits particuliers, en renversant les rôles et les vicissitudes du monde,

elle ne reste fidèle qu'à l'idée générale exprimée dans une époque. Même en défigurant le caractère du chef des Huns, elle s'attache à l'impression de terreur répandue dans l'univers à son approche. C'est pour elle le fait dominant qui l'absorbe; loin de l'altérer elle le conservera plus terrible, plus complet, plus présent que l'histoire. Le lieu, le temps, les personnages, seront transposés et changés; et la pensée des peuples au quatrième siècle restera vivante et immuable. Du barbare qui a retrouvé le glaive magique du dieu Thor, la tradition fera un timide châtelain; des hordes de l'Asie, les gardes d'un manoir féodal; du choc des nations Mongoles et de l'empire romain, la querelle d'une femme et de quelques vavasseurs. Mais le génie exterminateur des invasions planera en effet sur tout le poëme et l'enveloppera de ses voiles. Les torrens de sang versés dans les champs catalauniques inonderont dans les Carpathes le palais d'Etzel; et les héros épuisés en boiront à longs traits, comme dans le récit de Jornandès. De tout un peuple, il ne restera que le vieillard Hildebrand pour en annoncer la fin; et l'horreur

qui suivit les dernières migrations sera si fortement empreinte sur chaque figure, la destruction sera si complète, si acharnée, les vainqueurs et les vaincus seront si bien confondus dans une égale perdition, que les scènes de l'histoire paraîtront superficielles et inachevées, à côté des scènes de l'épopée qui ne saisit qu'une idée, mais qui s'y perd et s'y ensevelit.

Sur les bords du Danube, dans les marais d'Osnabrück, dans les bruyères du Danemark, on trouve encore, sous des futaies de chênes, de vastes éminences couvertes de gazon, et que l'on prend communément pour des tombeaux de Huns. Dès qu'on approche, les hiboux et les corbeaux battent des ailes sur la cime des arbres, les cerfs s'enfuient sur les feuilles des forêts. Des masses de granit, entassées dans le nord en carènes de vaisseau, au sud en forme de retranchemens, cernent la base de ces monticules. A leurs flancs sont éparses des pierres couvertes d'inscriptions runiques. Au dedans, ils sont soutenus par des assises de rochers qu'ont soulevées des races de géans; ils regorgent de débris d'os humains, de cadavres, de fers de chevaux, de cor-

nes de métal incrustées de figures hiéroglyphiques, d'amulettes, d'armes, de vases, restes amoncelés des champs de bataille. Ces monumens de carnage sont aux Nibelungs ce que sont à l'Iliade les tombeaux de Mycènes.

Novembre 1830.

V.

DE L'ÉPOPÉE BOHÉMIENNE.

Un mystère plane sur la race slave. Son histoire ressemble à ses chants populaires; c'est toujours un cavalier qui s'en va par des chemins inconnus, et sans laisser ni trace sur le sol, ni ombre derrière lui, disparaît sitôt qu'on le regarde. Après les invasions germaniques, cette race de Sarmates et de Scythes accourt au galop dans l'histoire, pour arriver à temps au grand rendez-vous du moyen-âge. Mobile comme le sol d'alluvion sur lequel elle s'agite, on ne sait où elle va ni où la retrouver. Quand la race germanique eut sauvé l'Europe des invasions des Sarrasins du côté de l'Espagne, la race slave repoussa à son tour à Olmütz la dernière inva-

sion de l'Orient, sous les fils de Dschemgis-kan. Adossées l'une à l'autre, comme l'aigle à deux têtes, ces deux races déchiquetèrent, chacune à sa manière, le côté de l'Orient qui vint les attaquer. Après cette lutte, qui donna à la race son unité, toutes les tribus se débandèrent. L'une d'elles, véritable aventurière, s'insinua plus avant au cœur de l'Allemagne. C'est la Bohême à laquelle appartiennent les chants dont nous allons parler. Égarée dans sa route, cherchant fortune à l'étranger avec ses sorcières, ses enchanteurs, ses bateleurs, ses villes des morts, sa langue vive et résonnante, son origine équivoque; heureuse, joyeuse sous le ciel de Prague, au bord des flots de l'Elbe, cette petite nation isolée est elle-même dans l'histoire une folâtre Bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaniques dont elle est entourée.

Mais cet isolement fit qu'elle cultiva mieux qu'aucune autre tout ce qui pouvait lui rappeler son origine. Séparée par l'histoire politique des populations auxquelles elle était alliée par le sang, elle chercha du moins à se rattacher, par l'imagination et la religion du passé, à la

souche commune dont elle avait été violemment retranchée. Les recherches les plus profondes sur la race slave ont éte faites en Bohême. C'est là que la science des origines a été secondée par un patriotisme exalté auquel s'est joint le hasard. Il y a quelques années, en 1818, un homme (1), en montant dans la tourelle de l'église de Koeniginnhof, découvrit, sous des piliers écroulés, un rouleau de feuilles de parchemin. L'écriture de ces manuscrits était en lettres latines du douzième siècle, et les lignes se suivaient sans interruption comme dans un ouvrage en prose. En les examinant au jour, on trouva que ces manuscrits contenaient des fragmens de poésies des temps primitifs de la Bohême. La même année, ils furent publiés, et ils excitèrent un enthousiasme pareil à celui qu'avaient fait naître, à divers intervalles, les romances du Cid, le *Heldenbuch* ou livre des héros des Allemands, les chants russes de Wolodimir et l'Ossian gallique.

Ces fragmens sont de deux sortes, les uns lyriques, les autres épiques. Ce qui distingue les

(1) M. Hanka.

premiers de la plupart des chants slaves, c'est que plusieurs remontent à l'époque païenne. On admire, à la lecture de ces poëmes, qu'une pensée, une plainte, un désir, un soupir échappés dans les langueurs de la vie primitive, à l'on ne sait quel descendant d'un Sarmate, en paissant ses troupeaux de chevaux sur le Danube, aient eu plus de durée et de vie que les révolutions des religions et des empires. Une larme, tombée ainsi des yeux d'un pâtre sur l'herbe des Carpathes, laisse après des siècles son empreinte sur la terre. Ces chants n'ont pas la vivacité et les chutes redoublées de la ballade d'Écosse. Ils ne bondissent pas comme elle en cascades, de gradins en gradins sur la montagne. Ils auraient plutôt quelque analogie avec le chant populaire de l'Allemagne, si doux, si serein, qui se dit en rêvant, à demi-voix, dans les bateaux des pèlerins, ou bien en tournant le rouet dans les châteaux des seigneurs, ou en veillant dans la nuit de Noël, ou en levant ses filets, au bord des îles du Rhin. Leur repos est celui des forêts primitives, toujours mêlé d'une horreur secrète. L'eau est dormante, le feuillage est assoupi, le

cerf marche tranquillement sous la ramée , le cygne a plié son cou sous son aile; mais dans le fond des bois l'ennemi est caché avec ses flèches et son cheval noir. C'est, en effet, le caractère de ces chants, qu'avec une douceur infinie, ils se terminent presque tous par la mort, une mort résignée, facile, inévitable, telle que celle d'un oiseau devenu vieux, qui se blottit sous l'herbe, ou d'un chêne séculaire qui se dépouille en frémissant de ses derniers rameaux. Je citerai deux de ces chants, le premier traduit par Goethe, le second beaucoup plus sévère et le plus ancien du recueil.

« Un soupir du vent sort du bois; il se hâte vers une jeune fille; il se hâte vers le ruisseau ;

« Elle puise l'eau dans un seau aux cercles de fer; le flot apporte à la jeune fille un bouquet;

« Un bouquet odorant de violettes et de roses. La jeune fille se penche pour le cueillir. Malheur! voilà qu'elle tombe dans l'eau glacée.

« Toi, fleur odorante, si je savais qui t'a semée dans une terre légère, je donnerais volontiers mon anneau d'or.

« Charmant bouquet, si je savais qui t'a lié avec une écorce nouvelle, je donnerais volontiers l'aiguille de mes cheveux.

« Toi, beau bouquet, si je savais qui t'a jeté dans le ruisseau glacé, je donnerais volontiers la guirlande de ma tête. »

LE CERF.

« Un cerf s'élance à travers monts et forêts, il erre, il bondit çà et là à travers monts et vallées, il porte au loin sa belle ramure. Avec sa riche ramure il entre dans les broussailles, il s'élance dans les bois en sauts rapides.

« Voyez! Un jeune homme erre à travers la montagne, il s'élance à de rudes combats à travers la vallée, il élève ses orgueilleuses armes; de ses orgueilleuses armes, il renverse une foule d'ennemis.

« Loin d'ici, jeune homme de la montagne! A l'improviste l'ennemi sauvage s'élance contre lui; contre lui à l'improviste ils roulent leurs yeux sinistres qui étincellent de colère; ils lui frappent la poitrine de leurs furieuses haches

d'armes, et les bois tremblans murmurent de tremblans gémissemens. Que son ame parte, sa douce ame de jeune homme !

« De sa poitrine inclinée, elle s'exhale ; de sa poitrine, sur ses lèvres rosées.

« Voyez ! Il est étendu là ; avec son sang chaud son ame dégoutte ; le sol boit avidement le sang chaud. Chaque jeune fille en est triste, au fond du cœur.

« Dans la terre froide le jeune homme repose ; le chêne croît sur lui de la racine jusqu'au faîte ; ses branches s'étendent au loin.

« Et le cerf, à l'épaisse ramure, s'enfuit ; il s'élance en sauts rapides, il relève son cou svelte vers le feuillage.

« De toutes les parties de la forêt, des essaims d'éperviers affamés se rassemblent sur le chêne, les ailes étendues ; tous ils glapissent sur le chêne ; le jeune homme est tombé par la colère de l'ennemi : autour du jeune homme, chaque fille va pleurer. »

Les fragmens épiques appartiennent à des époques différentes, autant par la forme que par les

sujets. Dans la plupart de ces pièces, on retrouve les traditions nationales qu'avant l'année 1125, l'ancien chroniqueur bohémien, Cosmas, a recueillies de la *bouche des vieillards*. Ils comprennent un intervalle de plus de dix siècles; d'où il résulte qu'ils sont, en quelque manière, un abrégé poétique de la destinée entière de la Bohême. Les deux premiers racontent les luttes de la race slave contre les Thuringiens après son arrivée sur les bords de l'Elbe, plus de deux cents ans avant sa conversion au christianisme. Le culte des oiseaux de proie et des arbres la domine encore ; et ce qui anime les peuples contre leurs ennemis, c'est le sacrilége des tribus qui ont coupé les chênes sacrés des forêts et dispersé les éperviers. L'un de ces poëmes s'applique aux guerres de la Bohême et de la Pologne, dans le onzième siècle, et à la prise de Prague par Jaromir; un autre est un chant de détresse du treizième siècle, pendant la fatale tutelle du margrave de Brandebourg, un cri de douleur et de colère pendant l'oppression saxonne. Enfin les débris de l'épopée bohémienne se groupent autour des souvenirs de

l'invasion mongole des fils de Dschemgis-Khan, pendant le treizième siècle, comme l'épopée germanique s'était déjà formée autour de la figure et des compagnons d'Attila. L'époque du poëme est l'invasion de Batu, fils de Tschutschi, sur le Volga, avec cinq cent mille Mongols. Les Russes, épuisés déjà par les Livoniens, sont vaincus et paient le tribut. Le palatin de Hongrie est renversé en 1241, et s'enfuit à toute bride. C'était le moment où la discorde des Guelfes et des Gibelins affaiblissait le plus l'Occident. La Bohême, avec son roi Wenzel, sauva l'Europe. Dans ce poëme, la tradition populaire produit un effet d'art d'une extrême beauté. L'arrivée des hordes mongoles est précédée par le voyage d'une jeune fille d'un khan, belle *comme la lune elle-même;* elle a appris qu'il y a un pays vers le soir, et elle est venue le visiter. C'est elle qui sera cause de la guerre, comme Hélène. Mais le repos et l'innocence de ce début contrastent d'une manière admirable avec les massacres qui vont suivre, quand le vainqueur apportera, sur sa selle, la peau de son ennemi. La jeune fille est tuée sur le chemin. Le khan appelle à lui ses hommes;

il consulte les bâtons brisés des magiciens; il marche contre l'Occident; Kief et Novogorod sont en son pouvoir; tout succombe devant lui; une dernière bataille s'engage sous Olmütz.

« Malheur! un bruit s'élève, un effroyable gémissement. Malheur! déjà les chrétiens sont en fuite; après eux les Tartares accourent avec des cris sauvages.

« Ah! Jaroslaw s'élance, l'aigle! Un rude acier entoure la poitrine du fort; sous l'acier bondissent l'héroïsme et la valeur; sous le casque étincelle l'œil ardent du chef; l'héroïsme étincelle dans son regard de feu. Dévoré de fureur, comme le lion irrité quand il voit le sang chaud nouvellement versé, quand, blessé d'une flèche, il bondit sur le chasseur, ainsi bondit Jaroslaw sur les Tartares.

« Après lui, les Bohémiens comme une nuée de grêle. Il s'élance avec rage sur le fils de Kublay; un terrible combat commence. Ils bondissent avec leurs épées l'un sur l'autre. Toutes deux se brisent en éclats. Jaroslaw, sur son cheval baigné dans le sang, fouille de son épée dans le

cœur du fils de Kublay; il lui partage les épaules et la poitrine ; le cadavre tombe à ses pieds. Sur lui retentissent les carquois et les arcs.

« Le peuple sauvage des Tartares s'épouvante ; il jette loin de lui ses javelots longs de six pieds ; il court, il se hâte tant qu'il peut du côté d'où le soleil se lève brillant. Et le Hana fut délivré de la colère des Tartares. »

Ainsi ces poëmes nationaux touchent, d'un côté, avec l'histoire de la Bohême, aux premiers temps de l'histoire d'Allemagne, et de l'autre aux révolutions tartares. Ils retracent les principaux événemens qui ont marqué la vie de ce peuple, et ils forment entre eux un chant toujours prolongé d'une génération à une autre génération dans le sein d'une même tribu. Surtout ils ont gardé l'empreinte des temps et des lieux où ils sont nés. Ce n'est pas le vers homérique, qui se balance comme le flot dans la rade de Pylos, ou qui rejaillit comme un rayon doré sur l'Acropole de Corinthe. Ce n'est pas le Shanameh qui se prolonge sans fin comme un conte sous la tente dans les nuits de

l'Asie, et qui bondit comme un cimeterre nu dans la main d'un delhi ; ce n'est pas le Ramayuna qui s'épanouit nonchalamment dans le calice du lotus, qui s'exhale dans les forêts des palmites, au loin, sous les savannes de Cachemire. Ce ne sont pas les Nibelungs qui s'écoulent lentement comme les flots du Rhin à Worms, qui s'amoncellent pesamment comme les nuages sur les cimes de la forêt Noire, qui retentissent tristement comme le sol sous un cheval caparaçonné. Ce ne sont pas les poëmes d'Arthus qui soupirent à tous les vents comme un bouleau sur les tours d'un vieux château de Bretagne, qui replient leurs anneaux comme un serpent sur les pierres druidiques de Carnac ou d'Irlande. Les poëmes bohémiens ne ressemblent à aucun de ces poëmes. Ils s'en séparent d'abord par leur rapidité fougueuse. Echevelés comme les cavales des Sarmates et des Scythes, ils courent sans savoir où. De brèves paroles, dont le vent emporte la moitié, des appels aux armes, puis des paysages, des forêts, des montagnes, puis une action qui passe et qu'on a vue à peine, feraient croire que ces poëmes ont été

composés en poursuivant son ennemi à perdre haleine, à travers les steppes. Le mécanisme des plus anciens contribue encore à augmenter cet effet. Les strophes sont composées dans une sorte de trochée analogue à l'iambe de Shakspeare. Mais pour peu que l'action gagne de vitesse, la mesure se raccourcit arbitrairement et s'enfuit sans frein avec elle. Dans un de ces poëmes, deux frères, devant une assemblée royale, viennent exposer leurs droits à l'héritage d'un chef de tribu. Tous les autres sont des chants de guerre, et rappellent le genre de vie si longtemps précaire des Slaves. Il faut qu'ils aient été inspirés bien près des événemens, et presque sur le champ de bataille, car ils les suivent avec une angoisse qui s'effac toujours à distance. La fable ne s'y est encore que peu ou point mêlée à l'histoire, et ils tirent toute leur beauté de la réalité présente et passionnée, du bruit des haches, des hennissemens des chevaux, des flancs de la montagne, des détours du sentier. Tout haletans, ils font encore partie des événemens, soit qu'en effet le temps ait manqué pour y ajouter un autre drame que celui des

faits, soit plutôt que le génie de la race slave embrasse plus volontiers le côté extérieur des choses, et y subordonne l'idéal, même dans la poésie. Dans leur élan vagabond, ces chants font le lien des traditions épiques de l'Europe avec la poésie des Tartares et de la Mongolie, de la même manière qu'en Allemagne et en France les épopées d'Arthus et les poëmes carlovingiens rattachent, par un autre anneau, la poésie de l'Occident à la poésie de l'Arabie et de la Perse. Avant qu'on les eut découverts, ce lien était rompu; et, tout incomplets qu'ils sont, ils achèvent néanmoins de clore le rideau de cette grande tente de poésie, sous laquelle s'endort l'Europe primitive, pour y voir en songe, comme le Richard III de Shakspeare, ses destinées du lendemain.

Voici la traduction du premier de ces chants :

« Du sein de la forêt Noire surgit un rocher; sur le rocher gravit le fort Zaboj; il regarde les clairières de tous côtés; toutes les clairières frémissent autour de lui; il soupire, comme quand les colombes pleurent. Long-temps il

reste assis, long-temps il couve sa douleur; puis il se dresse en sursaut, semblable au cerf. Au loin, à travers le bois, à travers les sentiers nus, il court d'un homme à un autre homme; il court d'un héros à un autre héros dans tout le pays : à tous il dit en secret de courtes paroles, il s'incline en face des dieux, il se hâte vers d'autres.

« Un jour se passe, un autre lui succède; et comme la lune paraît à la troisième nuit, les hommes s'assemblent dans la forêt Noire. Là, Zaboj les conduit dans la vallée, il les conduit dans la forêt profonde, jusqu'au fond de la vallée. Au loin au-dessous d'eux, se place Zaboj ; il prend sa Guzla résonnante.

« Hommes aux regards de flamme! frères par le cœur, je vous chante un chant, je vous le chante du fond de la vallée; c'est du cœur qu'il part, c'est du fond du cœur oppressé par la douleur.

« Allez trouver les aïeux de vos pères; laissez derrière vous dans la terre d'héritage les enfans orphelins; laissez les femmes orphelines, et qu'il ne soit dit à personne : Frère, dis-leur des paroles de père.

« Voici l'étranger qui vient avec violence dans la terre d'héritage; avec la langue de l'étranger, ici règne l'étranger; et ce qui est la coutume dans la terre de l'étranger, du matin jusqu'au soir, sera la loi des enfans et des femmes : une seule compagne doit nous suivre depuis Wesna jusqu'à Morana (1).

« Du fond des bois, ils chassent les éperviers; il faut nous prosterner devant les dieux que les étrangers adorent, leur apporter des offrandes. Il n'est plus permis de frapper nos fronts devant les dieux, de leur apporter la nourriture à l'approche du soir, là où notre père allait chanter leurs louanges. Oui, ils ont abattu tous les arbres, ils ont brisé et effeuillé tous les dieux.

« Zaboj, tu as chanté, chanté du cœur au cœur, du fond de ta douleur, semblable à Lumir, qui. par des paroles, ébranle le Wysehrad (2) et toutes les contrées d'alentour. Ainsi, toi, tu m'ébranles, moi et tous nos frères. Oui, les dieux aiment le vaillant chantre. Chante, car

(1) Wesna, déesse de la jeunesse : Morana, déesse de la mort

(2) Ancienne demeure des rois de Bohême.

c'est à toi qu'il a été donné de chanter du fond du cœur contre notre ennemi.

« Zaboj lance aux Slaves un regard ardent de flamme, il trouble leur cœur en continuant de chanter :

« Deux enfans, dont la voix vient à peine de prendre l'accent de l'homme, sont sortis de la forêt. Là, avec le glaive et la hache d'armes, ils exercent leurs bras; là ils se tiennent en secret; de là ils reviennent à la joie, et quand leurs bras se sont raidis à la manière des hommes, quand leur esprit s'est aguerri à la manière des hommes contre leurs ennemis, quand les autres frères aussi sont devenus grands, ah! tous ensemble ont fondu sur l'ennemi; et leur colère a été la tempête du ciel, et au pays est revenue, est revenue la gloire passée. »

« Ah! tous se sont élancés vers Zaboj, ils l'ont pressé dans leurs bras vigoureux, et du cœur au cœur ils ont étendu leurs mains; un mot va prudemment de l'un à l'autre, et la nuit se retire devant le matin; ils sortent un à un de la vallée, au loin le long des arbres, au loin de tous les côtés du bois.

« Un jour s'est passé, un autre lui succède; après le troisième jour, comme la nuit descend obscure, Zaboj entre au bois, après Zoboj une troupe de guerriers; Slawoj entre au bois, après Slawoj une troupe de guerriers : tous pleins de foi dans leur guide, tous murmurant contre le roi, tous, avec des armes aiguisées.

« Allons, frères Slaves! là, sur la montagne bleue qui surgit de tous côtés; c'est là que nous pressons nos pas! là, sur la montagne, où le soleil se lève. Voyez, quelle sombre forêt! C'est là que nous tendons les mains! Toi, gravis de ce côté, rapide comme le renard; c'est là aussi que je gravis pour m'y poster.

« Ah! frère Zaboj, comme nos armes vont retentir terribles du haut de la montagne! Laisse-nous d'ici nous précipiter sur les bandes du roi.

« Ah! frère Slawoj! veux-tu détruire le dragon? marche-lui sur la tête. Tu y réussiras; et sa tête, elle est ici.

« Voilà que la troupe se partage dans la forêt; elle se partage à droite, puis à gauche; elle avance ici à l'ordre de Zaboj, là, à la parole du

fougueux Slawoj, là sur la montagne bleue, au fond de la forêt.

« Le soleil paraît pour la cinquième fois, et les mains des héros s'atteignent, et plus rapides que des renards, ils s'élancent sur l'armée du roi.

« Toute son armée périra, toute son armée à la fois. Ludiek, tu n'es qu'un esclave, l'esclave des esclaves. Dis à ton frère jumeau que sa parole puissante ne vaut, pour nous, pas plus que la fumée.

« Et Ludiek frissonne; il appelle l'armée d'un cri soudain. Tout à l'entour le ciel brille du reflet des haches; et dans l'éclat du soleil brille le rayon de l'armée du roi. Tous les pieds sont prêts pour la course, toutes les mains pour l'attaque à la voix de Ludiek.

« Allons, frère Slawoj; c'est là, bondis comme le renard : je leur présente le front.

« En avant s'élance Zaboj, en avant, pareil à une nuée de grêle; et à ses côtés s'élance Slawoj, pareil à une nuée de grêle.

« Frères, voyez, ce sont eux qui ont brisé nos dieux; ils ont renversé nos arbres et chassé

les éperviers de la forêt. Les dieux nous promettent la victoire.

« Voyez, un sourire sauvage échappe à Ludiek quand d'innombrables guerriers marchent contre Zaboj. Zaboj s'élance contre Ludiek avec des yeux brillans de flamme; la tempête pousse le chêne contre le chêne, qui se brise au bord de la forêt. Zaboj se précipite sur Ludiek, loin en avant du reste de l'armée.

« Voyez, Ludiek se lève avec son épée frémissante, et son bouclier couvert d'une triple peau. Zaboj brandit sa hache d'armes. Ludiek s'élance de côté. La hache rencontre un arbre, et l'arbre tombe sur les guerriers; trente d'entre eux s'en vont rejoindre leurs pères.

« Ludiek frémit. Ah! toi, loup des forêts, toi, dragon sauvage lutte contre moi avec l'épée.

« Et Zaboj s'élance sur son épée. Il frappe un coup sur le bouclier. Ludiek a saisi son épée; mais l'épée a glissé sur le bouclier de cuir. Tous deux s'enflamment à un horrible combat; ils se cherchent tous deux avec le glaive, ils couvrent la terre de sang, et avec le sang les étincelles jaillissent autour d'eux dans un meurtre sauvage.

« Le soleil a marché vers le milieu du jour; le milieu du jour s'approche déjà du soir, et le combat dure encore; et ni ici, ni là, on n'a encore vaincu. Si bien a lutté Zaboj, si bien a lutté Slawoj.

« Va à Bies, toi, lâche! que veux-tu? Boire notre sang? Zaboj saisit sa hache d'armes. Ludiek se détourne. Zaboj brandit sa hache d'armes; il la lance sur l'ennemi; la hache atteint l'ennemi, et le bouclier se brise, et le bouclier aussi se brise par derrière, et la poitrine de Ludiek se brise. Sous la hache furieuse, l'ame a tressailli; car la hache a atteint l'ame; elle rebondit dans l'armée à plus de vingt pas.

« Un cri d'alarme est sorti de la bouche de l'ennemi; la joie éclate dans la bouche des guerriers; elle retentit dans la bouche des guerriers de Zaboj; elle rayonne dans des regards d'allégresse.

« Frères, ah! les dieux nous ont donné la victoire! De notre troupe que les uns se partagent à droite; de notre troupe que les autres se partagent à gauche. Amenez des chevaux de toutes les vallées; que les chevaux hennissent tout autour dans le bois!

« Ah ! frère Zaboj ! toi, brave lion ! ne lâche pas l'ennemi dans la tempête.

« Ah ! Zaboj reprend son bouclier, dans une main son épée, dans l'autre sa hache. Ainsi, il court à travers les sentiers contre les ennemis, et les oppresseurs rugissent; et il faut que les oppresseurs se dispersent. Tras (1) les chasse du champ de bataille; en criant, l'effroi les saisit à la gorge.

« Que les chevaux hennissent à l'entour dans le bois ! Allons, à cheval, à cheval ! Après l'ennemi; à cheval ! sur tous les sentiers. Chevaux rapides, emportez-nous, emportez-nous contre eux, rapides comme notre colère.

« Les bataillons se pressent sur des chevaux rapides; crinières sur crinières, ils chassent devant eux leurs oppresseurs. Coups sur coups, ils sont haletans de colère, et les plaines s'émeuvent; et s'émeuvent montagnes et forêts; à droite, puis à gauche, tout s'enfuit devant eux.

« Voyez, un fleuve sauvage gronde; les vagues roulent sur les vagues ! L'une sur l'autre

(1) Tras, le dieu de l'épouvante.

aussi la foule roule sur la foule; tout se précipite à travers le bruit du fleuve. Le flot a dévoré un grand nombre d'étrangers. Il porte ceux du pays de l'autre côté, il les porte sur l'autre bord.

« A travers les clairières, au loin, tout à l'entour, au loin la bande sauvage étend ses larges cercles; seule elle s'élance à toutes ailes; la foule des guerriers de Zaboj se précipite au loin; tout à l'entour, à travers la plaine, ils s'élancent furieux sur leurs oppresseurs. Ils les renversent, ils les foulent des pieds de leurs chevaux; furieux après le lever de la lune, furieux sous le soleil brûlant du jour, puis furieux encore dans la nuit ténébreuse, puis après la nuit, dans la brume du matin.

« Voyez, un fleuve sauvage gronde, les vagues roulent sur les vagues. L'une sur l'autre la foule roule sur la foule; tout se précipite à travers le bruit du fleuve. Le flot a dévoré un grand nombre d'étrangers. Il porte ceux du pays de l'autre côté, il les porte sur l'autre bord.

« Là, sur la montagne grise! là, nous attend notre vengeance.

« Vois, frère Zaboj! nous ne sommes plus loin de la montagne. Vois les troupeaux d'ennemis, comme ils fuient honteusement!

« Rentrons dans les clairières, toi ici, moi là; que tout ce qui est au roi périsse!

« Les vents murmurent, la foule murmure à travers le pays; à droite et puis à gauche, en rangs amoncelés, la foule marche avec des cris de joie.

« Frères, voyez, la montagne s'obscurcit! Ah! les dieux nous ont donné la victoire! des troupeaux d'ames flottent çà et là, d'arbre en arbre. L'Épouvante tremble devant leurs ailes ténébreuses. Il n'y a que les hiboux qui n'ont pas peur. Là haut sur la montagne, enterrez les cadavres; portez aux dieux une offrande à leur gré; aux dieux, aux sauveurs, portez une riche abondance d'offrandes, chantez pour eux les chants qu'ils aiment; consacrez-leur la dépouille des ennemis tombés. »

Août 1831.

DE L'ÉTAT

DU

CHRISTIANISME EN ALLEMAGNE.

DE LA VIE DE JÉSUS,

PAR LE DOCTEUR STRAUSS.

Pourquoi chercher à m'en défendre? C'est comme malgré moi qu'après un long retard je suis conduit à traiter ici du sujet contenu dans ce titre. Plus j'y pense, plus me pèse l'engagement d'exposer fugitivement dans ce recueil les questions récemment soulevées par la théologie allemande. Comment resserrer dans quelques pages incohérentes ce qui devrait être l'examen de toute une vie? Pourquoi offrir à l'amusement d'un public dédaigneux les problèmes jusqu'ici

renfermés dans l'enceinte des écoles? Est-il possible, en un si grand débat, de présenter, avec la même lumière, les objections et les réponses? Et si l'on manque à cette première condition, n'est-ce pas attirer sur soi le plus grand des reproches? Car, enfin, je ne puis l'oublier; il ne s'agit pas ici d'un démêlé littéraire, mais bien du livre qui, pour le plus grand nombre, est la nourriture, la force, l'espérance, et, pour tout dire, la vie même. Je ne suis point de ceux qu'une formule métaphysique console de toutes les ruines; et, quand il n'y aurait parmi mes lecteurs qu'une seule ame sincèrement croyante, je la tiendrais pour plus respectable, à ce titre, que cette foule sans figure et sans nom, qui, ne vivant ni dans la religion, ni dans la philosophie, ni même dans la poésie, ne subsiste véritablement que dans le vide.

D'autre part, lorsqu'une question fondamentale saisit, agite, absorbe tous les esprits choisis d'un pays voisin, philosophes, historiens, linguistes, théologiens; que ce débat a enfanté une multitude de travaux plus ou moins remarquables, et qu'une société entière s'y est trouvée

mêlée, est-il permis de s'en tenir, sur des faits aussi graves, à la politique du silence? Serait-il même à désirer que tout ce bruit fût étouffé, de peur d'ajouter le doute au doute? Ou plutôt n'est-ce pas le moment où, la guerre intestine ayant éclaté dans l'intelligence d'un peuple, il est nécessaire que le sujet du débat devienne de plus en plus notoire, afin que l'opinion de tous intervienne peu à peu dans le démêlé? Que serait-ce s'il s'agissait du procès même du christianisme? Ne faudrait-il pas, en définitive, qu'il fût jugé par la conscience du monde chrétien (1)?

(1) Pendant que la réforme est en proie à une crise prodigieuse, n'est-il pas incroyable que nous n'ayons pas à Paris une faculté de théologie protestante qui nous représente ce mouvement dans une discussion sévère? Se peut-il que nous soyons réduits là-dessus à des articles de revue? Les immenses débats de la critique moderne, touchant les Écritures et l'histoire de l'église, se consommeront-ils sans que la France, qui a fondé l'exégèse sous Louis XIV, ait aujourd'hui un mot à dire sur ces questions? Si c'est notre orthodoxie qui nous retient, ne voit-on pas que l'application de l'intelligence aux matières de religion est mille fois préférable à l'indifférence, et qu'il est des temps où, pour vivre, il faut combattre? Si c'est le dédain philosophique, je n'ai plus rien à dire. A ce mal je ne sais point de remède.

Dans cette alternative, le temps et l'espace me manquant également, que me reste-t-il à faire ici, lorsqu'à grand'peine un volume entier suffirait à la tâche? Établir l'état de la question, appeler de ce côté l'attention des hommes sincères de toutes les croyances; sans prétendre imposer mon opinion au lecteur, le laisser à même de juger, sinon du fond de ces débats, au moins de l'esprit général qui les domine; concilier le respect de la tradition avec la recherche de la vérité: tel est le problème qu'il faudrait résoudre dans quelques pages.

On m'accordera volontiers, en commençant, que l'habitude de déprécier l'influence du protestantisme est devenu un des lieux communs de la rhétorique de notre époque. Du haut de notre grandeur orthodoxe et sceptique, nous voyons avec pitié ramper à nos pieds cette mesquine réforme. « Quel outrage au passé, selon les uns! Quel oubli du présent! selon les autres. Et, dans l'opinion de tous, quelle pauvreté de génie! quelle impuissance! quelle inconséquence! Quoi! toujours à genoux devant la règle de Luther ou de Calvin! Quel esclavage, grand Dieu!

N'oser être ni dans la loi, ni dans le raisonnement, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'église, ni dans l'école! Est-ce là vivre? » J'ose espérer que ceux qui liront avec attention les pages suivantes, concevront une autre idée de la situation réelle de la réforme, que du moins l'accusation d'inconséquence disparaîtra pour eux. Peut-être même reconnaîtront-ils, dans le travail de la théologie moderne, une des faces les plus profondes et les plus originales de l'esprit de leur temps. Quant à ceux qui ne cherchent dans ces sujets qu'une matière d'amusement ou d'imagination, ils feront bien pour eux-mêmes, aujourd'hui, de laisser là cette lecture.

Si l'ouvrage que j'ai à examiner se bornait à nier la partie surnaturelle de la révélation, il rentrerait dans l'école anglaise du XVIIIe siècle. Ces doctrines ayant été suffisamment répandues et controversées en France, il est probable que je n'aurais point à m'occuper d'un système qui manquerait pour nous de toute nouveauté; mais le scepticisme des écoles allemandes se rattache à un ordre de pensées si différentes de celles-là,

que même elles n'ont point d'expression exacte et correcte dans notre langue (1); en sorte que la première difficulté que je rencontre est de définir clairement l'objet de la question. Je ne puis même y réussir qu'en montrant comment elle est née.

On a souvent demandé d'où peut venir l'immense retentissement de l'ouvrage du docteur Strauss. Cette cause n'est point dans le style de l'écrivain. Ce langage triste, nu, géométrique, qui, pendant quinze cents pages, ne se déride pas un moment, ce n'est point là la manière d'un amateur de scandales. Quant à ses doctrines, il n'est pas, je crois, une de ses propositions les plus au-

(1) Nous n'avons aucun mot simple pour exprimer *Sagen*, traditions orales, populaires. Mythe, ce mot sur lequel toute la question repose, n'appartient à la langue française ni du XVIIe ni du XVIIIe siècle. Celui de *figure*, tel qu'il était employé par Fénélon, en matière de religion, est peut-être celui qui en approche le plus, surtout si l'on y joint l'idée d'une fiction irréfléchie, formée du concours de l'imagination de tous, et que ceux-là même qui l'ont conçue ont prise pour une réalité. Qui dit allégorie, au contraire, dit œuvre d'artifice. Ces nuances sont indispensables pour l'intelligence de ce qui suit.

dacieuses qui n'ait été avancée, soutenue, débattue avant lui. Comment donc expliquer le prodigieux éclat d'un ouvrage qui semble fait de la dépouille de tous? Je réponds que cet éclat vient précisément de ce que le système nouveau s'appuie sur tout ce qui l'a précédé, et que son manque d'originalité dans les détails est ce qui fait la puissance de l'ensemble. Si cet ouvrage eût paru être la pensée d'un seul homme, tant d'esprits ne s'en seraient pas alarmés à la fois. Mais, lorsqu'on vit qu'il était comme la conséquence mathématique de presque tous les travaux accomplis au-delà du Rhin depuis cinquante ans, et que chacun avait apporté une pierre à ce triste sépulcre, l'Allemagne savante tressaillit et recula devant son œuvre. C'est là ce qui se passe dans ce pays depuis trois ans.

En effet, si l'on y suit pour un moment l'esprit qui a régné dans la philosophie, dans la critique et dans l'histoire, on s'étonne seulement que cette conséquence ait tardé si long-temps à paraître. On ne peut manquer de voir que le docteur Strauss a eu des précurseurs dans chacun des chefs d'école qui ont brillé depuis un demi-

siècle, et qu'il était impossible qu'un système tant de fois prophétisé n'achevât pas de se montrer.

Lorsque la philosophie allemande remplaça dans le monde celle du XVIIIe siècle, on put croire que ce qui avait été détruit par Voltaire, allait être rétabli par Kant et par Gœthe. Le spiritualisme des uns pouvait-il aboutir au même résultat que le sensualisme de l'autre? Non, sans doute. Celui qui eût osé assurer le contraire eût passé pour insensé. Combien de gens se berçaient de cette idée que le christianisme allait trouver une restauration complète dans la métaphysique nouvelle! Il semble même que la philosophie partagea cette illusion, et qu'elle crut fermement avoir fait sa paix avec la religion positive. La vérité est qu'elle se borna à changer les armes émoussées du dernier siècle et à porter la querelle sur un autre terrain. C'est ce qui parut d'une manière manifeste dans l'ouvrage de Kant sur la religion, lequel sert encore de fond à presque toutes les innovations de nos jours. Que sont les Écritures sacrées pour le philosophe de Kœnigsberg? Une suite d'allégories morales,

une sorte de commentaire populaire de la loi du devoir. Le Christ lui-même n'est plus qu'un idéal qui plane solitairement dans la conscience de l'humanité. D'ailleurs, la résurrection étant retranchée de ce prétendu christianisme, il ne restait, à vrai dire, qu'une religion de mort, un évangile de la raison pure, un Jésus abstrait, sans la crèche et le sépulcre. Depuis l'apparition de cet ouvrage, il ne fut plus permis de se tromper sur l'espèce d'alliance de la philosophie nouvelle avec la foi évangélique. Dans ce traité de paix, la critique, le raisonnement, le scepticisme, se réservaient tous leurs droits; ils se couronnaient eux-mêmes; s'ils laissaient subsister la religion, c'était comme une province conquise dont ils marquaient à leur gré les limites (1). Plus tard, le panthéisme étant entré à grands flots dans la métaphysique allemande, ne fit que miner de plus en plus les vieux rivages de l'orthodoxie. Selon l'école moitié mystique, moitié

(1) Le titre le disait assez clairement : *De la Religion dans les limites de la raison.* Il est curieux de voir dans cet ouvrage Kant s'appuyer de l'autorité du même Bolingbroke, qui avait déjà fourni tant d'armes à Voltaire.

sceptique, de Schelling, la révélation de l'Évangile ne fut plus qu'un des accidens de l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'histoire ; et, un peu après, l'abstraction croissant toujours, Hegel ne vit plus dans le christianisme qu'une idée dont la valeur religieuse est indépendante des témoignagnes de la tradition, ce qui revient à dire que le principe moral de l'Évangile est divin, lors même que l'histoire est incertaine. Or, qu'est-ce que cela, sinon aboutir, dans le fait, à la profession de foi du vicaire savoyard ? Ainsi, de déductions en déductions, de formules en formules, la philosophie du XVIIIe siècle et celle du XIXe, après s'être long-temps combattues et niées l'une l'autre, finissaient par se réconcilier et s'embrasser sur les ruines de la même croyance.

Au reste, il ne suffit pas d'indiquer les rapports de la métaphysique et de la théologie de nos jours ; il faut montrer d'une manière plus explicite comment, dans la critique des livres sacrés, on a suivi des méthodes diamétralement opposées en France et en Allemagne ; car les différences infinies qui séparent ces deux pays

n'ont paru nulle part mieux que dans la voie qu'ils ont embrassée, chacun pour arriver au scepticisme. Celui de la France va droit au but, sans déguisement ni circonlocution. Il est d'origine païenne; il emprunte ses argumens à Celse, à Porphyre, à l'empereur Julien. Je ne crois pas qu'il y ait une seule objection de Voltaire qui n'ait été d'abord présentée par ces derniers apologistes des dieux olympiens. Dans l'esprit de ce système, la partie miraculeuse des Écritures ne révèle que la fraude des uns et l'aveuglement des autres; ce ne sont partout qu'imputations d'artifice et de dol. Il semble que le paganisme lui-même se plaigne, dans sa langue, que l'Évangile lui a enlevé le monde par surprise. Le ressentiment de la vieille société perce encore dans ces accusations, et il y a comme une réminiscence classique des dieux de Rome et d'Athènes dans tout ce système qui fut celui de l'école anglaise aussi bien que des encyclopédistes.

Ce genre d'attaque ne se montra guère en Allemagne, excepté dans Lessing, qui encore le transforma avec une autorité suprême. Par ses

lettres et sa défense des *Fragmens d'un inconnu* (1), il sembla quelque temps faire pencher son pays vers les doctrines étrangères. Mais ce ne fut là qu'un essai qui ne s'adressa pas à l'esprit véritable de l'Allemagne. Elle devait chanceler par un autre côté. Ces fragmens restèrent épars comme les pensées d'un Pascal incrédule, et le monument du doute ne fut pas plus achevé que ne l'avait été le monument de la foi.

L'homme qui de nos jours a fait faire le plus grand pas à l'Allemagne, ce n'est ni Kant, ni Lessing, ni le grand Frédéric; c'est Benedict Spinosa. Voilà l'esprit que l'on rencontre au fond de sa poésie, de sa critique, de sa philosophie, de sa théologie, comme le grand tentateur sous l'arbre touffu de la science. Gœthe (2), Schel-

(1) L'auteur est Reimarus. Lessing les a d'abord publiés sous ce titre : *Fragmens d'un Inconnu*, tirés de la bibliothèque de Wolfenbüttel.

(2) Si l'on veut avoir une idée de la croyance de l'auteur de *Faust*, on peut en juger par les paroles suivantes, déjà citées par M. Tholuck dans la préface de sa *Défense de la foi chrétienne*. C'est là que je les emprunte : « Tu considères, écrivait Gœthe à Lavater, l'Évangile comme la vérité

ling, Hegel, Schleiermacher, pour s'en tenir aux maîtres, sont le fruit de ses œuvres. Si l'on relisait en particulier son traité de théologie et ses étonnantes lettres à Oldembourg, on y trouverait le germe de toutes les propositions soutenues depuis peu dans l'exégèse allemande. C'est de lui surtout qu'est née l'interprétation de la Bible par les phénomènes naturels. Il avait dit quelque part : « Tout ce qui est raconté dans les livres révélés, s'est passé conformément aux lois établies dans l'univers. » Une école s'empara avidement de ce principe. A ceux qui voulaient s'arrêter suspendus dans ce scepticisme, il offrait l'immense avantage de conserver toute la doctrine de la révélation, au moyen d'une réticence ou d'une explication préliminaire. L'Évangile ne laissait pas d'être un code de morale divine; ou n'accusait la bonne foi de personne. L'histoire sacrée planait au-dessus de toute contro-

la plus divine. Pour moi, une voix sortie du ciel même ne me persuaderait pas que l'eau brûle, que le feu gêle, ou que les morts ressuscitent. Je regarde bien plutôt tout cela comme un blasphème contre le grand Dieu et contre sa révélation dans la nature. » (*Correspondance de Lavater*, 178).

verse. Quoi de plus? Il s'agissait seulement de reconnaître une fois pour toutes que ce qui nous est présenté aujourd'hui par la tradition comme un phénomène surnaturel, un miracle, n'a été, dans la réalité, qu'un fait très simple, grossi à l'origine par la surprise des sens, tantôt une erreur dans le texte, tantôt un signe de copiste, le plus souvent un prodige qui n'a jamais existé hormis dans les secrets de la grammaire ou de la rhétorique orientale. On ne se figure pas quels efforts ont été faits pour rabaisser ainsi l'Évangile aux proportions d'une chronique morale. On le dépouillait de son auréole, pour le sauver sous l'apparence de la médiocrité. Ce qu'il y avait d'étroit dans ce système devenait facilement ridicule dans l'application; car il est plus facile de nier l'Évangile que de le faire redescendre à la hauteur d'un manuel de philosophie pratique. La plume qui écrivit les *Provinciales* serait nécessaire pour montrer à nu les étranges conséquences de cette théologie. Suivant elle, l'arbre du bien et du mal n'est rien qu'une plante vénéneuse, probablement un mancenilier sous lequel se sont endormis les premiers

hommes. Quant à la figure rayonnante de Moïse sur les flancs du mont Sinaï, c'était un produit naturel de l'électricité. La vision de Zacharie était l'effet de la fumée des candelabres du temple; les rois mages, avec leurs offrandes de myrrhe, d'or, d'encens, trois marchands forains qui apportaient quelque quincaillerie à l'enfant de Bethléem; l'étoile qui marchait devant eux, un domestique porteur d'un flambeau; les anges, dans la scène de la tentation, une caravane qui passait dans le désert chargée de vivres; les deux jeunes hommes vêtus de blanc dans le sépulcre, l'illusion d'un manteau de lin; la transfiguration, un orage. Ce système conservait fidèlement, comme on le voit, le corps entier de la tradition : il n'en supprimait que l'ame. C'était l'application de la théologie de Spinosa dans le sens le plus borné, à la manière de ceux qui ne voient dans sa méthaphysique que l'apothéose de la matière brute. Il restait du christianisme un squelette informe, et la philosophie démontrait doctement, en présence de ce mort, comment rien n'est plus facile à concevoir que la vie, et qu'avec un peu de bonne volonté elle en ferait

autant. Le genre humain aurait-il donc été, depuis deux mille ans, la dupe d'un effet d'optique, d'un météore, d'un feu follet, ou de la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe du poisson? Il fallait bien l'admettre. Quoi qu'il en soit, cette interprétation, tout évidente qu'on la supposait, n'était point encore celle qui allait naturellement au génie de l'Allemagne. Ce pays pouvait l'adopter quelque temps à cause des maximes de morale qui en tempéraient le fond, mais ce n'était point là l'espèce d'incrédulité qui était faite pour lui.

Pour convertir l'Allemagne au doute, il fallait un système qui, cachant le scepticisme sous la foi, prenant un long détour avant d'arriver à son objet, appuyé sur l'imagination, sur la poésie, sur la spiritualité, parût transfigurer ce qu'il rejetait dans l'ombre, édifier ce qu'il détruisait, affirmer ce qu'il niait. Or, tous ces caractères se trouvent dans le système de l'interprétation allégorique des Écritures, ou, pour parler avec le XVIIe siècle, dans la substitution du sens mystique au sens littéral; car ce qui a été, dans l'origine, le principe caché de la réforme est pré-

cisément ce qui éclate au grand jour dans les débats de la théologie d'outre-Rhin.

Ce système qui, dans le fond, est le seul vraiment dangereux pour la croyance en Allemagne, remonte principalement à Origène. Ce grand homme admit un des premiers un double sens dans les faits racontés par le Nouveau Testament. Il reconnaissait la vérité historique de la plupart des évènemens contenus dans les livres saints (1). Mais, selon lui, ces mêmes évènemens renfermaient, d'ailleurs, un sens mystique; en sorte que ces deux vérités, l'une historique, l'autre morale, subsistaient à la fois. Tout le moyen-âge entra dans cette voie : les faits de l'histoire évangélique furent interprétés par les scolastiques, comme des espèces de paraboles, sans que pour cela on cessât de les tenir pour certains. Il n'en est pas moins vrai qu'un danger imminent couvait dans cette doctrine, puisque après avoir spéculé sur des évènemens comme sur des figures, il n'y avait qu'un pas à faire pour s'attacher exclusivement au sens idéal, et que l'allégorie

(1) Voyez surtout les chapitres XVIII, XIX, XX, livre IV, et son ouvrage *des Principes*, et son Traité contre Celse.

était toujours près d'absorber l'histoire. La lettre tue, mais l'esprit vivifie, voilà le principe d'Origène. Mais qui ne voit qu'à son tour l'esprit en grandissant peut tuer et remplacer la lettre ? Ceci est l'histoire de toute la philosophie idéaliste dans ses rapports avec la foi positive.

Si l'on fait attention à la théologie de Pascal, on découvre qu'elle penchait de ce côté, et que c'était le véritable abîme qui s'ouvrait devant lui. Dans le volume de ses *Pensées*, l'Ancien Testament n'est que figures. La loi, les sacrifices, les royaumes, voilà des emblèmes, non des réalités; la vérité même, chez les Juifs, n'est qu'ombre ou peinture. Les Babyloniens sont les péchés, l'Égypte l'iniquité. Quand je relis ces pages, il me semble toujours voir un homme miner les fondemens de son palais pour s'y mieux établir; car n'est-il pas certain qu'en transformant ainsi l'Ancien Testament, on est tout près d'altérer le nouveau? et, si le mosaïsme n'est la vraie religion qu'en figure, qui m'empêche d'en dire autant du christianisme? Otez à l'Évangile son fondement réel qui est dans l'ancienne loi, que reste-t-il? Un symbole suspendu dans le vide. Assurément,

les conséquences de cette théologie qui fut aussi, à certains égards, celle de Fénélon, n'eussent pas tardé à paraître en France (1); mais elles furent violemment tranchées par le XVIIIe siècle, qui changeant les principes de la philosophie, changea aussi les formes du scepticisme.

Ces conséquences ne furent pleinement déduites que par l'Allemagne, qui, de ce côté, du moins, se rattache à Pascal. Le système de l'explication mystique une fois adopté, il est facile de pressentir ce qui a dû arriver. L'histoire sacrée a de plus en plus perdu le terrain, à mesure que s'est accru l'empire de l'allégorie. On

(1) Il ne faut pas oublier que c'est dans les plus belles années de Louis XIV que la critique des saintes Ecritures a été fondée par un Français, Richard Simon, père de l'Oratoire. Il fut récompensé de son génie par la persécution de tout son siècle. Le désespoir le conduisit à brûler lui-même en secret ce qui lui restait de manuscrits; il survécut peu de temps à ce sacrifice. Après tous les travaux des écoles allemandes qui l'ont réhabilité et le proclament justement leur précurseur, ses ouvrages sont encore des chefs-d'œuvre. — Voyez ses *Histoires critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, ses *Lettres choisies*, etc... Voyez aussi *Credner* Introduction au Nouveau Testament, pag. 31.

pourrait marquer ces progrès continus, comme ceux d'un flot qui finit par tout envahir. D'abord, en 1790, Eichorn n'admet comme emblématique que le premier chapitre de la Genèse. Il se contente d'établir la dualité des Elohim et de Jéhovah, et de montrer dans le Dieu de Moïse une sorte de Janus hébraïque au double visage. Quelques années à peine sont passées, on voit paraître, en 1803, la mythologie de la Bible par Bauer. D'ailleurs, cette méthode de résourdre les faits en idées morales, d'abord contenue dans les bornes de l'Ancien Testament, franchit bientôt ces limites, et, comme il était naturel, elle s'attacha au nouveau. En 1806, le vénérable conseiller ecclésiastique Daub (1) disait dans ses

(1) Après avoir joui de l'amitié de cet homme célèbre dans son pays, je ne puis prononcer ici son nom sans payer à sa mémoire l'hommage qui lui est dû, sauf à y revenir plus convenablement ailleurs. M. Daub, professeur de théologie à l'université de Heidelberg, l'un des premiers hommes de l'Allemagne, était un philosophe dans le sens le plus grave, le plus hardi, le plus austère du mot. L'accord de la religion et de la science a été la question de toute sa vie. Son esprit, toujours en progrès, a cherché à la résoudre, suivant les temps, par le système de Kant, de Fichte, de Schelling, puis

Théorèmes de Théologie : « Si vous exceptez tout ce qui se rapporte aux anges, aux démons, aux miracles, il n'y a presque point de mythologie dans l'Évangile. » En ce temps-là, les récits de l'enfance du Christ étaient presque seuls atteints par le système des symboles. Un peu

de Hegel, dans la foi duquel il est mort. Ses ouvrages descendent à une profondeur où bien peu d'esprits en Europe peuvent le suivre ; mais ce même homme, d'une obscurité sibylline lorsqu'il écrivait, devenait subitement la clarté même dès qu'il commençait à parler ; d'ailleurs très original, très vif, très saisissant. Il avait par excellence le génie du monologue philosophique, qui devenait chez lui un véritable drame. Que de fois, seul avec lui pendant de longues heures, j'ai admiré cette éloquence étrange du désert, pensant que nul ne pouvait mieux que lui donner l'idée d'un Faust sexagénaire encore appliqué à l'évocation de la science divine ! Ses derniers momens ont répondu à ce caractère. La mort l'a trouvé dans sa chaire, et l'y a achevé au milieu même d'une de ses leçons de philosophie. Ses auditeurs, qui recueillaient l'instant d'avant ses paroles encore vibrantes, le virent tout d'un coup s'arrêter ; la mort l'avait interrompu ; ils l'emportèrent eux-mêmes dans leurs bras. Les improvisations choisies de ses cours se publient par souscription, et formeront douze volumes posthumes ; celui de l'*Antropologie*, que l'on doit aux soins de M. Marheinecke, a paru déja avec le plus grand succès.

après, les trente premières années de la vie de Jésus sont également converties en paraboles; la naissance et l'ascension, c'est-à-dire le commencement et la fin, étaient seules conservées dans le sens littéral; tout le reste du corps de la tradition avait plus ou moins été sacrifié; encore ces derniers débris de l'histoire sainte ne tardèrent-ils pas eux-mêmes à être travestis en fables. Au reste, chacun apportait dans cette métamorphose le caractère de son esprit. Selon l'école à laquelle on appartenait, on substituait à la lettre des évangélistes une mythologie métaphysique ou morale, ou juridique, ou seulement étymologique; les intelligences les plus abstraites ne voyaient guère sur le crucifix que l'infini suspendu dans le fini, ou l'idéal crucifié dans le réel. Ceux qui s'étaient attachés surtout à la contemplation du beau dans la religion, après avoir éloquemment affirmé, répété, établi, que le christianisme est, par excellence, le poëme de l'humanité, finirent par ne plus reconnaître dans les livres saints qu'une suite de fragmens ou de rapsodies de l'éternelle épopée. Tel fut Herder vers la fin de sa vie. C'est dans ses derniers ouvrages

(car les premiers ont un caractère tout différent) que l'on peut voir à nu comment, soit la poésie, soit la philosophie, dénaturent insensiblement les vérités religieuses; comment, sans changer le nom des choses, on y donne des acceptions nouvelles, si bien qu'à la fin le fidèle qui croit posséder un dogme ne possède plus, en réalité, qu'un dithyrambe, une idylle, une tirade morale, ou une abstraction scolastique, de quelque beau mot qu'on les pare. L'influence de Spinosa se retrouve encore ici. C'est lui qui avait dit : « J'accepte, selon la lettre, la passion, la mort, la sépulture du Christ, mais sa résurrection comme une allégorie. *Cœterùm Christi passionem, mortem et sepulturam tecum litteraliter accipio, ejus autem resurrectionem allegoricè* (1). » Cette idée ayant été promptement relevée, il ne resta plus un seul moment de la vie du Christ qui n'eût été métamorphosé en symbole, en emblème, en figures, en mythes, par quelque théologien. Neander lui-même, le plus croyant de tous, étendit ce genre d'inter-

(1) Epistola XXV.

prétation à la vision de saint Paul dans les *Actes des Apôtres*. On se faisait d'autant moins de scrupule d'en user ainsi, que chacun pensait que le point dont il s'occupait était le seul qui prêtait à ce genre de critique; et d'ailleurs, si l'on conservait quelque inquiétude à cet égard, elle s'effaçait par cette unique considération, qu'après tout, on ne sacrifiait que les parties mortelles et pour ainsi dire le corps du christianisme, mais qu'au moyen de l'explication figurée, on en sauvait le sens, c'est-à-dire l'ame et la partie éternelle. C'est là ce que, dans ses leçons sur la religion, Hegel appelait : *analyser le fils* (1). Ainsi, avec la plus grande tranquillité de conscience, les défenseurs naturels du dogme travaillaient de toutes parts au changement de la croyance établie; car il faut remarquer que cette œuvre n'était pas accomplie comme elle l'avait été chez nous par les gens du monde et par les philosophes de profession. Au contraire, cette révolution s'achevait presque entièrement par le concours des théologiens. C'est dans le

(1) *Den Sohn analysiren.*

cœur même de l'église qu'elle puisait toute sa force.

Au sein de cette destruction toujours croissante, ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est la quiétude de tous ces hommes qui semblent ne pas s'apercevoir de leurs œuvres, et qui, effaçant chaque jour un mot de la Bible, ne sont pas moins tranquilles sur l'avenir de leur croyance. On dirait qu'ils vivent paisiblement dans le scepticisme comme dans leur condition naturelle. Il en est un pourtant qui a eu de loin le pressentiment et, comme il le dit lui-même, la certitude d'une crise imminente. C'est aussi le plus grand de tous, Schleiermacher, fait pour régner dans ce trouble universel, si l'anarchie des intelligences eût consenti à recevoir un maître; noble esprit, éloquent prédicateur, grand écrivain : ce qui le caractérise, c'est qu'il a été, à un degré presque égal, théologien et philosophe. Aucun homme n'a fait de plus grands efforts pour concilier la croyance ancienne avec la science nouvelle. Les concessions auxquelles il a été entraîné sont incroyables. Comme un homme battu par un violent orage,

il a sacrifié les mâts et la voilure pour sauver le corps du vaisseau. D'abord il renonce à la tradition et à l'appui de l'Ancien Testament ; c'est ce qu'il appelait rompre avec l'ancienne alliance. Pour satisfaire l'esprit cosmopolite, il plaçait, à quelques égards, le mosaïsme au-dessous du mahométisme. Plus tard, s'étant fait un Ancien Testament sans prophéties, il se fit un Évangile sans miracles. Encore arrivait-il à ce débris de révélation, non plus par les Écritures, mais par une espèce de ravissement de conscience, ou plutôt par un miracle de la parole intérieure. Pourtant même, dans ce christianisme ainsi dépouillé, la philosophie ne le laissa guère en repos, en sorte que, toujours pressé par elle et ne voulant renoncer ni à la croyance ni au doute, il ne lui restait qu'à se métamorphoser sans cesse et à s'ensevelir, pour en finir, les yeux fermés, dans le spinosisme. Cet état, que l'on ne croirait pas supportable, est dépeint avec beaucoup de vérité dans une lettre à l'un de ses amis qui est aussi son disciple. Cette lettre jette un jour si étonnant sur l'état des esprits, que je ne puis m'abstenir d'en citer quelques

passages. Je ne crois pas que l'on ait jamais considéré l'abîme avec un plus tranquille désespoir.

« Si vous envisagez, mon ami, l'état présent des sciences et leur développement imprévu, que pressentez-vous de l'avenir, je ne dis pas seulement de la théologie, mais du christianisme lui-même, tel que la réforme l'a fait? Quant au christianisme ultramontain, il est ici hors de cause; car, si l'on veut trancher du glaive de l'autorité le nœud de la science et de la raison humaine, si l'on se sert de sa puissance pour se soustraire à tout examen, il est visible que l'on est dispensé de s'inquiéter de ce qui passe au dehors; mais c'est ce que nous ne pouvons ni ne voulons faire : au contraire, nous acceptons les temps tels qu'ils sont, et de là je pressens qu'il faudra bientôt nous passer de ce que plusieurs croient encore être le fond et l'ame même du christianisme. Je ne parle pas ici de l'œuvre des sept jours, mais bien de *l'idée même de la création*, telle qu'elle est en général adoptée, et même indépendamment de la chronologie de Moïse. Malgré le travail et

les explications des commentateurs, combien de temps cette idée prévaudra-t-elle encore contre la force des théories fondées sur des combinaisons scientifiques auxquelles nul ne peut échapper dans un temps où les résultats généraux deviennent si promptement la propriété de tous ? Et nos miracles de l'Évangile (car je ne dirai rien de l'Ancien Testament), combien de temps se passera-t-il jusqu'à ce qu'ils tombent de nouveau, à leur tour, par des raisons plus respectables et mieux fondées que celles des encyclopédistes français ? Car ils tomberont sous ce dilemme : ou l'histoire entière à laquelle ils appartiennent est une fable dans laquelle il est impossible de discerner le vrai du faux, et, dans ce cas, le christianisme paraît sortir, non plus de Dieu, mais du néant lui-même ; ou bien, si ces miracles sont des faits réels, nous devrons accorder que, puisqu'ils ont été produits dans la nature, ils ont encore des analogues dans la nature, et c'est l'idée même du miracle qui sera renversée. Qu'arrivera-t-il alors, mon cher ami ? Je ne vivrai plus dans ce temps ; alors je reposerai tranquillement endormi. Mais vous, mon

ami, et ceux qui sont de votre âge, et tant d'autres qui ont les mêmes sentimens que nous, que prétendez-vous faire? Voulez-vous aussi vous réduire à ces retranchemens, et vous y laisser bloquer par la science? Je compte pour rien les feux croisés de l'ironie qui se renouvelleront de temps en temps; car elle vous fera peu de mal, si vous savez l'endurer. Mais l'isolement! mais la famine de l'intelligence! mais la science qui, abandonnée par vous, livrée par vous, devra arborer les couleurs de l'incrédulité! L'histoire sera-t-elle divisée en deux parts, d'un côté le christianisme avec la barbarie, de l'autre la science avec l'impiété? Ce serait, je le sais, l'opinion d'un grand nombre; et du sol ébranlé sous nos pas sortent déjà des fantômes d'orthodoxie pour lesquels tout examen qui dépasse la lettre vieillie est un conseil de Satan; mais, Dieu merci! nous ne choisirons pas ces larves pour les gardiens du saint sépulcre, et ni vous, ni moi, ni nos amis communs, ni nos disciples, ni leurs successeurs, nous ne leur appartiendrons jamais (1). »

(1) Schleiermacher, mort en 1834, un de ces esprits essen-

Cette lettre véritablement extraordinaire, quand on songe qu'elle a pour auteur le prince de la théologie allemande, a été publiée par lui-même dans un journal ecclésiastique, en 1829. Ce n'est plus ici la raillerie superbe du XVIIIe siècle. Vous reconnaissez à ces paroles l'inextinguible curiosité de l'esprit de l'homme penché au bord du vide; l'abîme, en murmurant, l'attire à soi, comme un enchanteur. Il ne s'agit plus de détruire, mais de savoir; passion bien autrement profonde que la première, et qui ne s'arrêtera plus avant d'avoir touché le fond du mystère. Depuis ce temps, en effet, la crise annoncée s'approche

tiellement multiples, qui sont présens partout à la fois dans l'empire des idées, et qu'il faudrait bien se garder de juger ici d'après une page. J'espère présenter plus tard un examen de ses œuvres principales et de son influence sur l'esprit de la réforme. Ce sera le lieu d'indiquer la variété infinie et les nuances diverses des écoles religieuses de notre temps, la mysticité la plus sainte dans M. Neander, l'orthodoxie inflexible du vieux luthérianisme dans M Hengstemberg, un éclectisme savant dans M. Ullmann, un théisme évangélique dans M. Paulus, un catholicisme renouvelé dans M. Gunther de Vienne, etc., etc. On comprendra qu'aujourd'hui je ne puis m'attacher qu'à la ligne droite. Sans cela, voulant tout dire à la fois, comment échapperais-je à la confusion?

chaque jour. Je n'en indiquerai que les phases principales, soit qu'elles appartiennent au moment auquel je suis parvenu, soit qu'elles remontent un peu plus haut.

Au système d'Origène, s'étaient jointes d'abord les habitudes de critique que l'on avait puisées dans l'étude de l'antiquité profane. On avait tant de fois exalté la sagesse du paganisme, que, pour couronnement, il ne restait qu'à la confondre avec la sagesse de l'Évangile. Si la mythologie des anciens est un christianisme commencé, il faut conclure que le christianisme est une mythologie perfectionnée. D'autre part, les idées que Wolf avait appliquées à l'Iliade, Niebuhr à l'histoire romaine (1), ne pouvaient manquer d'être transportées, plus tard, dans la critique des saintes Écritures; c'est ce qui arriva bientôt, en effet, et le même genre de recherches et d'esprit, qui avait conduit à nier la personne d'Homère, conduisit à diminuer celle de Moïse. M. Wette, l'un des plus célèbres théologiens de ce temps-ci, entra le premier dans ce système.

(1) Voyez dans ce volume : *de l'Epopée grecque*, — *de l'Épopée latine*.

Les cinq premiers livres de la Bible sont, à ses yeux, l'épopée de la théocratie hébraïque ; ils ne renferment pas, selon lui, plus de vérité que l'épopée des Grecs. De la même manière que l'Iliade et l'Odyssée sont l'ouvrage héréditaire des rapsodes, ainsi le Pentateuque (1) est, à l'exception du Décalogue, l'œuvre continue et anonyme du sacerdoce. Abraham et Isaac valent, par la fable, Ulysse et Agamemnon, roi des hommes. Quant aux voyages de Jacob, aux fiançailles de Rebecca, « un Homère de Canaan, dit l'auteur, n'eût rien inventé de mieux. » Le départ d'Égypte, les quarante années dans le désert, les soixante-six vieillards sur les trônes des tribus, les plaintes d'Aaron, enfin la législation

(1) « En ce qui touche le Pentateuque, nous pouvons admettre, comme reconnu et établi par toutes les recherches de notre temps, que les livres de Moïse sont un recueil de fragmens épars, originairement étrangers les uns aux autres, et l'œuvre de différens auteurs. » (De Wette, professeur de théologie à Bâle). — Les premiers résultats de sa critique ont paru sous les auspices et avec une introduction du conseiller ecclésiastique Griesbach, en 1806, sous le titre d'*Introduction à l'Ancien Testament*. Voyez surtout tom. II, pag. 94, 198, 216, 247.

même du Sinaï, ne sont rien qu'une série incohérente de poèmes libres et de mythes. Le caractère seul de ces fictions change avec chaque livre, poétiques dans la Genèse, juridiques dans l'Exode, sacerdotales dans le Lévitique, politiques dans les Nombres, étymologiques, diplomatiques, généalogiques, mais presque jamais historiques dans le Deutéronome. Les ouvrages dans lesquels M. Wette a développé ce système ont, comme tous les siens, le mérite d'une netteté qu'on ne peut trop apprécier, surtout dans son pays. Les résultats de ses recherches ne sont jamais déguisés sous des leurres métaphysiques : un disciple du XVIIIe siècle n'écrirait pas avec une précision plus vive. L'auteur pressent que sa critique doit finir par être appliquée au Nouveau Testament; mais, loin de s'émouvoir de cette idée, comme on pourrait s'y attendre, il conclut avec le même repos que Schleiermacher : « Heureux, dit-il, après avoir lacéré page à page l'ancienne loi, heureux nos ancêtres qui, encore inexpérimentés dans l'art de l'exégèse, croyaient simplement, loyalement tout ce qu'ils enseignaient ! L'histoire y perdait, la religion y ga-

gnait. Je n'ai point inventé la critique; mais, puisqu'elle a commencé son œuvre, il convient qu'elle l'achève. Il n'y a de bien que ce qui est conduit au terme. Le génie de l'humanité veille sur elle. Il ne lui arrachera pas ce qu'elle a de plus précieux. Que chacun donc agisse conformément à son devoir et à sa conscience, et qu'il abandonne le reste à la fortune ! »

La fortune répondit à l'auteur en lui suscitant bientôt des successeurs plus audacieux que lui, et contre lesquels aujourd'hui il cherche vainement à réagir. Il semblait qu'il avait épuisé le doute au moins à l'égard de l'Ancien Testament; les professeurs de théologie (1) de Vatke, de Bohlen et Lengerke lui ont bien montré le contraire. Suivant l'esprit de cette théologie nouvelle, Moïse n'est plus un fondateur d'empire. Ce législateur n'a point fait de loi; on lui con-

(1) M. de Bohlen, professeur à Kœnigsberg, *la Genèse* (1835). — M César de Lengerke, *le livre de Daniel*, Kœnigsberg, 1835. — M. de Vatke, *la Religion de l'Ancien Testament*, Berlin, 1833. — Il est digne de remarque que ces trois ouvrages ont paru la même année que celui du docteur Strauss.

teste, non-seulement le Décalogue, mais l'idée même de l'unité de Dieu. Encore cela admis, que d'opinions divergentes (1) sur l'origine du grand corps de tradition, auquel il a laissé son nom! M. de Bohlen (2), dont j'emprunte ici les expressions littérales, trouve une *grande pau-*

(1) Je ne puis trop répéter que ce serait une erreur grave de prendre chacune des opinions que je cite comme étant universellement approuvée. Ce qui montre, au contraire, combien les études religieuses sont abondantes, combien ce sol est vivace, c'est qu'aucun système n'est véritablement sacrifié ni abandonné. Ainsi, l'école de critique de M. de Wette a provoqué l'ouvrage aussi orthodoxe que savant de M. Hengstemberg sur les *Rapports de l'Ancien Testament avec le christianisme*, Berlin, 1829 (*Christologie des Alten Testaments*). Il est dans la nature de mon sujet de mettre surtout en lumière les devanciers de M. Strauss Ce serait l'objet d'un second examen de s'occuper des travaux d'une critique plus tempérée, et en général des ouvrages d'exégèse, indépendamment de leur direction religieuse. Je ne puis m'empêcher de citer à cet égard, dès aujourd'hui, les travaux de M. Gesenius et de M. Hitzig sur Esaïe, ceux de M. Ewald sur les Psaumes, ceux de M. Umbreit sur Job et les Proverbes. Ce dernier, auquel je dois plus d'un éclaircissement précieux, poursuit la belle tradition de l'école de Harder

(2) Voyez *la Genèse*, par M. de Bohlen, *Introduction*, pag. 98, 144, 189, 197, etc.

vreté d'invention dans les premiers chapitres de la Genèse, qui, d'ailleurs, n'a été composée que depuis le retour de la captivité. Selon ce théologien, l'histoire de Joseph et de ses frères n'a été inventée qu'après Salomon par un membre de la dixième tribu. D'autres placent le Deutéronome à l'époque de Jérémie, ou même le lui attribuent. D'ailleurs, le Dieu même de Moïse décroît dans l'opinion de la critique en même temps que le législateur. Après avoir mis Jacob au-dessous d'Ulysse, comment se défendre de la comparaison de Jupiter et de Jéhovah? La pente ne pouvait plus être évitée. Écoutez là-dessus le précurseur immédiat du docteur Strauss, je veux dire le professeur Vatke, dans sa *Théologie biblique!* Si vous acceptez sa doctrine, Jéhovah, long-temps confondu avec Baal dans l'esprit du peuple, après avoir langui obscurément et peut-être sans nom dans une longue enfance, n'aurait achevé de se développer qu'à Babylone; là, il serait devenu je ne sais quel mélange de l'Hercule de Tyr, du Chronos des Syriens, et du culte du soleil, en sorte que sa grandeur lui serait venue dans l'exil. Son nom même ne serait entré

dans les rites religieux que vers le temps de David; l'un le fait sortir de Chaldée, l'autre d'Égypte. Sur le même principe, on croit reconnaître les autres parties de la tradition que le mosaïsme a empruntée des nations étrangères. Vers le temps de sa captivité, le peuple juif aurait pris aux Babyloniens les fictions de la tour de Babel, des patriarches, du débrouillement du chaos par les Élohim, à la religion des Persans les images de Satan, du paradis, de la résurrection des morts, du jugement dernier; et les Hébreux auraient ainsi dérobé une seconde fois les vases sacrés de leurs hôtes. Au reste, Moïse et Jéhovah détruits, il était naturel que Samuel et David fussent dépouillés à leur tour. « Cette seconde opération, dit un théologien de Berlin, s'appuie sur la première. » Ni l'un ni l'autre ne sont plus les réformateurs de la théocratie, laquelle ne s'est formée que long-temps après eux. Le génie religieux manquait surtout à David. Son culte grossier et presque sauvage n'était pas fort éloigné du fétichisme. En effet, le tabernacle n'est plus qu'une simple caisse d'acacia; et au lieu du saint

des saints, il renfermait une pierre (1). Comment, direz-vous, accorder l'inspiration des psaumes (2) avec une aussi grossière idolâtrie ? L'accord se fait en niant qu'aucun des psaumes, sous leur forme actuelle, soit l'œuvre de David ; le prophète-roi ne conserverait plus ainsi que la triste gloire d'avoir été le fondateur d'un despotisme privé du concours du sacerdoce ; car les promesses faites à sa maison, dans le livre de Samuel et ailleurs, n'auraient été forgées que d'après l'évènement, *ex eventu*. Dans cette même école, le livre de Josué n'est plus qu'un recueil de fragmens, composé après l'exil, selon l'esprit

(1) De Vatke, *Théologie biblique*, voyez pag. 334, 317, 521, 553, etc.

(2) M. de Wette avait déjà dit dans l'introduction de ses *Commentaires sur les Psaumes*, pag. 13 : « L'authenticité de tous les psaumes de David est devenue pour moi problématique. La plupart de ceux qui sont attribués à David sont des prières ou des plaintes, et ceux-là ont, il est vrai, peu de valeur poétique. » M. Ewald admet trois époques principales dans le recueil des psaumes : — la première comprend jusqu'au huitième siècle avant le Christ ; — la seconde s'étend depuis David jusqu'à la fin de l'exil ; — la troisième comprend les chants qui ont suivi la captivité.

de la mythologie des lévites; celui des Rois (1), un poëme didactique; celui d'Esther, une fiction romanesque, un conte imaginé sous les Séleucides. A l'égard des prophètes, la seconde partie d'Esaïe, depuis le chapitre XI, serait apocryphe, selon M. Gesenius lui-même (2). D'après un critique non moins célèbre, et que j'ai déjà cité, Ézéchiel, descendu de la poésie du passé à une prose lâche et traînante (3), aurait perdu le sens des symboles qu'il emploie; dans ses prophéties, il ne faudrait voir que des amplifications littéraires. Le plus controversé de tous, Daniel est définitivement relégué par M. Lengerke dans l'époque des Machabées. Il y avait long-temps

(1) De Wette, Introduction, *Der levitische Geist der Mythologie*, page 219. *Lehrgedicht*, pag. 233.

(2) Il regarde aussi comme apocryphes, dans la première partie d'Esaïe, les chap. 13, 14, 21, 24, 27, 34, 35. Ces fragmens sont, suivant lui, postérieurs à la mort du prophète, et appartiennent aux derniers temps de la captivité. Voyez Gesenius, *Commentaire sur Esaïe*, pag. 16, et tom. II, *passim*.

(3) De Wette, *Introduction à l'histoire et à la critique des livres canoniques et apocryphes de l'Ancien Testament* (1833), pag. 283. *Niedrigen, matten Prosa.* — Voyez aussi Gesenius, *Introduction à Esaïe*, pag. 7, *Vision prosaïque* d'Ezéchiel.

que l'on avait disputé à Salomon le livre des Proverbes et de l'Ecclésiaste ; par compensation, quelques-uns lui attribuent le livre de Job, que presque tous rejettent dans la dernière époque de la poésie hébraïque.

Ce court tableau, qu'il serait facile d'augmenter, suffit pour montrer comment chacun travaille isolément à détruire, dans la tradition, la partie qui le touche de plus près, sans s'apercevoir que toutes ces ruines se répondent. Au milieu même de cette universelle négation, l'on se donne le plaisir de se contredire mutuellement. Tel conseiller ecclésiastique qui nie l'authenticité de la Genèse, est réfuté par tel autre qui nie l'authenticité des prophètes. D'ailleurs, toute hypothèse se donne fièrement pour une vérité *acquise à la science* jusqu'à ce que l'hypothèse du lendemain renverse avec éclat celle de la veille. On dirait que, pour gage d'impartialité, chaque théologien se croit obligé, pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Écritures. Dans cette étrange ardeur des hommes d'église, à sacrifier eux-mêmes le corps et la lettre de leur croyance, n'y a-t-il pas quelque

chose qui rappelle cette nuit de la Constituante, où chacun venait brûler ses lettres de noblesse ?

Au reste, si telle a été le trouble apporté par la critique allemande, dans les livres de l'Ancien Testament, on peut facilement penser qu'elle ne s'est point arrêtée devant le nouveau. Pour expliquer les concordances littérales (1) des trois premiers évangiles, chacun a été donné successivement pour le primitif. Lessing les tenait pour des traductions libres d'un original perdu que l'on s'est figuré tour à tour hébraïque, araméen, chaldaïque ou syriaque, grec même, et qu'enfin on a supposé n'avoir jamais été écrit ; c'est ce que l'on nommait un évangile oral. Pour trancher la difficulté, Schleiermacher s'attachait de préférence à saint Luc, le compagnon et le confident de saint Paul ; mais il dépréciait saint Matthieu à cause de sa tendance judaïque, et saint Marc, que l'on a appelé, je ne sais trop pourquoi, le

(1) Voyez Giesler, *sur l'Origine des Evangiles*, 1815. — Schleiermacher, *De l'Evangile selon saint Luc*. — De Wette, Credner, *Introduction au Nouveau Testament*. — Voyez aussi *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, par Richard Simon, prêtre, 1689, Rotterdam, etc.

patron des matérialistes. A travers tant de critiques qui se heurtent et qui se détruisent l'une l'autre, ce qui demeure constant, c'est que les théologiens allemands tendent de plus en plus à considérer les trois premiers évangiles, non plus comme des témoignages oculaires, mais comme des expressions plus ou moins vagues de la tradition. Tout le débat paraît se concentrer peu à peu sur l'authenticité de saint Jean. « C'est désormais pour nous la grande question, » me disait, ces jours-ci, le docteur Strauss, après une longue conversation sur ces matières.

D'après ce qui précède, on peut juger quelle était la pente des choses, lorsqu'en 1835, parut obscurément, avec le *privilége royal*, l'*Histoire de la vie de Jésus*, par le docteur Strauss, *répétiteur au séminaire évangélique et théologique* de Tubingue. Quoique, certes, les esprits dussent être préparés à ce dénouement, l'effet en fut si prompt, si électrique, si inoui, que, contrairement à tous les usages reçus en pareille matière, le gouvernement prussien consulta le clergé protestant pour savoir s'il ne serait pas opportun de prohiber cet ouvrage dans ses états. Le

célèbre Neander, l'une des ames les plus élevées et les plus convaincues de l'église réformée, fut chargé de faire la réponse. Il déclara que l'ouvrage déféré à son examen, attentait, il est vrai, à toutes ses croyances; qu'il demandait, nonobstant, que la liberté ne fût point suspendue pour son adversaire, et que la discussion fût seule juge de la vérité et de l'erreur. Réponse digne de cet homme doublement vénérable, et qui ouvrait d'une manière glorieuse pour l'église, l'immense débat qui allait en résulter.

Quel était donc ce livre qui, dans le pays des nouveautés théologiques, déconcertait les plus audacieux? Comme je l'ai déjà fait entendre, c'était la conséquence des prémisses posées depuis un demi siècle. L'auteur mettait pour la première fois en contact les doctrines les plus contradictoires, les écoles de Bolingbroke, de Voltaire, de Lessing, de Kant, de M. de Maistre, sous quelques noms qu'elles se soient transformées et déguisées, matérialisme, spiritualisme, mysticisme, amateurs de symboles, d'explications naturelles ou figurées.

ou dogmatiques, de visions, de magnétisme animal, d'allégories, d'étymologies ; et les interprétant, les embarrassant, les brisant les unes par les autres, au moyen d'une dialectique infatigable, il leur arrachait à toutes la même conclusion. En un mot, il concentrait tous les doutes en un seul, et formait un même faisceau des traits épars du scepticisme. Ajoutez à cela qu'en déchirant le voile métaphysique qui palliait ces doctrines, il ramenait la question aux termes les plus simples; que, par là, on voyait à découvert et pour la première fois, quel travail de destruction on avait accompli. Il soulevait comme Antoine la robe de César. Chacun pouvait reconnaître, dans ce grand corps, les coups qu'il avait portés dans l'ombre.

Au panthéisme des écoles modernes, l'auteur avait emprunté l'art de déprécier, de diminuer, d'exténuer les personnages historiques; car il y a un idéalisme naturellement briseur d'images. Toute existence personnelle le gêne et lui déplait comme une usurpation. Les héros sont pour lui ce que les statues de bois ou d'airain sont pour le mahométisme. Il faut qu'il les renverse. Un peu

plus, il regarderait la vie de l'oiseau qui passe, de l'insecte qui murmure, comme un vol fait à l'absolu. Il ne serait content que s'il pouvait réduire l'univers et l'histoire à un parfait silence pour y jouir en paix de l'harmonie de ses propres idées.

Ce n'est pas cependant que le docteur Strauss niât absolument l'existence de Jésus. Il en conserve, au contraire, une ombre, à savoir, que Jésus a été baptisé par saint Jean, qu'il a rassemblé des disciples, qu'à la fin il a succombé à la haine des pharisiens. Voilà, si l'on y joint quelques détails, le fond de vérité auquel l'imagination humaine aurait ajouté toutes les merveilles de la vie du Christ. La suite des évènemens racontés par les évangélistes ne serait rien en réalité qu'une succession d'idées revêtues d'une forme poétique par la tradition, c'est-à-dire, une mythologie.

La manière dont l'auteur conçoit que cette œuvre d'imagination a été accomplie, mérite surtout d'être remarquée. Il pense que, frappés de l'attente du Messie, les peuples de Palestine ont peu à peu ajouté à la figure véritable de Jé-

sus tous les traits de l'Ancien Testament qui pouvaient s'y rapporter. La tradition populaire aurait accepté comme réelles les actions imaginaires que l'ancienne loi attribuait au Christ de l'avenir, modelant ainsi, façonnant, agrandissant, corrigeant, divinisant le personnage de Jésus de Nazareth, d'après le type conçu d'abord par les prophètes. Sur ce principe, le Nouveau Testament ne serait guère, dans le vrai, qu'une imitation vulgaire et irréfléchie de l'ancien. De la même manière que le dieu de Platon formait l'univers d'après une idée préconçue, les peuples de la Palestine auraient eux-mêmes formé le Christ d'après l'idéal que leur fournissait l'ancienne loi. On voit que, dans cette doctrine, ce ne serait pas le Christ qui aurait établi l'église, mais bien l'église qui aurait inventé et établi le Christ. Des prophéties politiques, religieuses, mystiques, voilà le thème que le sentiment des peuples aurait peu à peu converti en évènemens. Le genre humain n'aurait pas été la dupe d'une illusion des sens; il l'eût été de sa propre création, et l'humanité, depuis deux mille ans, serait à genoux, non pas devant

une imposture, comme disait le XVIIIe siècle, mais devant un idéal paré à tort des insignes de la réalité.

Voici d'ailleurs la méthode presque constante que l'auteur emploie pour arriver à ces résultats. Avec un grand nombre de critiques, il admet un intervalle de trente ans entre la mort de Jésus-Christ et la rédaction du premier de nos évangiles. Cet espace lui semble suffisant pour que les imaginations populaires aient eu le temps de se substituer aux faits. Sa critique s'attache successivement à chaque moment de la vie de Jésus. D'après l'école anglaise résumée par Voltaire, d'après les *Fragmens d'un inconnu*, et un grand nombre d'autres prédécesseurs, il fait ressortir les contradictions des évangélistes entre eux; il affirme que, si l'orthodoxie n'a pu satisfaire la raison a cet égard, les explications tirées du cours naturel des choses ne sont pas moins fautives. Ces deux genres d'interprétations étant écartés, il ne reste qu'à nier la réalité du fait en lui-même, et à le convertir en allégorie, en légende ou en mythe. C'est la conséquence uniforme par laquelle l'auteur termine chaque

discussion ; au reste, pas une parole de douleur, pas un regret sur ces figures dont il ne conserve que l'auréole. L'impression du vide immense que laisserait l'absence du Christ dans la mémoire du genre humain ne lui coûte pas un soupir. Sans colère, sans passion, sans haine, il continue tranquillement, géométriquement la solution de son problème. Est-ce à dire qu'il n'ait pas le sentiment de son œuvre, et que, sapant l'édifice par la base, il ignore ce qu'il fait ! Non, sans doute. Mais c'est une chose propre à l'Allemagne que ce genre d'impassibilité. Les savans y ont tellement peur de toute apparence de déclamation qui pourrait déranger l'assiette de leur systèmes, qu'ils tombent à cet égard dans un défaut tout opposé. Ce que la rhétorique est pour nous en France, les formules le sont pour les Allemands, une prétention qui, changée en habitude, finit par devenir naturelle. Ils prennent volontiers dans leurs livres la figure inexorable de la fatalité sur son siége d'airain. A la lecture de tel ouvrage, vous prendriez l'auteur pour une ame de bronze que rien d'humain ne peut atteindre. Telle était même, je l'avoue, mon

illusion sur M. Strauss lui-même, jusqu'à ce que, l'ayant connu de plus près, j'aie trouvé en lui, sous ce masque du destin, un jeune homme plein de candeur, de douceur, de modestie, et une ame presque mystique et comme attristée du bruit qu'elle a causé.

Ce n'est point assurément là l'homme de l'ouvrage que je vais analyser. Pendant quinze cents pages, et de la même manière que s'il s'agissait d'une interpolation d'Homère et de Pindare, l'auteur dispute au Christ son berceau et son sépulcre; il ne lui laisse que la croix. Les circonstances de la naissance du fils de Marie lui semblent fabuleusement imitées de la naissance d'Abraham et de Moïse. Nemrod, Pharaon, voilà les modèles d'après lesquels la tradition a imaginé les massacres d'Hérode. Quant à la crèche, elle n'a été supposée dans Bethléem, de préférence à tout autre lieu, que pour se conformer au verset d'un prophète. L'étoile qui conduit les bergers n'est que le souvenir de l'étoile promise à Jacob dans la prophétie de Balaam. Les rois mages eux-mêmes n'auraient eu d'existence que dans un passage d'Esaïe et dans le psaume 72. De la

présentation au temple, on fait une légende inventée pour glorifier l'homme dans l'enfant; de la scène de Jésus expliquant la Bible à l'âge de douze ans, une copie des vies de Moïse, de Samuel, de Salomon, qui, à ce même âge, donnent des preuves d'une sagesse toute divine. Les relations du Christ et de saint Jean-Baptiste amènent des interprétations non moins audacieuses. Dans ce système, les évangélistes ont attribué à saint Jean des idées qu'il lui eût été impossible de concevoir. Son point de vue plus étroit, sa tendance moins libérale, son génie plus rude, le rendaient incapable de comprendre, encore moins de prophétiser la venue de Jésus. D'ailleurs, selon l'auteur, si Jésus s'est soumis à recevoir le baptême, c'est là une preuve qu'il ne croyait point encore être le Messie. Tout au plus, il a suivi dans la foule l'enseignement de saint Jean, et il y a puisé quelques maximes de la secte des Esséniens. On a fait à cet égard (1)

(1) J'emprunte cette idée au professeur Ullmann, dans son excellent ouvrage sur le docteur Strauss. Cette réfutation a paru d'abord dans le recueil qu'il a fondé avec M. Umbreit, et qui a acquis beaucoup d'autorité : *Études et Critiques de*

une observation pleine de justesse, lorsqu'on a dit que, s'il est ici un personnage fabuleux, ce n'est pas celui dont la vie se passe au milieu des peuples qui le touchent, le voient, l'entendent, mais bien plutôt le solitaire qui, vêtu de poil de chèvre, errant loin des villes, se dérobe à ses propres disciples, et ne laisse de trace que sur le sable du désert; que, par conséquent, le mythe ici devait être saint Jean, et Jésus-Christ l'histoire.

Je poursuis. Jésus se proposait-il un règne temporel ou céleste? L'auteur répond : Le Christ espérait reconquérir le sceptre temporel de David, mais par des moyens tout divins. Les lé-

théologie. Sous ce titre modeste, il faut se représenter une sorte d'encyclopédie où les questions les plus vitales de philosophie et d'histoire religieuse, d'exégèse orientale et grecque, sont traitées par les juges les plus compétens avec un large éclectisme qui me semble remonter à Schleiermacher lui même. Je ne crois pas qu'aucun exemplaire des *Etudes* soit entré dans Paris, et cependant c'est certainement là une des lectures les plus instructives que l'on puisse entreprendre de nos jours. Au lieu de se débattre éternellement contre le fantôme évanoui du XVIIIe siècle, pourquoi notre théologie en France ne s'adresse-t-elle pas à ces nouveaux lutteurs, quel que soit le nom qu'ils portent? Là où est le combat, là est la vie.

gions des anges, les morts ressuscités devaient placer ses disciples sur les douze trônes d'Israël. D'ailleurs, en ce qui regarde l'ancienne loi, il ne rejetait que le rituel, la forme extérieure, les abus du culte. Il en acceptait l'esprit, en sorte que sa mission n'a guère été que négative, et qu'il a été pour le mosaïsme à peu près ce que Luther a été pour le catholicisme. Parlons encore plus clairement : il ne songeait point à étendre sa réforme au-delà du peuple juif, dont il partageait la répugnance pour les nations étrangères. A l'égard de sa doctrine proprement dite, les Écritures n'en garderaient qu'une image bien infidèle, puisque ses discours, selon les trois premiers évangélistes, ne seraient rien que des fragmens incohérens, espèce de travail de mosaïque dans lequel saint Matthieu surpasserait seulement les deux autres. On avait disputé à Moïse le Décalogue; il était naturel que l'on en vînt à disputer à Jésus-Christ le sermon de la montagne et la prière dominicale, qui ne sont plus qu'une compilation de formules hébraïques. Saint Jean nous reste encore; tout repose sur ce dernier fondement. Que va-t-on décider? La

conclusion ne se fait pas attendre; la voici : les discours que saint Jean rapporte sont beaucoup plus contestables que les précédens. Il faut les regarder comme des *compositions libres*, mêlées de réminiscences des écoles d'Alexandrie. Ainsi, pour presser la question, d'une part on aurait des maximes hébraïques, de l'autre des sentences de la philosophie grecque. Mais la doctrine de Jésus, à dire vrai, aurait disparu aussi bien que sa personne. Nulle certitude historique, nulle authenticité, sinon dans quelque débris de la polémique soutenue contre les pharisiens. L'auteur veut bien reconnaître, dans ces démêlés, le ton et l'accent de la dialectique des rabbins.

La dernière partie de l'ouvrage où convergent tous les rayons du scepticisme moderne entame des questions qu'en France nous sommes plus accoutumés à voir controversées. Le modèle de ce genre de polémique se trouve dans la fameuse lettre de Rousseau sur les miracles; mais ici la science est beaucoup plus grande, et le système tout différent. Les miracles de l'Évangile sont ou des paraboles prises plus tard pour des histoires

réelles, ou des légendes, ou des copies de ceux de l'Ancien Testament. La multiplication des pains rappelle la manne dans le désert, et les vingt pains dont Élisée nourrit le peuple. L'eau changée en vin est une réminiscence de l'eau saumâtre convertie par le prophète en une eau vive. Quelquefois le Nouveau Testament se copierait lui-même, comme dans le signe du figuier frappé de stérilité; ce prodige serait la contre-partie d'une parabole racontée plus haut. Pour achever, qu'est-ce que la transfiguration du Christ sur le mont Thabor? — Un reflet, une copie de celle de Moïse sur le mont Sinaï. — Mais l'apparition de Jésus au milieu de Moïse et d'Élie n'implique-t-elle rien en soi de particulier? — Un pur emblème pour signifier que Jésus est venu accorder la loi personnifiée dans l'un et les prophètes représentés par l'autre. — Il ne s'agit donc pas ici, comme je le croyais, de la transfiguration du Christ? — Non, assurément, mais de la transfiguration d'une idée chrétienne. Reste à savoir maintenant où s'arrêterait un catéchisme continué dans ces termes.

J'arrive à la passion. A véritablement parler,

l'auteur n'admet ici rien d'historique, excepté le crucifix qui encore lui rappelle le serpent d'airain suspendu à l'arbre de Moïse. Pour parler son langage, les scènes qui précèdent l'emprisonnement sont des mythes du second degré dans l'Évangile selon saint Jean, des mythes du troisième degré dans les Évangiles selon saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Il part de ce principe que l'ancienne loi n'annonce nulle part un Messie souffrant, que les figures que l'on a tirées d'Ésaïe s'appliquent au corps des prophètes, non à la personne du Christ, dont l'Ancien Testament, au contraire, a toujours annoncé et exalté le triomphe temporel. L'esprit tout rempli de la présence de leur maître bien-aimé, les apôtres le voyaient en traits flamboyans sous chacun des emblèmes de la Bible; naturellement et invinciblement, ils lui appliquaient toutes les paroles qui pouvaient se détourner du sens littéral; ils s'abusaient eux-mêmes. Par suite d'une illusion semblable, on supposa, après l'événement, puis on se persuada que le Christ avait dû annoncer par avance sa mort, sa résurrection, sa réapparition. De là, les

prophéties qui lui furent attribuées par les évangélistes. La scène du jardin des Oliviers, la sueur de sang, l'angoisse de la croix; quoi encore? le calice apporté par l'ange de la passion; que va-t-on faire de cette douleur infinie? Un plagiat tiré des Lamentations de Jérémie. Ce pressentiment profond, qui saisit chaque créature, et même la plus vile, au moment de périr, va manquer à Jésus-Christ. Les deux larrons appartiendraient à Ésaïe; la tunique partagée, les pieds et les mains cloués, le coup de lance dans le côté, l'absinthe et le vinaigre, même la soif sur la croix, tout cela, ainsi que la dernière parole de Jésus en expirant : *Eli lamma sabachthani*, serait, mot pour mot, tiré du psaume 69 et du 22e (1), que le docteur Strauss déclare classique pour tout ce qui regarde la passion. A quoi il ajoute qu'un seul des évangélistes fait mention de la présence de la mère du Christ au pied de la croix, et que cette circonstance, si elle était véritable, n'eût pas été négli-

(1) M. Ewald place ce psaume 22 un peu avant l'exil, au temps de Jérémie. Page 162 des livres poétiques de l'Ancien Testament, seconde partie.

gée par les autres. Ici, je l'avoue, je ne puis ni tolérer, ni concevoir que l'auteur s'arrête au milieu de ces scènes pour dire, en parlant de la passion selon saint Jean : « L'exposition de la scène fait honneur à la manière ingénieuse et animée du rapporteur. » A ce mot, ne vous semble-t-il pas voir se dresser et applaudir le spectre de Voltaire, ou plutôt, une telle cruauté ne l'eût-elle pas étonné lui-même ? Quoi qu'il en soit, le sang-froid de l'auteur ne se dément plus dans les scènes qui suivent. Il n'y a, certes, qu'un érudit allemand qui pût rechercher avec cette impassibilité, où l'ironie moderne et l'hyssope du Golgotha sont indissolublement mêlés, si Judas, comme un théologien l'a prétendu, a été un honnête homme méconnu ; si le Christ a été cloué à la fois aux pieds et aux mains ; combien de fois il a eu soif; combien d'heures il est resté en croix; jusqu'où s'est enfoncée dans le côté la lance du soldat ; si le sang et l'eau ont pu couler de sa plaie vive; supposé que Jésus, après un long évanouissement, soit sorti du sépulcre, en quel lieu s'abritait ce Dieu moribond ; si, comme le prétend sérieusement le célèbre professeur de

théologie dogmatique Paulus, le Christ, échappé du tombeau, est mort d'une fièvre lente, causée par les stigmates de la croix, ou s'il a encore vécu, après la passion, vingt-sept ans, travaillant dans la solitude au bien de l'humanité, comme le dit M. Brennesche dans sa dissertation; et enfin, sur quelle couche écartée a achevé de vivre, loin des regards de ses ennemis et de ses disciples, le Dieu fait homme. Cette partie de l'ouvrage a l'odieuse précision d'une instruction judiciaire. En cet endroit, M Strauss semble dévier de son système des mythes, et faire une concession à une école adversaire, lorsqu'il admet que l'idée de la résurrection a pour origine une vision des disciples, toute semblable à celle de saint Paul sur le chemin de Damas; il pense d'ailleurs que cette idée n'a pu se développer pleinement qu'en Galilée, loin du sépulcre et des restes mortels du Christ. L'ascension lui rappelle celle d'Énoch, les chevaux flamboyans d'Élie, lesquels, dit-il, pour se conformer à la nature plus douce de Jésus, durent être transformés en nuages, l'apothéose d'Hercule, de Romulus... etc. Voilà ce livre dans ses élémens et

son affreuse nudité; si l'analyse était à recommencer, le cœur me manquerait pour la refaire.

Ce n'est pas tout cependant; l'auteur, en terminant, recherche quel sera le résultat de sa doctrine, supposé qu'elle soit généralement adoptée par le clergé. Que doit faire le prêtre convaincu que l'Évangile est une mythologie? Le *prédicateur spéculatif*, c'est le nom qu'il donne à cet étrange personnage, a, répond-il, quatre voies ouvertes devant lui. Premièrement, il peut garder sa doctrine pour lui seul, et continuer d'instruire le peuple conformément à la lettre de l'Ecriture. Secondement, il peut, en racontant l'histoire sacrée, sous entendre, en lui-même et par une traduction tacite, les abstractions et le système des mythes; par exemple, pendant qu'il parle de la résurrection du Golgotha, il doit penser secrètement à l'universelle palingénésie des idées, ou encore, en prêchant *tout haut* sur la Vierge Marie, songer *tout bas* à la nature, vierge visible, mère éternelle de toutes choses. Mais cette méthode subtile court le risque de rappeler celle des réticences mentales du père Bauny, et, malgré

le détour d'intention, elle rentre dans le premier cas. Troisièmement, l'orateur sacré peut travailler ouvertement à ruiner la croyance populaire, et à la transformer en spéculation. Quatrièmement (car le moyen qui précède n'est pas lui-même sans difficultés), il ne reste, en définitive, au *prédicateur spéculatif*, qu'à descendre de la chaire et à sortir de l'église; ce sont aussi là les dernières paroles de l'auteur.

Si maintenant l'on demande quel effet doit produire cet ouvrage sur l'esprit d'un homme impartial, en admettant qu'il y en ait de tels dans ces matières, je répondrai là-dessus sans détour. Prétendre que ce livre peut être jugé en dernier ressort par l'analyse que je viens d'en présenter, ce serait abuser déloyalement de ce qu'il n'a point été traduit dans notre langue. L'esprit d'une œuvre quelconque, de philosophie, d'art ou de critique, ne se reproduit pas ainsi en quelques lignes; il y faut bien plus de circonspection qu'on ne se le figure en général. Combien ces difficultés ne s'augmentent-elles pas s'il s'agit d'un étranger! Occupé tout entier à présenter dans leur crudité les résultats de l'auteur, j'ai dû

négliger les nuances, les tempéramens, les préparations, et surtout le cortége de preuves qui ne le quittent jamais. Malgré moi, je me serai attaché aux parties les plus saillantes qui dénoncent le mieux l'esprit général d'une école, au risque de laisser dans l'ombre quelques-uns des traits particuliers de l'écrivain. Sa pénétration dans le monde des détails, son amour sincère de la vérité, le succès même de son explication en mainte rencontre, le stoïcisme d'un langage vrai, net, qui, dégagé du jargon des écoles, va droit au but, et que quelques-uns de ses adversaires ont comparé à celui de Lessing, sa fermeté, son indépendance d'esprit, sa dureté même, qui le fait entrer comme un fer aigu dans les entrailles des choses, quand d'autres s'arrêtent mollement aux surfaces, enfin son érudition rare et profonde, voilà ce que personne de sensé ne lui contestera. Il a rendu l'affreux service de sonder, de palper, d'élargir la plaie vivante de notre temps avec plus de vigueur, de logique et d'intrépidité que personne, si bien que l'indifférence même en a tressailli et s'est relevée en criant sur sa couche; et, lorsqu'on prend ce

livre, si triste, si glacé, si tranchant, il faut redire le mot de cette femme en se poignardant : « Cela ne fait point de mal. »

Avec le même désir de rester dans la vérité, je reconnaîtrai que, dès l'ouverture de cette histoire, on voit clairement que le système est conçu par avance; qu'il ne naît pas nécessairement des faits; qu'au contraire l'auteur, avec la ferme volonté de tout y ramener, ne s'en démettra devant aucun obstacle; que, par là, il est entraîné à une intolérance logique qui ressemble à une sorte de fanatisme, et rappelle, avec plus de sang-froid et de maturité, l'esprit exterminateur de Dupuis et de Volney. J'ai même quelque sérieuse raison de croire que, revenu de la première fougue de la discussion, il ne serait pas éloigné d'admettre la justesse de cette critique.

Un second reproche que je ferai à cet ouvrage, parce que la critique allemande n'y a pas assez insisté, c'est que l'intelligence et la connaissance, il est vrai, prodigieuse des livres y semblent étouffer le sentiment de toute réalité. Au milieu de cette négation absolue de toute vie, vous êtes vous-même tenté de vous interroger,

pour savoir si vos impressions les plus personnelles, si votre souffle et votre ame ne sont pas aussi, par hasard, une copie d'un texte égaré du livre de la fatalité, et si votre propre existence ne va pas soudainement vous être contestée comme un plagiat d'une histoire inconnue. Dès que l'auteur rencontre un récit qui sort de la condition des choses les plus ordinaires, il déclare que cette narration ne renferme aucune vérité historique, et qu'elle ne peut être qu'un mythe. Or, n'est-ce pas appauvrir et ruiner la nature et la pensée, que de les mettre ainsi tout ensemble sur ce lit de Procuste? N'accepter pour légitimes que les impressions conformes au génie d'une société inerte à la manière de la société présente, n'est-ce pas borner étrangement le cœur de l'homme? Sommes-nous donc si assurés d'être en tout la mesure du possible? O docteur! que de miracles se passent dans les ames, et que la connaissance des livres ne nous enseignera pas! Que l'enthousiasme et l'amour et les révolutions sont là-dessus nos grands maîtres! Qu'ils savent de choses que toutes les bibliothèques du monde ne nous enseignerons jamais! Je sens

monde ne nous enseignerons jamais! Je sens que j'ai besoin d'éclaircir cela par un exemple; le voici :

Il est tiré de la première rencontre du Christ et des disciples, au bord du lac de Galilée. M. Strauss, voyant avec quelle promptitude Jésus captive, d'un mot, les apôtres, fait cette réflexion fort judicieuse en apparence : qu'il est étrange que le Christ n'ait pas voulu éprouver ces hommes avant de les choisir; qu'il est plus incroyable encore que ceux-ci, sans avoir établi de longues relations avec lui, sans avoir appris à le connaître par expérience, aient quitté leurs maisons, leur pays, leur état, leurs familles, pour le suivre dans sa prédication; que, d'ailleurs, on découvre une contradiction manifeste entre cette facile obéissance et le doute qui les saisit plus tard. De ce raisonnement et de quelques autres, il conclut que cette rencontre prétendue des apôtres et du Christ n'est rien qu'une allégorie, une figure forgée trente ans plus tard, à l'imitation de la rencontre du prophète Élie et de son serviteur Élisée.

A mon tour, je le demande, pourquoi mettre

sur le compte de l'imitation et de l'érudition pharisienne, ce qui s'explique si pleinement, si naturellement dans le récit de l'évangéliste? Qui ne voit d'un côté l'autorité de Jésus, la puissance attachée à ses traits, à sa voix, à son geste, à sa parole mystérieuse, et, de l'autre, des pêcheurs saisis par cette parole, entraînés, subjugués, fascinés par cette grandeur qui apparaît au milieu d'eux? Est-ce donc autrement que l'enthousiasme saisit les ames, et que les hommes se donnent les uns aux autres? Est-ce, comme le docteur allemand le suppose, par une lente et successive expérience de la supériorité du maître, ou bien par un ravissement soudain, par un emportement irréfléchi, par un abandon entier de soi à la volonté, aux regards, à la pensée d'un autre? Qui n'a connu des exemples de ce genre, je ne dis pas seulement dans la vie publique, mais aussi dans la vie privée, même la plus obscure, laquelle se passe rarement sans être éclairée, un jour, une heure au moins, par l'une de ces prodigieuses illuminations? Et les miracles d'amitié, d'héroïsme, est-ce l'expérience, est-ce la tem-

porisation qui les fait? N'est-ce pas plutôt l'affaire d'un instant suprême dans lequel tout est perdu ou gagné. « Les disciples ont douté l'instant d'après, » dites-vous? Preuve nouvelle que vous êtes ici dans la vérité, dans la réalité, dans l'histoire. Quoi de plus naturel que l'abattement après l'excès de l'enthousiasme? Ce sont là de ces traits que n'inventent ni la tradition poétique ni la mythologie. Ce sont bien là des hommes, non des mythes. Pour moi, je l'avoue, tel que le siècle m'a fait, je ne puis encore relire ce début de l'Évangile sans entendre, comme les pêcheurs de Galilée, l'écho de cette voix bien réelle qui vous dit : « Lève-toi et marche, et cours au bout du monde; » tant il y à là d'enthousiasme avéré et senti! C'est là le *fiat lux* dans la genèse du christianisme; c'est le mouvement duquel s'engendrent tous les autres. Vous entendez à ce mot les disciples se lever, et pousser devant eux l'ancienne société, l'empire romain qui se dresse à son tour sur son siége, et qui suit l'impulsion, puis l'église, puis les conciles, puis la papauté, puis la réforme, et ce mouvement propagé de siècle en siècle, de géné-

ration en génération, arriver à la fin et sans discontinuité, jusqu'à vous.

Autre exemple. Je le choisis parce qu'il fournit en soi un excellent abrégé de la manière accoutumée de l'auteur. C'est la scène de la tentation du Christ dans le désert. M. Strauss commence par montrer les difficultés, les invraisemblances, les fictions qui se rencontrent dans les évangélistes : un jeûne de quarante jours, l'apparition du démon sous une forme palpable, Jésus, transporté d'abord sur le faîte du temple, puis sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes, la légion des anges qui lui apportent du ciel sa nourriture. Il combat avec avantage les explications naturelles que l'on a jusqu'ici données de ces circonstances; il prouve que cette scène n'est ni une vision, ni un songe, ni une parabole. Surtout il n'a pas de peine à démontrer que Satan n'était point un pharisien déguisé et envoyé pour proposer à Jésus d'entrer dans une conspiration contre les Romains. Cette réfutation accomplie, il ouvre l'Ancien Testament. Il y trouve tous les traits de la scène racontée par le nouveau. Moïse, Élie jeûnent dans

le désert pendant quarante jours; Satan, pendant quarante années, y tente le peuple d'Israël. Ce nombre de quarante ainsi répété, cette tentation du peuple qui s'appelait aussi fils de Dieu, enfin les anges qui préparent la nourriture d'Élisée, ne sont-ce pas là les traits principaux ou les modèles du récit calqué plus tard par la tradition chrétienne sur les livres de l'ancienne loi? Donc cette scène n'a en soi rien de réel et nul fond historique. Elle ne répond à aucun moment de la véritable vie de Jésus.

Cette analyse semble complète. Il y manque, à mon avis, une partie importante, qui est un examen plus profond de la vie intérieure du Christ. Jésus vient de recevoir le baptême. Il publie pour la première fois sa mission. Au moment d'achever de se révéler, il se recueille dans le désert. Qui peut savoir les angoisses, les combats, les ennemis intérieurs qui ont assailli dans la solitude ce nouveau Jacob, aux prises avec l'ange inconnu? Avant de déclarer la guerre à toute la nature visible, avant de jeter l'humanité dans l'avenir, comme un monde dans une orbite nouvelle, qui sait si le révélateur n'a pas hésité

dans son cœur, si le passé tout entier ne s'est pas dressé devant lui comme une embûche, si l'univers muet, revêtu de sa splendeur empruntée, ne lui a pas dit par cent voix de se prosterner et de l'adorer, au lieu de le combattre; si ses pensées ne l'ont pas ravi sur leurs ailes, au faîte du temple et de la montagne sacrée; si de là il n'a pas vu à ses pieds, d'un côté les royaumes temporels, avec leurs peuples inclinés et soumis, de l'autre l'empire incommensurable des pensées avec l'éternelle passion et la croix au lieu du sceptre de Juda? Qui sait si, en ce moment, il n'a pas connu par avance la sueur de sang de Gethsamanné, et si, de ce faîte de douleurs, il ne s'est pas écrié déjà, à la vue de la terre soulevée contre lui : « Mon père! mon père! pourquoi m'as-tu abandonné? » Or, si le doute a pu approcher de lui, assurément ce fut là le noir Satan sur le trône des ténèbres. Cette histoire ne serait donc point aussi illusoire qu'on le prétend. Au contraire, elle toucherait à ce qu'il y a de plus intime, c'est-à-dire de plus réel, dans la vie de Jésus. Relevé de cet abattement mortel, la lumière intérieure reparaît pour lui.

Les cieux se rouvrent. En ce moment le Christ reprend la possession de lui-même jusqu'au Calvaire. Les légions des anges immaculés descendent dans son cœur. Ils achèvent de fortifier d'une nourriture céleste cet esprit lassé dans le combat. Dans tout cela, où est l'impossible? où est l'imitation? où est la fable? et comment se faire une idée de l'Évangile, si l'on n'y voit une continuelle transfiguration de l'histoire intérieure et des pensées du Christ? Je m'arrête ici, car ce point seul m'entraînerait trop loin.

D'autres fois l'auteur substitue à la simplicité des Écritures une abstraction qui me semble répugner étrangement à leur génie. Ainsi la rencontre de Jésus et de la Samaritaine auprès d'un puits le renvoie naturellement à celles d'Élieser et de Rébecca, de Jacob et de Rachel, de Moïse et de Séphora. Ces ressemblances, fortifiées, il est vrai, de plusieurs circonstances tirées du dialogue, le conduisent à sa conclusion ordinaire, que ce récit n'est rien autre chose qu'un mythe. Je le veux bien. Mais, ceci admis, la difficulté augmente. Cette courte narration, qui portait un tel cachet de simplicité, que va-t-elle

devenir ? Une formule de la philosophie de l'histoire. La samaritaine au bord du puits est l'emblème d'un peuple impur qui a rompu l'alliance avec Jéhovah. Le dialogue tout entier n'est que la figure des relations des premiers chrétiens avec les Samaritains. Mais, comme l'auteur nie que ces relations aient jamais existé en effet, il ne nous reste plus que le symbole d'un symbole, la figure d'un rêve, l'ombre d'une ombre ; ici le sol manque sous les pas. De bonne foi, ces abstractions, rédigées en légendes, ne sont-elles pas tout le contraire de l'esprit des Évangiles ? L'auteur est ici dans les théories modernes, dans la synthèse de Hegel. Il est dans le XIXe siècle ; il n'est plus dans le premier.

Ailleurs, je regrette qu'après s'être enseveli dans la littérature des rabbins et du Talmud, il n'ait pas eu recours plus souvent aux voyages modernes qui peignent la vie de l'Orient. Je suis convaincu qu'il aurait trouvé, dans le spectacle des peuples du Levant, quelques traits qui auraient éclairé son sujet. Il eût fait plus ; il eût tempéré par là sa tendance, évidemment trop constante, à tout réduire en abstractions. S'il

eût un peu plus approché de ces rivages des apôtres, les scènes du lac de Galilée, le Christ endormi dans l'orage, les flots apaisés par ses paroles, ne lui eussent plus, j'imagine, paru seulement des fictions sans corps, imitations érudites du passage de la mer Rouge, ou figures de la vertu embarquée sur un océan orageux. A cet égard, quel que soit le mépris de la théologie et de la philosophie envers toutes les observations qui ne sont pas recueillies d'un vieux livre, me sera-t-il permis de citer ici, entre mille, un de ces faits dont j'ai été le témoin? Il m'a trop donné à penser, lorsqu'il arriva, pour que je puisse facilement l'oublier. C'était à l'entrée de la nuit, sur les côtes de Malte. J'étais avec quatre matelots d'Ipsara, dans un canot sans voile et loin de tout refuge, car un peu auparavant on nous avait repoussés de l'île. La tempête était très forte, la nuit très noire; les rameurs, déconcertés, avaient quitté leurs rames; nous étions près de sombrer. En ce moment de détresse, le capitaine, qui tenait l'aviron, se leva subitement. C'était un des plus hardis compagnons de Canaris. Inspiré par le danger, il

souffla mystérieusement sur les eaux, et s'écria en montrant du doigt les vagues refoulées : *Enfans, voyez, voyez les démons qui s'envolent!* Les rameurs regardèrent avec stupéfaction autour d'eux; puis ils recommencèrent à lutter contre le vent. Un peu après, le vaisseau que nous poursuivions se fit voir près de nous dans les ténèbres, comme une apparition. Nous étions sauvés. N'est-il pas évident que, du fond d'une bibliothèque, rien ne serait plus facile que de convertir ce récit en un mythe emprunté aux Actes des apôtres? Le lieu de la scène est le même que celui du naufrage de saint Paul. Les démons qui s'envolent appartiennent à la mythologie des pharisiens, qui eux-mêmes l'ont empruntée à la religion des mages. Il est impossible que le principe du mal ait apparu sous une forme personnelle. Les démons ont-ils des ailes? Habitent-ils dans les mers? Que de questions insolubles par la raison! Il est bien plus facile d'admettre que le tout a été instinctivement imité du récit de saint Luc. D'autre part, il est probable que les rameurs, en arrivant chez eux, auront raconté qu'ils ont vu des démons marins aux ailes couleur

des flots. Lequel croire du philosophe ou de l'homme du peuple? Et la science toute seule toucherait-elle de si près à l'ignorance? Cela pourrait bien être.

Sans entrer dans plus de détails, combien de questions me resteraient encore à examiner : si l'époque du Christ était propre à l'invention d'une mythologie ? en quoi la science d'Alexandrie pouvait contrôler les imaginations de Jérusalem, ce qui conduirait à l'examen de l'esprit de critique dans le monde romain ; si trente ans ont dû suffire à l'établissement d'une tradition toute fabuleuse? si le ton des évangiles apocryphes n'est pas fort distinct de celui des livres canoniques? si les *Actes des apôtres*, tenus pour avérés (1), ne présentent pas des récits analogues à ceux des évangélistes? si les paraboles dans les monumens primitifs ne sont pas expressé-

(1) Ils ne le sont plus. Le professeur de théologie Bauer vient d'y appliquer le système des mythes. Ainsi, on peut dire qu'aujourd'hui les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens et aux Romains sont les seuls monumens du christianisme primitifs qui aient été laissés intacts par la critique.

ment séparés du récit, et si par conséquent la démarcation de l'histoire et de l'allégorie n'a pas été observée par les écrivains eux-mêmes? La préface de l'Evangile selon saint Luc, si raisonnée, si méthodique, si philosophique, est-ce bien là l'introduction d'un recueil de mythes? Les épîtres de saint Paul ne portent-elles pas une telle empreinte de réalité, que ce témoignage rejaillit sur l'époque précédente? et cet homme, si semblable à nous, si voisin de nous, que nous le touchons de nos mains, ne plaide-t-il pas pour la vérité, pour l'intégrité historique des personnages que nous n'atteignons que par son intermédiaire? Voilà autant de points qu'il faudrait examiner de près. A l'égard de la comparaison des évangiles et des poëmes d'origine populaire, je l'accepte, et je dis : Charlemagne a été transfiguré par les imaginations du moyen-âge; mais sous la fable était cachée l'histoire; sous la fiction des douze paladins il y a l'auteur des Capitulaires, le conquérant des Saxons, le législateur et le guerrier. Comment, sous la tradition des apôtres, n'y aurait-il qu'une ombre? Il me suffira aujourd'hui de livrer ces questions

aux réflexions des lecteurs qui m'auront suivi jusqu'ici.

Ce qui ne peut manquer de frapper ceux qui entreront plus avant dans cet examen, c'est qu'au point de vue de l'auteur (1) le christianisme serait un effet sans cause. Comment cette figure dépouillée du Christ, ombre dont il ne reste aucun vestige appréciable, larve errante dans la tradition, aurait-elle dominé tous les temps qui ont suivi? Je vois l'univers moral ébranlé, mais le premier moteur m'échappe. Si, dans le Nouveau Testament, il n'y a point de spontanéité, d'où est sortie la vie? Le monde civil serait-il né d'un plagiat? Si la nouvelle loi n'est rien autre chose que la reproduction de l'ancienne, si l'esprit de création n'a éclaté nulle part, si le miracle du renouvellement du monde ne s'est point accompli, que faisons nous ici, et que sommes-nous dans les murailles de l'ancienne cité? Ce qui démontre, en effet, la grandeur

(1) Je me sers, en général, de la première édition du livre du docteur Strauss. Dans la dernière, il a fait quelques concessions. Je m'attache ici au système en lui-même, plutôt qu'à suivre les fluctuations de l'auteur.

personnelle du Christ, ce n'est pas tant l'Évangile que le mouvement et l'esprit des temps qui lui ont succédé. Je ne saurais rien des Écritures, et le nom même de Jésus serait effacé de la terre, qu'il me faudrait toujours supposer quelque part une impulsion toute-puissante vers le temps des empereurs romains. Lorsque M. Strauss dit à cet égard : « Nous regardons l'invention de l'horloge marine et des vaisseaux à vapeur comme au-dessus de la guérison de quelques malades de Galilée, » il est visible qu'il est la dupe de son propre raisonnement; car enfin il sait bien, comme moi, que le miracle du christianisme n'est pas dans cette guérison, mais bien plutôt dans le prodige de l'humanité étendue sur son grabat, puis guérie du mal de l'esclavage, de la lèpre des castes, de l'aveuglement de la sensualité païenne, et qui, subitement, se lève et marche bien loin du seuil du vieux monde. Il sait bien que le prodige n'est pas tout entier dans l'eau changée en vin aux noces de Cana, mais plutôt dans le changement du monde par une seule pensée, dans la transfiguration soudaine de l'ancienne loi, dans le dépouillement

du vieil homme, dans l'empire des Césars frappé de stupeur comme les soldats du sépulcre, dans les barbares dominés par le dogme qu'ils ont vaincu, dans la réforme qui le discute, dans la philosophie qui le nie, dans la révolution française qui croit le tuer et ne sert qu'à le réaliser. Voilà les miracles qu'il fallait comparer à ceux de l'astrolabe et de l'aiguille aimantée.

Quoi ! cette incomparable originalité du Christ ne serait qu'une perpétuelle imitation du passé, et le personnage le plus neuf de l'histoire aurait été perpétuellement occupé à se former, ou, comme quelques personnes le disent aujourd'hui, à se poser d'après les figures des anciens prophètes ! On a beau objecter que les évangélistes se contredisent fréquemment les uns les autres, il faut avouer, à la fin, que ces contradictions ne portent que sur des circonstances accessoires, et que ces mêmes écrivains s'accordent en tout sur le caractère même de Jésus-Christ. Je sais bien un moyen sans réplique pour prouver que cette figure n'est qu'une invention incohérente de l'esprit de l'homme. Il consisterait à montrer que celui qui est chaste et

humble de cœur selon saint Jean, est impudique et colère selon saint Luc; que ses promesses, qui sont spirituelles selon saint Matthieu, sont temporelles selon saint Marc. Mais c'est là ce que l'on n'a point encore tenté de faire, et l'unité de cette vie est la seule chose que l'on n'ait point disputée. Sans nous arrêter à cette observation, accepterons-nous, pour tout expliquer, la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, de grammairiens d'Alexandrie, de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Sadducéens, de thérapeutes, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis? Dirons-nous que cette vague multitude, oubliant les différences d'origines, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un seul esprit, pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé, et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste? On avouera au moins que voilà le plus étrange miracle dont jamais on ait en-

tendu parler, et que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là ! Cette première difficulté en entraîne une seconde; car, loin que la plèbe de la Palestine ait elle-même inventé l'idéal du Christ, quelle peine ces intelligences endurcies n'avaient-elles pas à comprendre le nouvel enseignement ? Ce qui demeure de la lecture de l'Évangile, si on la fait sans système conçu par avance, sans raffinemens, sans subtilité, n'est-ce pas que la foule et les disciples eux-mêmes sont toujours disposés à saisir les paroles du Christ dans le sens de l'ancienne loi, c'est-à-dire dans le sens matériel? N'y a-t-il pas contradiction perpétuelle entre le règne tout spirituel annoncé par le maître, et le règne temporel attendu par le peuple? La plupart des paraboles ne finissent-elles pas par ces mots ou d'autres équivalens : « A la vérité, il parlait ainsi, mais eux ne l'entendaient pas? » Preuve manifeste, preuve irréfragable que l'initiative, l'enseignement, c'est-à-dire l'idéal, ne venaient pas de la foule, mais qu'ils appartenaient à la personne, à l'autorité du maître, et que la révolution religieuse, avant d'être acceptée par le plus grand nombre, a

été conçue et imposée par un législateur suprême.

Si quelque chose distingue le christianisme des religions qui l'ont précédé, c'est qu'il est l'apothéose, non plus de la nature en général, mais de la personnalité même. Voilà son caractère dans son commencement et dans sa fin, dans ses monumens et dans ses dogmes. Comment ce caractère manquerait-il à son histoire? S'il n'eût dominé exclusivement dans l'institution nouvelle, celle-ci n'eût été qu'une secte de la grande mythologie de l'antiquité. Au contraire, le genre humain l'en a pronfondément distinguée, parce qu'elle s'est en effet établie sur un fondement nouveau. Le règne intérieur d'une ame qui se trouve plus grande que l'univers visible, voilà le miracle permanent de l'Evangile. Or, ce prodige n'est pas une illusion, ni une allégorie, c'est une réalité. De la même manière que, dans le paganisme, la nature palpable, la mer, la nuit primitive, le chaos sans rive, ont servi de base véritable aux inventions des peuples, de même ici l'ame infinie du Christ a servi de fondemens à toute la théogonie

chrétienne; car, qu'est-ce que l'Evangile, sinon la révélation du monde intérieur?

En cet endroit, je rencontre un étrange raisonnement. On dit : le premier terme d'une série ne peut être plus grand que celui qui la termine, ce serait là un effet contraire à la loi de tout développement; d'où l'on infère que Jésus, étant le premier dans la progression des idées chrétiennes, a dû nécessairement rester au-dessous de la pensée et des types des générations suivantes. De cette proposition, il résulterait également que Jésus céderait la place à saint Paul, saint Paul à saint Augustin, saint Augustin à Grégoire VII, Grégoire VII à Luther; et sur ce terrain mobile, chacun se détruisant l'un l'autre, et n'y ayant plus rien de fixe dans la conception du saint, du juste, du beau, du vrai, qui sait si nous ne nous trouverions pas, en définitive, être le terme ascendant de cette échelle de sainteté ? Car nous aussi nous sommes à l'extrémité d'une série. On prouverait tout aussi bien par là qu'entre Homère et Virgile c'est le second qui fut le maître. Mais depuis quand l'inspiration de la beauté, de la justice, de la vérité, est-elle une

progression arithmétique ou géométrique? On voit qu'il ne s'agit plus du Christ seul, mais bien du principe même de toute personnalité, et que cela va à nier la vie même. Pour moi, je reste persuadé que la personne du Christ fait tellement partie de l'édifice de l'histoire depuis dix-huit cents ans, que, si vous la retranchez, toute autre doit être niée par la même raison et au même titre; et, sans se déconcerter aucunement, il faut admettre comme conséquence inévitable une humanité sans peuples, ou plutôt des peuples sans individus; générations d'idées sans formes, qui meurent, renaissent pour mourir encore au pied de l'invisible croix, où reste éternellement suspendu le Christ impersonnel du panthéisme.

L'auteur exprime d'ailleurs cette conclusion aussi nettement qu'on peut le désirer, lorsqu'il résume sa doctrine dans cette sorte de litanie métaphysique : « Le Christ, dit-il, n'est pas un individu, mais une idée, ou plutôt un genre, à savoir, l'humanité. Le genre humain, voilà le dieu fait homme; voilà l'enfant de la vierge visible et du père invisible, c'est-à-dire de la ma-

tière et de l'esprit; voilà le sauveur, le rédempteur, l'impeccable; voilà celui qui meurt, qui ressuscite, qui monte au ciel. En croyant à ce Christ, à sa mort, à sa résurrection, l'homme se justifie devant Dieu. » Je cite ces paroles, non seulement parce qu'elles résument tout le système de l'auteur, mais aussi parce qu'elles sont l'expression la plus claire de cette apothéose du genre humain à laquelle nous avons tous plus ou moins concouru depuis quelques années.

Dépouiller l'individu pour enrichir l'espèce, diminuer l'homme pour accroître l'humanité, voilà la pente. On met sur le compte de tous ce que l'on n'oserait dire de soi. L'amour-propre est en même temps abattu et déifié. Cette idée a une certaine grandeur titanique qui nous enchante tous. Cette grandeur est-elle réelle, et ne nous abusons-nous pas étrangement les uns les autres? Voilà la question. Si l'individu ne peut pas lui-même être le juste, le saint par excellence, s'il n'est pas *un même esprit avec Dieu*, s'il est incapable de s'élever au suprême idéal de la vertu, de la beauté, de la liberté, de l'amour, qu'est-ce à dire? Et comment ces attributs de-

viendront-ils ceux de l'espèce? Dites-moi combien il faut d'hommes pour faire l'humanité? Deux, trois individus atteindront-ils cet idéal? Si ceux-là ne suffisent pas, trois mille, trois cent mille, trois millions, qu'importe le nombre, y réussiront-ils davantage? Entassons tant que nous le voudrons ces unités vides, le résultat sera-t-il moins vide qu'elles? Ne voyons-nous pas que nous faisons là un travail insensé; que si la personne humaine n'est qu'un néant aliéné de Dieu, comme nous le décidons, les peuples aussi, de leur côté, ne sont que des collections de néant, et qu'en ajoutant les nations aux nations, les empires aux empires, quelques beaux noms que nous leur donnions, Inde, Assyrie, Grèce, Rome, empires d'Alexandre, de Charlemagne, de Napoléon, nous avons beau multiplier les zéros, nous n'enfantons que le rien, et que, toujours prétendant à l'infini, nous ne faisons en réalité qu'embrasser dans l'humanité un plus parfait néant, puisqu'il est le composé de tous ces néants ensemble? Si cela est vrai, il en résulte que toute vie, toute grandeur, comme toute misère, relèvent de l'individu. Supposé donc

que nous voulions nous exalter avec tout le genre humain, il ne faut pas renier la dignité de la personne; tout le génie même du christianisme est de l'avoir consacrée d'une manière absolue; car, si la vie du Dieu fait homme a un sens compréhensible pour tous, irrécusable pour tous, c'est qu'elle montre que dans l'intérieur de chaque conscience habite l'infini, aussi bien que dans l'ame du genre humain, et que la pensée de chaque homme peut se répandre et se dilater jusqu'à embrasser et pénétrer tout l'univers moral.

Au reste, je me persuade qu'un homme qui n'aurait étudié d'autre livre de théologie moderne que celui de M. Strauss serait bien étonné de l'entendre conclure de tout ce qui précède, qu'après tout, son livre ne viole en rien la croyance de l'église chrétienne; que plutôt il la confirme; que tout ce qu'il a détruit par la critique, il va le rétablir *dogmatiquement*; que la naissance du Dieu fait homme, ses miracles, sa résurrection, son ascension, ne laissent pas d'être d'éternelles et irréfutables vérités; qu'il rentre ainsi dans l'orthodoxie par une voie qu'il appelle, il est vrai, *détournée*. Mais c'est

une des maximes des casuistes modernes, qu'il n'est point nécessaire de savoir si l'Évangile repose sur une vérité historique. La philosophie considère le christianisme en lui-même comme une abstraction. Si elle juge ses dogmes raisonnables, elle déclare qu'il a en soi la réalité éternelle, auprès de laquelle toute autre n'est qu'une ombre; d'où il suit qu'il ne faut plus s'inquiéter de son origine dans le temps. Dès ce moment, la foi est abritée dans la métaphysique comme dans l'arche d'alliance. Le tabernacle se referme; toutes les objections tombent. C'est ce que l'on appelle *le procédé de la théologie spéculative.*

Spinosa fournit encore ici le remède après avoir fait la blessure. Ce moyen est contenu dans les paroles suivantes de l'une de ses lettres : « Pour vous ouvrir entièrement mon esprit, je vous dirai qu'il n'est point indispensable pour le salut de croire au Christ selon la chair, mais bien à ce fils éternel de Dieu, c'est-à-dire à l'éternelle sagesse qui se manifeste en toutes choses, principalement dans l'esprit de l'homme, mais plus encore qu'en tout le reste, en Jésus-Christ. » Dans cette métaphysique est caché l'abîme où se

recèle la théologie allemande, toutes les fois qu'elle veut se dérober à ses propres conséquences. C'est le nuage où se retire, au milieu de la mêlée, le dieu poursuivi par Ajax.

Du mélange de la métaphysique et de la théologie s'est formée, en Allemagne, une langue savante qui n'a aucun analogue dans les peuples modernes. Pour trouver un idiome semblable, il faut remonter aux scholastiques ou aux alexandrins. La parole couvre la pensée de l'écrivain comme le bois sacré enveloppait la demeure de l'oracle. Au sein de ces magnifiques ténèbres, séparés du monde et de la nature entière, sans témoins, sans échos, l'audace des théologiens s'accroit de leur isolement. Cachés dans cette enceinte, ils s'excitent les uns les autres à des hardiesses de pensées que difficilement ils se permettraient au grand jour. Voilà un des avantages du mystère. Voyons-en les inconvéniens. J'en aperçois deux principaux. D'abord, tout est mis en question dans le sanctuaire, quand tout paraît en sureté au dehors; par où l'on voit que le résultat de cette situation prolongée serait d'établir une double doctrine, l'une secrète, l'autre publique;

celle-là pour le prêtre, celle-ci pour le peuple; distinction qui répugne à une époque où le secret est impossible, où, les castes disparaissant, le sacerdoce véritable tend de plus en plus à se confondre avec le genre humain lui-même, et l'église avec l'état. En second lieu, au moyen de l'étrange logomachie dans laquelle on se déguise, il arrive presque nécessairement qu'après le combat personne ne sait plus sur quel terrain il demeure, s'il est dans la croyance ou dans le doute; les questions se compliquent à l'infini, sans se résoudre jamais. Dans cette obscurité pleine d'embûches naissent ce que Bacon appelait la philosophie fantasque et la foi hérétique. Chacun s'enveloppe d'une formule, comme les acteurs antiques se couvraient d'un masque monstrueux. Mais l'affaire est ici trop sérieuse pour que personne puisse rester en ces termes. Qui a gagné, qui a perdu à ce terrible jeu où il va de tout? Est-ce la philosophie? est-ce la religion? Il serait bien temps d'en être clairement informé.

En général, je crois sentir que les rapports de la religion et de la philosophie, changés, inter-

vertis par les temps, ont été de trois sortes. D'abord la première a dominé la seconde et l'a traitée en vassale; c'est par là que toute foi commence. Les pères de l'église s'emparaient des théories de Platon comme du domaine naturel de la révélation; ils les convertissaient en hymnes, en litanies, en légendes, en symboles canoniques. A véritablement parler, il y avait alors au sein du christianisme un dogme et point de philosophie. Un peu après, la foi et le raisonnement parurent mêlées et indissolublement confondus dans la scholastique. Ce fut là le court moment où ils s'accordèrent l'un l'autre, quoique déjà cette paix fut plus apparente que réelle. Plus tard, la philosophie, sortie de son berceau vers le temps de Descartes et de Mallebranche, commença involontairement à mordre sa nourrice. Dans le siècle suivant, c'est-à-dire dans le XVIIIe, la lutte fut acharnée; l'alliance parut pour jamais rompue. De nos jours, la philosophie tout-à-fait victorieuse fait la magnanime : elle comprend, elle admet, elle relève, elle réhabilite la foi. Au commencement, c'était la religion qui tranformait la philosophie; de nos jours, c'est la philo-

sophie qui transforme la religion. Par ce peu de mots, il est facile de voir quel chemin on a fait.

Ces réflexions suffisent aussi pour expliquer d'où nait le fond de quiétude que j'ai remarqué plus haut dans le scepticisme des Allemands. Ils n'entrent point sans guides dans ce labyrinthe, comme la philosophie du dernier siècle. Au sein même du doute, ils conservent un simulacre de tradition qui suffit pour les sauver du vertige. C'est ce qu'ils appellent garder l'idée en sacrifiant la lettre. Tout impalpable qu'il est, ce fil imaginaire les empêche de se croire entièrement égarés; et, bien que leur critique soit souvent plus meurtrière que celle de Voltaire, ils ne laissent pas de dire comme Polyeucte : « Je suis chrétien ! » L'accord de la science et de la croyance est le premier problème que se posent toutes les écoles; chacune estime l'avoir résolu à la satisfaction générale. Seulement, de transformations en transformations, il arrive souvent que l'institution chrétienne devient précisément *ce qui n'a plus de noms dans aucune langue*. Qui ne voit, par exemple, combien complaisantes sont les formules de l'absolu? Est-il un culte, une idole,

auxquels on ne puisse les appliquer sans effort? et se peut-il que, sur une aussi faible apparence, des esprits se croient véritablement échappés au naufrage ?

Je vois tous les jours des hommes qui, ayant commencé par rejeter la Genèse, ont été conduits plus tard à rejeter les prophètes, puis les apôtres avec les évangélistes, puis les saints pères, puis les conciles, puis l'église, puis la suite entière de l'histoire sacrée, si bien qu'à la fin toute leur tradition s'est bornée à eux-mêmes. Mais, dans ce dénuement, ils n'ont point perdu leur assurance; ils ont rencontré dans une école de métaphysique un certain nombre de formules faciles à retenir, telles que : le non-moi se révèle dans le moi, l'infini dans le fini; ils murmurent éternellement en eux-mêmes ces formules sacrées; et la vertu occulte en est, en effet, si grande, qu'ils sont sincèrement convaincus, non pas seulement qu'ils sont les plus religieux de la terre, mais qu'ils sont les plus orthodoxes de la chrétienté. Non contens de le penser en secret, ils le publient hautement à la face du genre humain; et bien plus, ils com-

posent dans cet esprit des homélies, des instructions dogmatiques, de pieux mandemens pour l'édification des néophytes. De tout ce que j'ai vu jusqu'ici, rien ne m'a causé d'abord un plus grand étonnement. Il y a aussi des somnambules qui bercent sur leur sein des pierres du cimetière, pensant que c'est là leur enfant endormi !

Au milieu du silence des écoles stupéfaites, il est assurément facile de s'écrier : « Le scepticisme et le dogme, le raisonnement et la foi, vivront à l'avenir dans une paix profonde. Leur discorde n'était qu'un malentendu qui a duré quatre mille ans ; depuis hier, la paix est faite, et notre petit système en est l'éternel garant. » L'affaire est un peu plus malaisée dans la pratique. Si l'on veut dire, en effet, que, dans la tradition, il est des parties qu'aucun pyrrhonisme ne pourra renverser, qu'il est des parties qu'aucune autorité ne saura sauver, chacun l'avoue hautement. Mais qui marquera ces limites? qui distinguera la portion périssable de l'immortelle? qui tracera sur la carte de l'intelligence ces frontières nouvelles de la foi et de

la raison ? Sera-ce l'une ? sera-ce l'autre ? Voilà le débat qui commence.

Je n'ignore pas qu'aujourd'hui la philosophie se réconcilie solennellement avec le christianisme, en ce sens qu'elle veut l'absorber dans son sein, le convertir en sa propre substance, ou plutôt l'envahir comme une partie légitime de son empire. Elle ne le nie plus, elle ne le combat plus; elle fait pis, elle le protége; elle s'empare de chacun de ses dogmes pour en faire un théorème. Mais véritablement, qui sera la dupe de l'embûche ? Si le christianisme consent à se laisser transformer, changer, manier, agrandir, atténuer comme une argile ductile, au gré de la spéculation, nul doute que l'alliance puisse durer. La philosophie n'a qu'à gagner à ce traité de paix. Hier elle prenait la terre par le droit du plus fort; aujourd'hui, elle s'attribue le ciel, *parce que je m'appelle lion, quia nominor leo.*

La métaphysique de Hégel, de plus en plus maîtresse du siècle, est celle qui s'est aussi le plus vanté de cette conformité absolue de doctrine avec la religion positive. A la croire, elle n'était rien que le catéchisme transfiguré, l'iden-

tité même de la science et de la révélation évangéliques, ou plutôt la bible de l'absolu. Comme elle se donnait pour le dernier mot de la raison, il était naturel qu'elle regardât le christianisme comme la dernière expression de la foi. Après des explications si franches, si claires, si satisfaisantes, qu'a-t-on trouvé en allant au fond de cette orthodoxie? Une tradition sans évangile, un dogme sans immortalité, un christianisme sans Christ. Est-ce bien là ce qu'attendait l'église?

Un jour aussi, dit la légende, on vit un pieux scolastique frapper à la porte d'un couvent des Ardennes; il portait la barbe touffue d'un anachorète. A sa ceinture pendait la Somme de saint Thomas d'Aquin, qu'il murmurait chemin faisant. « Ouvrez, dit-il, j'arrive du désert. » Les portes s'ouvrent, on s'empresse autour de lui. Mais sous le froc, qui vit-on paraître? L'éternel tentateur, qui débuta par dire : « Et moi aussi, mes frères, je suis logicien. »

En cherchant l'identité de la science et de la croyance, la philosophie de notre temps s'est posé une question qui ne peut être résolue que par une perpétuelle approximation, jamais dans

la réalité. C'est ce que les mathématiciens appellent une incommensurable, avec cette différence qu'ici la moindre fraction qu'on néglige est un monde. Dans le vrai, ni la philosophie, ni la religion ne s'absorberont l'une l'autre. Elles s'alimentent mutuellement ; elles renaissent éternellement l'une de l'autre, sans jamais pouvoir ni se convertir l'une dans l'autre , ni se superposer comme des identités. Si l'homme n'avait pour lui que le raisonnement, il tomberait, de négation en négation , dans le dernier cercle du néant. Si l'homme n'avait que la foi, il serait emporté sans retour par-delà toute réalité, aux plus extrêmes limites de l'infini. Mais du conflit de ces deux forces opposées se compose le mouvement régulier de l'humanité, comme des deux forces qui se disputent chaque étoile se compose l'orbite qu'elle parcourt dans ses révolutions annuelles. Si cette guerre apparente venait à cesser, tout ordre, comme tout mouvement, serait détruit; d'où il faut induire que ni ceux qui veulent tout ramener au raisonnement, ni ceux qui veulent tout ramener à la foi ne possèdent la vérité.

Pour que la paix fût solidement établie entre l'une et l'autre, que faudrait-il? Deux choses : que la philosophie, dans un moment donné, absorbant chacun des principes de la religion positive, n'en renfermât pas d'autres. Or, c'est ce que le monde n'a point encore trouvé; et quoique l'homme tende, par une approximation éternelle, vers cette unité, elle ne sera pourtant atteinte que par delà toute progression, je veux dire en Dieu même. Chez les anciens, le système des alexandrins renfermait, il est vrai, en substance les doctrines du sacerdoce païen, et la métaphysique, s'infatuant de l'orthodoxie des temps passés, la réhabilita sous le nom d'Orphée. Mais ce paganisme prétendu touchait déjà par mille points à l'Évangile; saint Jean y puisa sans scrupule. Plotin, Proclus, Platon avant eux, dépassaient de tous côtés l'horizon des croyances établies, et l'Aréopage le fit assez voir à leur maître Socrate. De même, aujourd'hui, la philosophie possède ou croit posséder en héritage ce qu'il y a de permanent dans l'institution du christianisme. Au lieu d'Orphée, elle réhabilite le moyen-âge avec la scolastique ; ce qui ne l'em-

pêche pas de s'ouvrir, en même temps, à des idées qui contredisent, non pas seulement la lettre et l'histoire, mais le génie même de la religion chrétienne.

Si l'on insiste pour savoir en quoi consiste cette mésintelligence, je dirai clairement que le panthéisme (1) tente aujourd'hui de se substituer en Allemagne à l'esprit de l'Évangile, et que c'est à cela que se réduit tout le débat. Jusqu'à quel point l'institution chrétienne est-elle assez souple pour que cette seconde réformation puisse s'achever sans rupture? Le Dieu tout personnel du crucifix peut-il devenir le Dieu-Substance, sans que les peuples s'aperçoivent de ce changement, tant les gradations seront ménagées et insensibles? Tout est contenu dans ces paroles. Le Christ, sur le calvaire de la théologie moderne, endure aujourd'hui une passion plus cruelle que la passion du Golgotha. Ni les pharisiens, ni les

(1) Je lis dans un journal allemand : « Les Français tombent dans le panthéisme, auquel nous avons prudemment échappé par une adroite dialectique. » N'est-ce pas là voir la paille dans l'œil de son voisin, et ne pas voir dans le sien la poutre de cent coudées?

scribes de Jérusalem, ne lui ont présenté une boisson plus amère que celle que lui versent abondamment les docteurs de nos jours. Chacun l'attire à soi par la violence; chacun veut le receler dans son système comme dans un sépulcre blanchi. Quelle transfiguration va-t-il subir? Le Dieu de Jacob et de saint Paul deviendra-t-il le Dieu de Parménide, de Descartes et de son disciple Spinosa? Nous vivons tous à notre insu dans l'attente de cette grande, de cette unique affaire.

Ceux qui veulent extirper le principe du christianisme n'y réussiront pas, car il a fondé la grandeur et l'indépendance de la personne. Ceux qui veulent rejeter la philosophie n'y parviendront pas, car elle a révélé les lois nécessaires du genre humain. L'individu et la société, l'homme et l'humanité, ces deux puissances, pour la première fois également développées, également agrandies, sont partout en présence, dans la théologie, dans la philosophie, comme dans la politique; qui saura les accorder? Il n'est pas rare de trouver des gens qui demandent sur toutes ces choses une solution prompte et défini-

tive. Je n'en connais qu'une seule de ce genre, et qui encore n'est qu'une transformation de la question; c'est la mort. Que si, au contraire, vous voulez demeurer dans la vie, il faut consentir à demeurer avec nous dans la poursuite de l'éternel problème.

Il en est qui estiment que tout le mal est contenu dans l'école de M. Hegel ou dans le livre du docteur Strauss. Si ces deux noms étaient effacés, la paix rentrerait dans le monde. Ils ne voient pas ce que j'ai cherché à établir plus haut, qu'ils ont eux-mêmes concouru à l'œuvre qu'ils renient, et que, pour renverser seulement l'école de Hegel, il faut détruire du même coup Descartes, puis la réforme, puis les scolastiques et les alexandrins, et ne pas même laisser subsister Aristote. Dans cette terreur panique, où s'arrêter? Pour sauver le présent, allons-nous destituer tout le passé?

D'autres avertissent nettement, loyalement (1),

(1) Une partie de l'école de Hegel. Les travaux par lesquels MM. Reynaud et Leroux transforment chez nous la tradition du XVIIIe siècle, sont de ceux qui devraient le plus attirer l'attention de cette école.

que d'un côté est la tradition, de l'autre leur système, et qu'entre eux et le Christ il faut choisir. Mais ceux qui parlent si clairement sont les plus braves, et un petit nombre les suit sans terreur, car le monde n'est pas si hardi qu'il se vante de l'être. Il n'aime pas à brûler ses vaisseaux ni à provoquer l'abîme d'une vue si assurée; il y veut plus de détours et de manége; puis, le droit d'être leurré, trompé, abusé, lui semble la marque des puissans. Il n'est pas près de s'en départir.

Enfin, quelques-uns ont trouvé, chez nous, une dernière issue. Ils ont conseillé à tous les cultes, à toutes les idées, catholicisme, protestantisme, matérialisme, spiritualisme, de vivre chacun en paix à côté l'un de l'autre. Chacun reconnaîtrait les droits et la liberté individuelle de son voisin, comme dans un état constitutionnel sagement pondéré. On se défendrait de toute ambition, de tout empiétement, de tout mouvement hors de ses foyers. La foi et le doute, se respectant profondément l'un l'autre, s'assureraient par une sainte alliance contre tout projet d'usurpation. Cet accord est sans doute fort

louable, il est fâcheux que ce soit la sagesse des morts.

Si l'homme, en effet, avait perdu l'espoir d'influer sur l'intelligence de l'homme; si, rompant toute société de pensée, nous étions arrivés à ce point de nous être fait à chacun de nous un cœur de pierre, où rien ne pourrait pénétrer du cœur d'autrui; si, gonflés de nous-mêmes, nous nous étions chacun bâti par avance notre petit système, avec la ferme volonté d'y passer l'éternité, sans y rien laisser s'insinuer des idées, des sentimens, des doctrines, des affections de nos frères, ce ne seraient pas seulement la religion et la philosophie qui seraient dans le sépulcre, mais bien l'ame humaine affamée et murée dans la tour d'Ugolin. Loin de nous cette pacification du tombeau! nous aimons mieux la guerre. Au lieu de nous atténuer les uns par les autres, il s'agit donc plutôt de nous attirer les uns vers les autres, de penser, de lutter, d'être en commun, c'est-à-dire d'être le plus possible. La réforme fait parler d'elle. Que le catholicisme, à son tour, ne se tienne pas dans le silence. Lorsque tant d'ennemis, tant de sectes

contraires surgissent autour de lui, ce n'est pas le moment du silence, mais celui du combat. Les barbares affluent de tous les côtés de l'horizon, avec des dieux étranges; ils sont près d'investir la Rome sacerdotale. Comme autrefois Léon au-devant d'Attila, il est temps que la papauté sorte vêtue de sa pourpre, et renvoie d'un geste, si elle le peut, cette nuée de destructeurs jusque dans le désert moral où ils font leur demeure. Quant à la philosophie, il ne sert de rien qu'elle nous dissimule, sous une fausse quiétude, le péril des questions; à la fin le rideau se déchire, et l'on se trouve sans défense dans le désespoir. Au contraire, de la collision des écoles et des cultes opposés jaillit l'éclair de bon augure. Que chacun donc plaide sans se lasser pour sa foi! L'humanité est le juge dans l'aréopage, et peu à peu le Dieu de tous apparaît sur l'autel inconnu.

Ne voyons-nous pas qu'un instinct naturel pousse les peuples douteurs à se rapprocher non pas seulement par la communication des corps, mais par la lutte et l'étreinte des esprits? Quand l'aigle des Alpes quitte ses petits pour aller

chercher au loin leur nourriture, ceux-ci, au lieu de se tenir séparés, se réchauffent mutuellement de leur duvet, et, luttant entre eux, ils se raniment jusqu'à ce qu'ils reçoivent leur pâture. Ainsi, les peuples, aujourd'hui privés de Dieu, s'efforcent de se pénétrer, de se connaître, de se réchauffer intimement les uns les autres; ils sentent qu'en l'absence du père commun, s'ils restaient divisés, le froid arriverait jusqu'à l'ame; et c'est leur cœur même qui périrait, et l'Éternel, en reparaissant au milieu d'eux, ne pourrait pas ranimer ces morts sous son aile.

L'humanité, il est vrai, pourrait trancher toutes ces difficultés en s'adorant elle-même. Assez de gens l'y convient, et chaque jour elle y incline davantage. Placé au plus haut degré de l'échelle des êtres terrestres, comme sur un trône inaccessible, le genre humain, ce prétendu roi de la nature, est à son tour, comme Saül, saisi de vertige. Toutes les créatures visibles lui forment son cortége; ce qui n'est pas son courtisan est son esclave. Dans cette perpétuelle ivresse, comment ne s'écrierait-il pas : Je

sens que je deviens Dieu! Il le dit, en effet, par mille bouches dorées. Mais, malgré tout ce concert, ses titres sont encore en litige, et, pour moi, j'hésite à courber les genoux devant lui; car, enfin, il fut un temps où l'homme manquait au monde; et le monde, sans s'apercevoir de ce dénuement, poursuivait tranquillement sa carrière. Si c'est par droit d'ancienneté que l'homme se croit l'Éternel, le roseau est ici depuis plus long-temps que lui. Si c'est par le nombre, le sable de la mer a là-dessus l'avantage. Si c'est par droit de possession, le ver de terre lui conteste l'empire. Si c'est par le droit du plus fort, l'heure présente lui appartient en effet; mais, comme il a détrôné, par son avénement, le roseau, le reptile, et je ne sais combien d'autres monarques qui, avant lui, ont régné légitimement et en maîtres absolus sur ce globe, qui m'assurera que le sceptre ne lui sera pas enlevé à son tour par une de ces révolutions de palais dont l'univers a déjà fourni tant d'exemples? Reste donc la pensée seulement pour s'en glorifier? Je l'avoue. Or, qui me répondra que nul, dans un coin égaré de l'infini,

ne la possède plus que lui, ni à de meilleures marques? Ainsi je vis, et j'attends pour l'adorer que le succès l'absolve, et que la mort, décidant tout, le confonde ou le couronne à mes yeux.

Si, parmi mes lecteurs, il en est qui, dans ce spectacle des agitations religieuses de leur temps, ne voient qu'une image de ruines; surtout s'il en est auxquels les pages précédentes aient causé, malgré moi, une de ces douleurs qui sont sacrées pour tous, je leur rappellerai qu'un jour aussi les disciples, ayant vu leur maître descendu dans le sépulcre, se prirent à douter et à désespérer de l'avenir. Ils ne savaient que pleurer en secret. Ce qu'ils avaient attendu n'étant pas arrivé, ils étaient tous près de ne plus croire à aucune chose. Ils se disaient les uns aux autres : « Celui que nous avons connu n'était pas le fils de Dieu, car il est mort sur la croix. » Ils disaient encore : « Qui soulèvera pour nous la pierre de son sépulcre? nous ne sommes point assez forts pour l'entreprendre. » Mais quelques-uns d'eux, s'étant approchés du Calvaire, aperçurent leur maître dans toute la splendeur des

cieux, et ils se réjouirent en commun jusqu'à la fin des temps. De même aujourd'hui le monde entier est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances, semblent pour jamais ensevelies, et le sceau du doute y a été apposé par une main invisible; et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte, qui soulèvera la pierre de ce tombeau. Il en est un grand nombre d'entre nous qui pleurent en secret, et qui n'ont plus de confiance dans ce qu'ils ont le plus aimé. Mais cette pierre qui nous opprime tous sera, à la fin, brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble; et, du sein de nos ténèbres, le Dieu éternellement ancien, éternellement nouveau, renaîtra vêtu d'une lumière plus vive que celle du Thabor. C'est là au moins la foi de celui qui a écrit ces lignes.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

MELANGES.

DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Page 30. Où elle a lasisé, *lisez* : laissé.
— 31. Me sont évanouis, *lisez* : sont évanouis.
— 201. S'elva, *lisez* : s'éleva.
— 222. Le gothique, *lisez* la gothique.
— 235. La religion idéale, *lisez* : la région idéale.
— 247. N'y périt, *lisez* : n'y parut.
— 252. Des champs des lames, *lisez* : des champs, des lames.
— 275. Ce qui appartenait, *lisez* : ce qui appartient.

SECOND VOLUME.

Page 24. Que c'est le temps est venu, *lisez* : que le temps est venu.
— 34. Tous les sermens épuisés et faussés, *lisez* : tous les sermens faussés.
— 38. Que le pressentiment de révolution, *lisez* : que le pressentiment de la révolution.
— 72. Il ne serait pas prophète de ruines, *lisez* : il ne serait pas; prophète de ruines.
— 77. Une institution, mais une société, *lisez* : une institution et une société.
— 80. Celui qui dis, *lisez* : celui qui dit.
— 81. N'est point encore rempli, *lisez* : n'est point encor rempli.
— 102. Par elle des novateurs, *lisez* : par celle des novateurs.
— 102. De peuple des poètes, *lisez* : du peuple des poètes.
— 108. Toute la traditions, *lisez* : toute la tradition.
— 127. Que celle qui touche, *lisez* : que celles qui touchent.
— 134. Encore continues, *lisez* : encore contenues.
— 145. Cette hypothèse étrangère, *lisez* : cette hypothèse étrange.
— 186. Aucune vestige, *lisez* : aucun vestige.
— 218. De savoir qu'elle, *lisez* : de savoir quelle.
— 221. Espagnoles, *lisez* : Espagnols.
— 221. Les aventures du graal et celle, *lisez* : les aventures du graal et celles.
— 226. A ses ébauches, *lisez* : à ces ébauches.
— 225. Parcevalle-gallois, *lisez* : Parceval-le-gallois.
— 273. Lessièc les, *lisez* : les siècles.
— 275. Dans le poëme, *lisez* : dans ce poëme.

